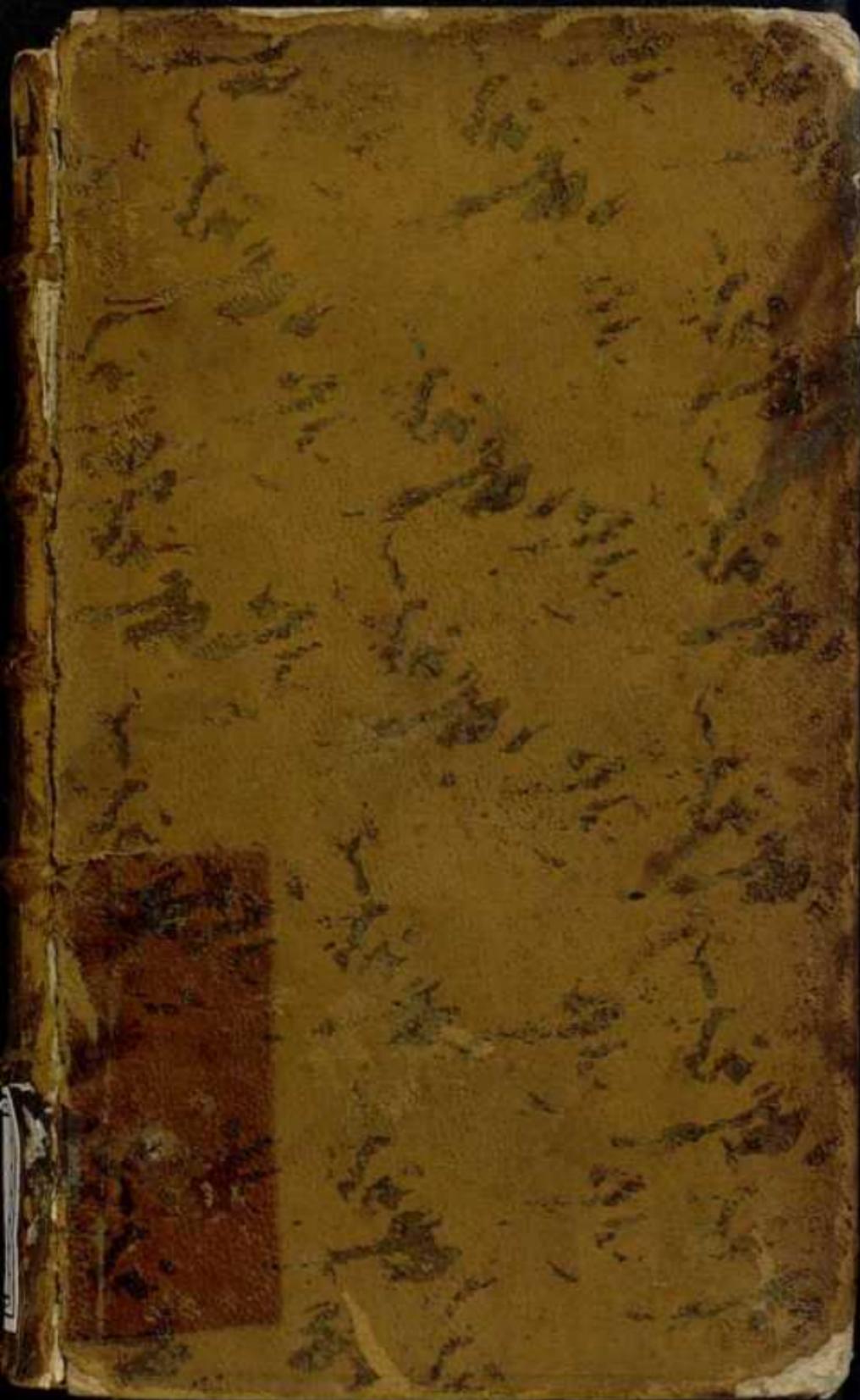
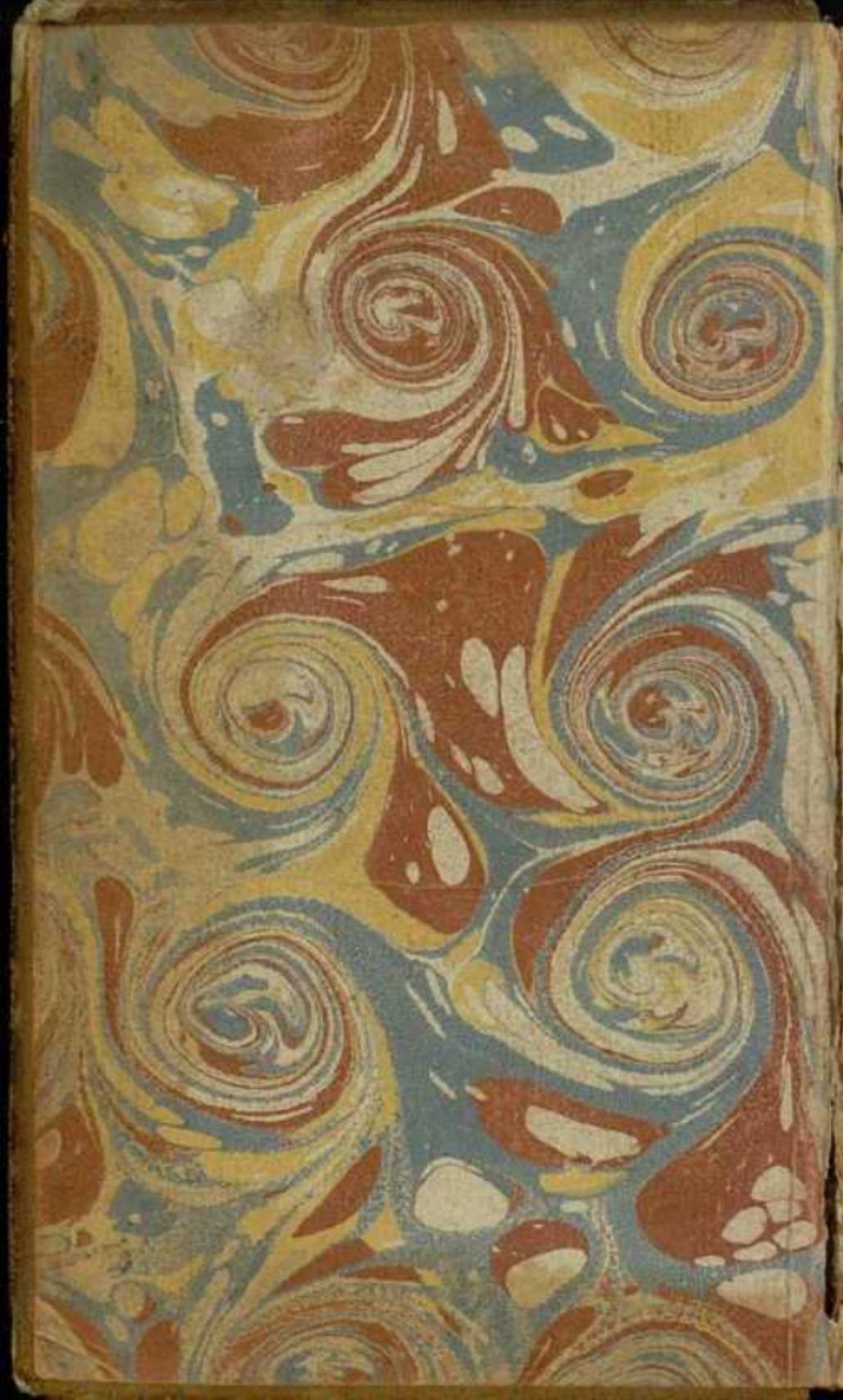
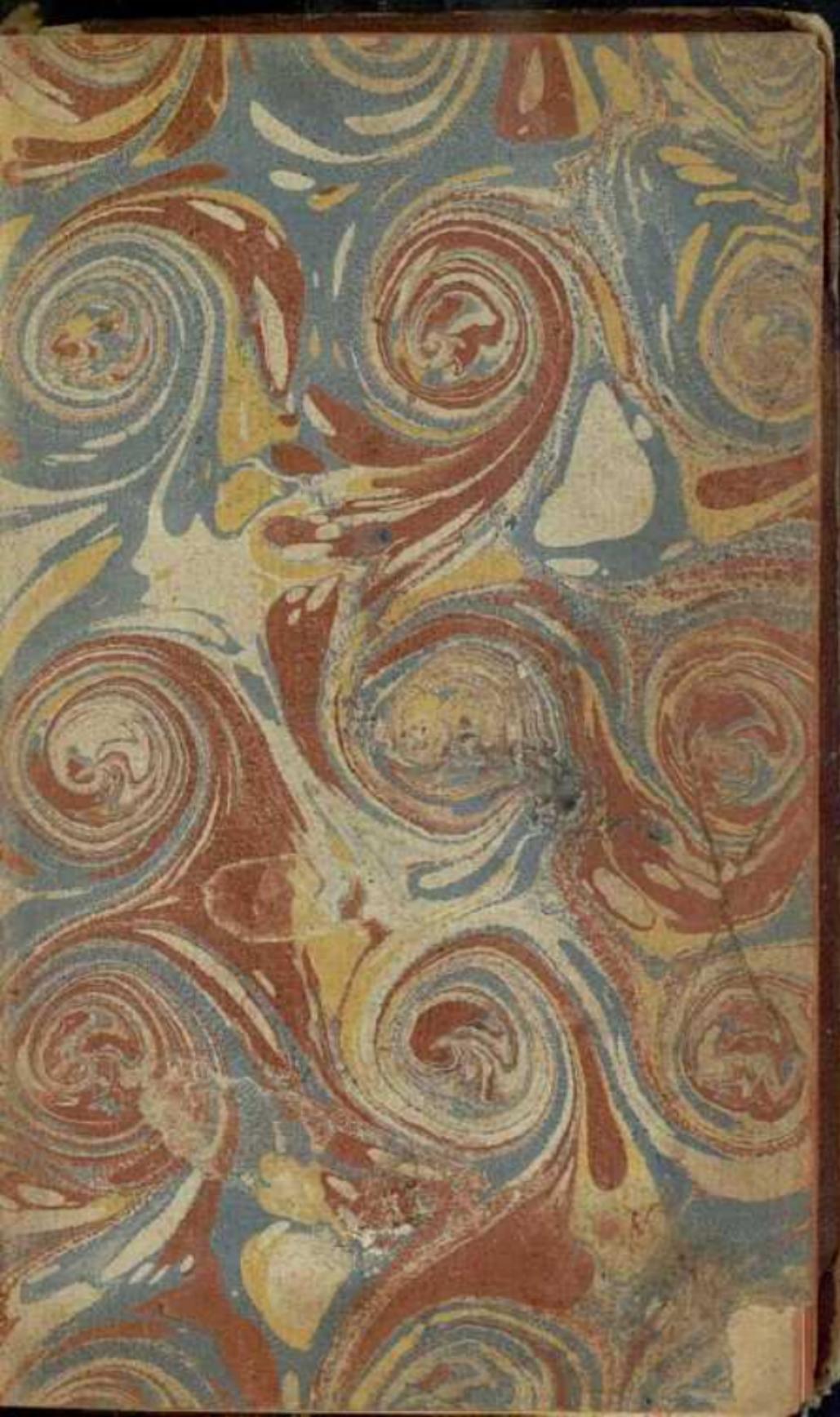


TRAITE
DES
SCROPH

A
47
286







BIBLIOTECA

_____ A

_____ 47

Numero: 28

BXX

0
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16

A. M. 144

616.5-002.5

TRAITÉ
DES
SCROPHULES,
VULGAIREMENT APPELÉES
ÉCROUELLES
OU
HUMEURS FROIDES.

Par M. PIERRE LALOUETTE,
Docteur - Régent de la Faculté de
Médecine de Paris, & Chevalier de
l'Ordre du Roi.



A PARIS,

Chez P. FR. DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire,
Quai des Augustins.

M. DCC. LXXX.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.

BIBLIOTECA DE LA REAL

A

47

286

BXX

A. M. 144

616.5-002.5

TRAITÉ
DES
SCROPHULES,
VULGAIREMENT APPELÉES
ÉCROUELLES
OU
HUMEURS FROIDES.

Par M. PIERRE LALOUETTE,
Docteur - Régent de la Faculté de
Médecine de Paris, & Chevalier de
l'Ordre du Roi.

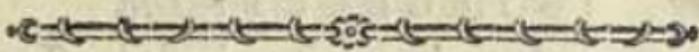


A PARIS,

Chez P. FR. DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire,
Quai des Augustins.

M. DCC. LXXX.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.



INTRODUCTION.

L'OUVRAGE que je présente aujourd'hui, est le résultat d'observations assidûment suivies sur les maladies scrophuleuses, qui ont, pendant beaucoup d'années, fait l'objet de mes méditations, & dont j'ai promis, en quelque manière, de rendre compte, lorsque j'ai publié ma nouvelle Méthode de traiter les maladies véneriennes par la fumigation.

Je commençai en 1730 à prendre les premières notions de ces maux, chez M. Le Dran mon beau-père, dont la Chirurgie s'honore, comme d'un de ses restaurateurs, & qui a dû autant à ses vertus, qu'à ses talens & à ses ouvrages, l'estime universelle dont il a joui. Bientôt le desir d'étendre mes connoissances sur une maladie que

iv INTRODUCTION.

je ne trouvois pas avoir été assez observée, me conduisit dans les hôpitaux où elle est commune. L'Hôtel-Dieu & l'Hôpital de la Charité devenus mes écoles pratiques, me présentèrent presque toutes les maladies de ce genre réunies. C'est là que, pendant plus de dix années, j'observai le caractère des Scrophules, leurs progrès, leurs terminaisons, & les ressources que les malades pouvoient trouver dans la nature ou dans les remèdes que l'art avoit en sa possession.

L'art ne doit suppléer la nature qu'en l'imitant dans ses opérations: pourquoi donc sortir des bornes que l'observation a limitées? C'est pour me renfermer dans l'enceinte qu'elle a tracée, que je bannis de la cure des Scrophules toutes les opérations chirurgicales, presque toujours meurtrières. En la suivant pas à pas, l'on voit que, dans les animaux abandonnés à eux-mêmes,

les tumeurs suppurées s'ouvrent sans le secours d'aucun instrument, & se cicatrisent sans celui des médicamens. Puisque la nature, cette mère commune, n'a pas refusé aux hommes les avantages qu'elle a accordés aux animaux, pourquoi donc inciser ces tumeurs, les cautériser, fendre des sinus, ouvrir des clapiers & faire des délabremens considérables ?

Ne voit-on pas toujours que les procédés de la nature sont beaucoup plus simples, & suivis de succès que l'art ne peut jamais atteindre en s'en écartant ? Dans les tumeurs abandonnées à elles-mêmes, on voit la matière insensiblement user la peau, l'émincer, la percer, & se frayer un passage pour s'évacuer lentement : les chairs comprimées ou renaissantes du fond de ce foyer, remplissent peu-à-peu le vuide ; la peau y adhère, & l'ouverture se cicatrise

vj INTRODUCTION.

fans perdre son niveau. L'art, au contraire, ouvrant ces tumeurs avec l'instrument tranchant, & faisant déperdition de substance, évacue dans un instant le pus qui y est recueilli, excite de longues & d'abondantes suppurations; &, après avoir mis en œuvre les ressources qu'il possède, laisse pour la vie des cicatrices profondes & difformes.

Souvent on extirpoit des glandes que j'avois vues se résoudre dans d'autres sujets; on appliquoit aussi le caustique pour les détruire: les douleurs qu'excitoient ces opérations, allumoient souvent la fièvre, & causoient quelquefois de grands accidens.

L'art n'employoit pas de moyens plus doux dans les maladies des os; car, tantôt après les avoir découverts, on les ruginoit, d'autres fois on appliquoit le trépan exfoliatif, & l'on se servoit sou-

vent aussi du cautère actuel. Ce dernier moyen, le plus cruel de tous & le plus dangereux, étoit presque toujours suivi des accidens les plus funestes. On conçoit aisément que le fer rouge, appliqué sur des os qui renferment dans leur substance des sucs gras, doit par sa chaleur les brûler, les rancir, ou leur donner au moins des degrés d'acrimonie que ces graisses n'auroient jamais pu acquérir. Peut-on d'ailleurs borner l'effet de ce fer rouge, dont la chaleur s'étend toujours beaucoup au-delà de l'endroit de l'os affecté? Il est facile de concevoir que les membranes déliées qui revêtissent les cellules osseuses, sont promptement détruites par la chaleur qu'elles reçoivent de l'huile pour ainsi dire bouillante qu'elles renferment. Les douleurs, la fièvre, les suppurations longues & de mauvaise qualité, suites nécessaires de ces dé-

viii INTRODUCTION.

labremens, avec la renaissance des chairs fongueuses qu'il falloit sans cesse extirper, faisoient presque toujours périr les malades.

L'articulation du bras avec l'avant-bras étoit-elle gonflée, avec ou sans suppuration; l'amputation du bras étoit le moyen le plus usité que l'art employoit. Que l'articulation de la cuisse avec la jambe fût attaquée d'ankylose, avec carie, ou non, dans la jointure, on n'hésitoit pas à amputer la cuisse. On coupoit souvent aussi la jambe à l'occasion de son articulation malade avec gonflement & carie de ses os, ou de celle des os du tarse; on ouvroit hardiment les collections de pus, dont la source est souvent éloignée de l'endroit de l'os malade. On ne balançoit pas à faire des contre-ouvertures & de grands délabremens, dont les suites étoient des suppurations longues & abondantes; la fièvre

lente les accompagnoit ; le dévoiement & le marasme faisoient fréquemment & promptement périr les malades ; le gonflement & la carie des phalanges des pieds, & des mains sur-tout, déterminoit à amputer les doigts. A quels dangers n'étoient donc pas exposés ces malades qui, après avoir souffert des opérations cruelles, s'être enfin vu défigurés ou mutilés, retrouvoient encore en eux le premier germe d'un mal qui se transportoit aisément ailleurs, si les opérations que l'on avoit faites étoient suivies de cicatrices ?

Lorsque, voulant m'ouvrir une route vers un traitement plus conforme à la nature, je cherchai partout des guides pour me conduire plus sûrement dans la carrière que je devois parcourir, je vis avec étonnement que la redoutable maladie scrophuleuse, au moins aussi digne que toute autre de l'atten-

tion des Médecins, avoit été négligée, & pour ainsi dire abandonnée à l'empirisme. Ce délaissement anima mon zèle; &, en considérant combien de malheureux habitans des campagnes, dans un grand nombre de Provinces du Royaume, étoient exposés à languir & même à périr faute de secours, je fis mes efforts pour me frayer un chemin qui pût me conduire sûrement vers le but que je me proposois d'atteindre; mais, pour y parvenir, combien de difficultés à surmonter, d'obstacles à vaincre, de préjugés à détruire? En effet, personne jusqu'alors n'avoit, ni chez les anciens, ni chez les modernes, traité cette maladie à fond. Je me suis donc trouvé forcé à faire de nouvelles recherches, à en décrire la nature, la forme, le caractère & les causes variées. Il a fallu ensuite éloigner & mettre tout-à-fait à l'écart cette multitude de

petits moyens inutiles que le vulgaire, toujours trop crédule, & livré à la prévention, avoit adoptés, lesquels en impositoient encore dans la cure. Il étoit d'autant plus facile de secouer ce joug, que depuis que la physique éclairée a dissipé les ténèbres que la superstition avoit répandues sur les amulettes, on ne se prête plus à des illusions qu'ensentoit l'ignorance; & ses prestiges, détruits par l'expérience, disparoissent à la lueur de son flambeau; mais le peuple, toujours inconfidéré, se livre aveuglément à la prévention que la tradition autorise sur l'incurabilité des Ecouelles. Ces préjugés toujours funestes, s'éterniseroient, si l'on n'offroit à ce même vulgaire, difficile à persuader, des guérisons nombreuses qui pussent enfin le faire revenir de son erreur.

Si l'on considère sans partialité les remèdes usités jusqu'à présent,

on verra que la plupart d'entr'eux ne conduisent à aucune notion de la nature ni des caractères distinctifs de la maladie; qu'ils ne présentent aucune idée des causes variées qui la produisent, ni des vues curatives pour ces différens états. On ne pourroit tirer avantage de ces moyens, qu'autant qu'ils seroient fondés sur l'observation, les ouvertures des cadavres, & les principes de la saine Médecine, tant théorique que pratique.

Pour éprouver avec utilité l'effet des médicamens généraux, de quelques antidotes, & particulièrement du remède de Rotrou, qui alors étoit en vogue, j'ai partagé mes malades en plusieurs classes, & j'ai mis le plus d'égalité qu'il m'a été possible entre les maladies & tous leurs rapports: par ce moyen, je me suis trouvé en état de comparer les effets des remèdes généraux & de différens antidotes, avec

le remède prétendu spécifique de Rotrou. J'en fis usage pendant quelque temps, & sur beaucoup de malades de différens âges; mais son infidélité constante me força de l'abandonner. Je fus donc obligé de prendre une nouvelle route, de n'aller qu'à pas lents, & comme en tâtonnant, guidé seulement par mes propres observations, & éclairé par les différentes combinaisons des remèdes que j'avois employés. Je fis beaucoup de tentatives; quelques succès furent le fruit de mes travaux, & les cures que je fis alors, furent & plus promptes & plus sûres, que celles que j'avois pu obtenir par tout autre remède. Ce fut pour perfectionner ces épreuves & constater leurs effets, que je réunis chez moi tous les malades que la misère, l'indigence & la gravité des maux faisoient rebuter de tous côtés. Ma maison devint pour eux un asile où ils re-

cevoient tous les secours que je pouvois leur procurer; &, en leur rendant service, la variété des maux que cette multitude me présentoit, me donnoit les meilleures leçons que je pusse recevoir. Pendant quarante ans de suite, & sans la moindre interruption, j'ai suivi cette maladie dans ses différens états, & sur plusieurs milliers d'individus.

Il étoit très-important de faire rentrer dans le domaine de la Médecine des maladies qui, pour avoir été abandonnées, ne sont pas moins susceptibles que d'autres, des secours que l'art peut leur procurer. Pour remplir cet objet, il falloit qu'elles fussent décrites avec précision, & dépeintes d'après nature; que les causes fussent développées; que les remèdes propres à les combattre fussent relatifs à ces connoissances, & qu'une expérience constante les eût adoptés.

Je ne songeai donc qu'à réformer plusieurs préparations, & à faire de nouvelles combinaisons. Il ne suffisoit pas seulement de corriger des remèdes, & d'en faire de nouveaux ; il falloit encore les appliquer aux maladies, à leurs différens degrés, à la variété des causes, & à la différence des tempéramens. Ce n'étoit pas la seule difficulté qui se présentât : ces maux paroissoient bien quelquefois s'adoucir par l'usage des remèdes continués pendant long-temps : parvenus à certain terme, ils n'avançoient ni ne reculoient, mais ils demeuroient au même état dans quelques sujets, tandis qu'on voyoit dans d'autres, les médicamens opérer des effets merveilleux. Ces variations m'obligèrent à multiplier mes tentatives : il fallut observer avec la plus scrupuleuse attention les effets de ces remèdes, les différens temps où il falloit les

xvj INTRODUCTION.

changer, ou leur associer d'autres moyens qui pussent les aider & favoriser leur action pour terminer la cure.

C'est d'après des soins assidus, des essais réitérés, des épreuves très-multipliées & des observations très-nombreuses, que je suis enfin parvenu à composer un remède qui, réunissant toutes les indications curatives, peut s'appliquer avec efficacité à toutes les différentes classes des maladies de ce genre. Son action ne se borne pas seulement à ces maux; il a encore l'avantage d'être très-utile dans beaucoup d'autres maladies chroniques, comme il sera facile d'en juger par les effets qu'il opère: c'est ce dont il sera fait mention dans la cure.

Les Scrophules sont, comme on fait, une maladie très-souvent héréditaires qui passe & se propage de races en races, sans rien

perdre de sa virulence. Par mon nouveau procédé, j'ai tellement atténué, & même anéanti la violence de ce vice, que la maladie, dans ceux qui ont fait usage de ce remède, a cessé de se perpétuer, & que j'ai été assez heureux pour voir enfin la troisième génération affranchie de ce funeste héritage.

Ce point, qui est des plus intéressans pour la sûreté de la vie des malades & pour leurs générations futures, avoit besoin d'être encore observé dans leurs descendans, pour être assuré de l'entière extinction du vice scrophuleux. La révolution de beaucoup d'années étoit donc nécessaire pour cet examen, & je me trouvois d'autant plus à portée de le faire, que ces malades s'assembloient chez moi tous les après-midi de chaque dimanche de l'année. Si j'avois des observations à faire sur quelques-uns, je

xviiij INTRODUCTION.

les faisois revenir dans le cours de la semaine, ou j'allois les visiter chez eux.

Je puis d'autant mieux rendre un compte fidèle de ces observations, que je me suis attaché à suivre ces malades, même après leur guérison, pour être plus en état de porter un jugement solide sur leur santé & sur celle de leurs enfans. Ces remarques utiles ont cependant été difficiles à faire; car, dans le grand nombre de ceux qui venoient chez moi, les uns suivoient exactement les remèdes que je leur donnois: la nature, le temps & la persévérance combloient mes vœux; d'autres, dont les maux se dissipoiént avec trop de lenteur, souffroient impatiemment de les voir durer plus qu'ils ne pensoient; soit par inconstance, soit par dégoût, ils abandonnoient trop tôt les remèdes, au milieu ou vers

la fin de la cure, & ne revenoient plus : néanmoins plusieurs, détrompés par l'accroissement ou le retour d'un mal dont ils avoient cru pouvoir se délivrer seuls, se font représentés, redemandant avec instance les secours qu'ils avoient négligés. C'est dans ces circonstances que j'ai eu occasion d'observer les prompts changemens que ce remède opéroit principalement sur ceux qui en avoient déjà éprouvé de bons effets avant qu'ils le quittassent, & dont la négligence avoit beaucoup aggravé les maux. Mais j'ai toujours vu que, malgré cette amélioration apparente, ou même réelle, ces malades étoient beaucoup plus long-temps à guérir, que ceux dont le traitement n'avoit éprouvé aucune interruption.

Ce remède a donc un double avantage, puisqu'il guérit les malades d'un vice qu'ils ont reçu,

xx INTRODUCTION.

ou de leurs parens, ou de leurs nourrices, & qu'il affranchit leurs descendans d'un mal qui se perpétueroit toujours, & qui, portant par-tout la contagion, feroit un tort irréparable à la population.



T A B L E

D E S

CHAPITRES ET SECTIONS.

PREMIERE PARTIE.

- C**HAPITRE I^{er}. *Des Scrophules en gé-
néral,* page 1
- CHAP. II. *Des Scrophules en particu-
lier, & premièrement de celles qui at-
quent les parties molles.* 6
- SECT. I. *Des Scrophules bénignes externes qui
attaquent la peau & la graisse.* Ibid.
- SECT. II. *Des Scrophules bénignes qui attaquent
les glandes.* 9
- SECT. III. *Des Scrophules malignes externes qui
attaquent la peau.* 18
- SECT. IV. *Des Scrophules malignes adipeuses.* 21
- SECT. V. *Des Scrophules malignes qui attaquent
les glandes.* 24
- SECT. VI. *Des Scrophules bénignes internes.* 33
- SECT. VII. *Des Scrophules malignes internes.* 40
- CHAP. III. *Des Scrophules osseuses en
général.* 49
- CHAP. IV. *Des Scrophules osseuses en
particulier.* 53
- SECT. I. *Des Scrophules qui attaquent les os de
la tête,* Ibid.

T A B L E.

SECT. II. <i>Des Scrophules qui attaquent les os du cou, du dos & des lombes.</i>	59
SECT. III. <i>Des Scrophules qui attaquent les os des isles ou du bassin.</i>	65
SECT. IV. <i>Des Scrophules qui attaquent les os de la poitrine.</i>	75
SECT. V. <i>Des Scrophules qui attaquent les os de l'épaule.</i>	79
SECT. VI. <i>Des Scrophules qui attaquent les os du bras, de l'avant-bras & de la main.</i>	80
SECT. VII. <i>Des Scrophules qui attaquent les os de la cuisse, du genou, de la jambe & du pied.</i>	88
CHAP. V. <i>Des causes des Scrophules, & de leurs effets.</i>	98
SECT. I. <i>Des causes des Scrophules simples ou bénignes.</i>	100
SECT. II. <i>Des causes des Scrophules compliquées ou malignes.</i>	111
<i>Scrophules héréditaires.</i>	115
<i>Scrophules accidentelles par contagion.</i>	117
<i>Suites de maladies.</i>	119
<i>Scrophules vermineuses.</i>	122
<i>Causes accidentelles.</i>	124
<i>Existence du miasme scrophuleux dans la substance grasse.</i>	129
<i>Scrophules scorbutiques.</i>	139
<i>Scrophules dartreuses.</i>	143
<i>Scrophules rachitiques.</i>	144
<i>Scrophules vénériennes.</i>	147
CHAP. VI. <i>Des crises des Scrophules.</i>	154
CHAP. VII. <i>Du pronostic des Scrophules.</i>	188

T A B L E.

SECONDE PARTIE.

CHAP. I ^{er} . <i>Observations générales sur les principaux Remèdes les plus usités jusqu'à présent dans la cure des Scrophules.</i>	197
CHAP. II. <i>Remarques sur les propriétés & les principaux effets du nouveau Remède anti-scrophuleux, avec la manière sommaire d'en faire usage.</i>	201
CHAP. III. <i>Des différens Remèdes auxiliaires, tant internes qu'externes, dont je me sers dans la cure des Scrophules.</i>	209
SECT. I. <i>Des Remèdes internes.</i>	Ibid.
Sucs d'herbes.	Ibid.
Liqueur anti-scorbutique.	210
Poudre purgative.	212
Purgation commune pour les enfans.	213
Teinture de mars.	Ibid.
Teinture de gaïac.	214
Infusion de gaïac.	Ibid.
Infusions théiformes.	Ibid.
SECT. II. <i>Des Remèdes externes.</i>	215
Eaux minérales artificielles.	216
Cérat.	217
Emplâtre contentif & défensif.	Ibid.
Emplâtre fondant & résolutif.	220
Poudre résolutive pour former les sachets.	222

CHAP. IV. <i>De la cure des Scrophules en général.</i>	223
CHAP. V. <i>De la cure des Scrophules qui attaquent les parties molles.</i>	226
SECT. I. <i>De la cure des Scrophules bénignes qui attaquent la peau, la graisse & les glandes. Ibid.</i>	
SECT. II. <i>De la cure des Scrophules malignes qui attaquent la peau.</i>	238
SECT. III. <i>De la cure des Scrophules malignes qui attaquent la membrane adipeuse.</i>	244
SECT. IV. <i>De la cure des Scrophules malignes qui attaquent les glandes.</i>	248
SECT. V. <i>De la cure des Scrophules bénignes internes.</i>	262
SECT. VI. <i>De la cure des Scrophules malignes internes.</i>	267
CHAP. VI. <i>De la cure des Scrophules offeuses.</i>	273
CHAP. VII. <i>De la cure des Scrophules compliquées de maladies vermineuses, du scorbut, du rachitis & du virus vénérien.</i>	308
<i>Scrophules vermineuses.</i>	Ibid.
<i>Scrophules scorbutiques.</i>	311
<i>Scrophules rachitiques.</i>	313
<i>Scrophules vénériennes.</i>	315
CHAP. VIII. <i>Réflexions sur l'usage plus étendu que l'on peut faire des nouveaux Remèdes proposés.</i>	319
<i>Avertissement.</i>	333

Fin de la Table.

TRAITÉ



T R A I T É
D E S
S C R O P H U L E S .



P R E M I È R E P A R T I E .

C H A P I T R E P R E M I E R .

Des Scrophules en général.

LES tumeurs glanduleuses qui paroissent autour du cou des enfans , sous le menton & près les oreilles , sont ordinairement appelées *Scrophules* ou *Ecroûelles*. Ces tumeurs sont plus ou moins nombreuses, profondes ou superficielles, plus ou moins voisines des artères ca-

A

rotides & des veines jugulaires, placées sur les muscles du cou & dans leurs interstices. Cette maladie ne se borne pas seulement à ces parties; elle étend souvent ses ravages beaucoup plus loin. Il y a, sans contredit, peu de maladies chroniques aussi cruelles : celle-ci attaque les enfans dès le berceau; & s'ils ont échappé aux périls qui les menaçoient, ce mal les poursuit dans les différens âges qu'ils parcourent. Il ne se montre pas toujours sous la même forme; il ne se fixe pas toujours aux mêmes endroits; il s'étend sur toutes les parties du corps : tantôt il attaque la peau où il s'établit; celle du cuir chevelu, du visage, du cou, de la poitrine; celle qui avoisine les articulations des bras & des jambes, n'est pas moins exposée à sa férocité : tantôt il réside dans la membrane adipeuse, où il se forme de petites tumeurs sous la peau, & les endroits qu'il choisit sont le long des gros vaisseaux, soit brachiaux, soit cruraux; il n'épargne pas plus les endroits du corps où la graisse est en plus grande abondance. D'autres fois, cette maladie se manifeste par des tumeurs glanduleuses sous les bras & aux aines.

Enfin, elle attaque aussi la surface des os, & se plonge dans leur intérieur. Ainsi cette maladie n'est pas toujours limitée à l'extérieur du corps, où elle ne paroît souvent qu'après avoir jeté au dedans de profondes racines, dont les effets sont presque toujours mortels.

Soit qu'on considère les Scrophules relativement aux sujets qu'elles défigurent & mutilent, soit qu'on les regarde dans leur propagation qui porte par-tout l'horreur & la contagion, on verra toujours une maladie cruelle dans ses effets, dangereuse dans ses suites, & presque toujours rebelle aux remèdes dont on s'est servi jusqu'ici. Cette maladie qui est très-*populaire*, passe rarement dans une autre classe de citoyens; & si elle s'y montre quelquefois, elle paroît rarement sous une forme aussi hideuse, & sous un aspect aussi effrayant: ce qui la rend encore plus terrible, c'est d'être abandonnée & confiée à des mains empiriques qui rendent les enfans victimes de l'ignorance. Ils seroient, sans doute, bien plus heureux s'ils étoient délaissés aux seuls soins de la nature qui souvent leur a été salutaire, comme je l'ai vu plusieurs fois dans les Scrophules béli-

4 DES SCROPHULES,

gues. Mais il en est une autre espèce, qui, bien loin de s'adoucir, devient encore plus atroce; d'où il résulte que l'on doit regarder en général les Scrophules sous deux points de vues différens: ou comme bénignes & simples, ou comme malignes & compliquées. On voit aussi qu'elles sont de deux espèces: les unes internes, les autres externes.

Cette maladie ayant des phases différentes, relativement aux différens âges dans lesquels elle se montre, j'y distinguerai trois périodes: la première comprendra l'espace contenu entre la naissance & le terme de la première dentition, même au-delà. La seconde période s'étendra depuis la première dentition, jusqu'à l'âge de sept à huit ans. La troisième, enfin, commencera où finit la seconde dentition, & ira jusqu'à l'âge nubile, & encore au-delà de ce terme.

Comme dans la multitude d'enfans qui, pendant quarante ans, sont venus chez moi, j'ai été à portée d'observer les différentes époques de ce mal cruel, toujours reconnoissable par ses caractères particuliers, je le présenterai,

avec la plus grande exactitude, tel que je l'ai observé sur les malades; &, après en avoir dépeint les formes & le caractère, j'entrerais dans les causes sensibles qui ont pu le produire, &, en suivant toutes ses gradations, j'en établirai le pronostic, après avoir cependant observé les crises que la nature se procure souvent elle-même, sans d'autre secours que ses propres forces mises en action par le développement spontanée des causes concentrées & long-temps retenues dans les parties affectées.



 CHAPITRE II.

Des Scrophules en particulier, & premièrement de celles qui attaquent les parties molles.

SECTION PREMIÈRE.

Des Scrophules bénignes externes qui attaquent la peau & la graisse.

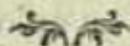
VERS le temps de la première dentition, les enfans éprouvent des révolutions qui leur sont plus ou moins funestes. Pour l'ordinaire ils ont des convulsions, ou des dévoiemens, ou des éruptions à la peau, ou ensemble ou séparément. C'est dans ce temps où la nature travaille à faire sortir les dents de leurs alvéoles, qu'il paroît au visage, derrière les oreilles ou au cou, de petites taches rouges plus ou moins nombreuses avec un léger gonflement, lesquelles se réunissant, forment des plaques rouges plus ou moins grandes. Il paroît sous l'épiderme de petits boutons

qui insensiblement s'élèvent, & se remplissent en fort peu de jours d'une sérosité claire & transparente; bientôt ils se percent, & le suintement qui succède est quelquefois si abondant, qu'il mouille les linges dont on les environne.

Pendant tout ce temps, la fièvre qui étoit d'abord violente, la douleur, les cris, l'agitation, les vomissemens, le défaut de sommeil, la répugnance pour le téton, tous ces symptômes s'appaissent en raison de l'écoulement qui se fait à la peau: alors cette humeur prend plus de consistance, & s'épaississant, forme d'abord un enduit fort mince, qui se sèche insensiblement par le contact de l'air & la chaleur de la partie. L'humidité qui est au dessous s'y accumule, s'imbibe dans la première incrustation qui s'épaissit de plus en plus; enfin, parvenue à une certaine épaisseur, elle tombe d'elle-même, & laisse voir une espèce d'ulcère dont le suintement reproduit bientôt de nouvelles gales, qui en peu de temps se dessèchent & tombent comme les premières. Ces éruptions finissent ordinairement lorsque les dents paroissent: c'est ce qu'on appelle *croûte lactée*, & vulgairement *gourme*; affec-

8 DES SCROPHULES,

tion commune aux enfans dont la constitution & la santé sont d'autant plus sûres & solides, que ces écoulemens ont été dépuratoires, & ont servi de crises. Mais, si cette crise n'a pas été complète, il succède à cette éruption des engorgemens dans la membrane adipeuse, représentés par de petites tumeurs molles, rondes ou oblongues, dans lesquelles la fluctuation ne tarde pas à se faire sentir. Dans quelques sujets, la peau, d'abord d'un rouge clair, devient foncée & même violette; & dans d'autres, elle ne change presque pas de couleur. Soit dans les uns, soit dans les autres, ces tumeurs se percent, & ne sont pas longues à guérir. Lorsque les éruptions qui se sont faites à la peau n'ont pas été suffisantes, ou que les petits dépôts qui se sont faits dans le pannicule graisseux n'ont pu servir à la dépuratation totale de la masse du sang, la nature, pour s'affranchir & se délivrer d'une humeur nuisible, la porte sur les glandes où elle s'arrête, & produit les maladies dont on va parler.



SECTION II.

Des Scrophules bénignes qui attaquent les glandes.

ON vient de voir les désordres que cette humeur impure occasionne dans la membrane adipeuse, & dans la peau où elle s'est déposée; mais quand la dépuration est imparfaite, elle se jette sur les glandes du cou, le long des jugulaires, sous le menton & près des angles de la mâchoire, où elle forme des tumeurs phlegmoneuses qui viennent en peu de jours à suppuration, caractère propre à ces sortes de Scrophules: la fièvre, l'inflammation, la tension de la partie, la chaleur, la rougeur, les élanemens paroissent successivement, & bientôt après la fluctuation y devient sensible. Ces tumeurs sont d'abord molles, rondes, élevées, circonscrites, & la peau est très-mince. La fièvre, qui est vive pendant que le pus se forme, cesse aussitôt que la tumeur est venue à parfaite maturité. Les duretés qui sont à leurs bases, se fondent très-promptement: si elles s'ouvrent d'elles-mêmes,

comme cela arrive fort souvent, le pus qui en sort est blanc & homogène; la tumeur s'affaïsse un peu; ce qui en sort chaque jour, en diminue encore le volume; cependant elle se remplit presque chaque jour à mesure qu'elle se désemplit; la peau s'use & s'émince en dedans; l'ouverture, de petite qu'elle étoit d'abord, s'élargit; la tumeur se vuide enfin entièrement; le pus devient plus épais de jour en jour; la peau s'affaïsse & adhère dans la circonférence; en fort peu de temps il se fait une bonne cicatrice.

Ces premiers indices d'un mal qui n'est qu'affoupi, & dont la cause n'est pas détruite, serviront de règle de conduite pour le combattre dans le second âge, lorsqu'il reparoîtra sous des formes variées.

Le terme de la seconde dentition est ordinairement funeste aux enfans qui ont déjà essuyé les accidens dont nous venons de parler. La cause qui avoit donné naissance aux premiers, n'a rien perdu de sa puissance; elle a, au contraire, acquis de nouvelles forces, par le mauvais choix des alimens dont on a nourri l'enfant pendant le sevrage. Aussi

voit-on survenir une foule d'accidens, tels que des fièvres aiguës, le délire, les convulsions, le vomissement, les dévoiemens, les coliques, la dyssenterie, &c. L'enfant une fois échappé aux dangers de ces symptômes menaçans, reprend sa première santé; les gencives qui recouvrent les dents molaires, de gonflées qu'elles étoient d'abord, s'éminent insensiblement, & opposent moins de résistance aux inégalités de la dent qui les perce bientôt. Pendant que la nature fait ses efforts pour briser les liens qui retenoient les dents sous la gencive gonflée & tendue, les filamens nerveux venant de la cinquième paire, pressés entre la gencive & la dent, communiquent aux ramifications de cette même paire de nerfs l'irritation qu'ils éprouvent. Or, comme ces ramifications se distribuent aux glandes parotides, aux maxillaires, aux sublinguales, & à celles qui sont le long du trajet des jugulaires, il n'est pas étonnant que par la contraction qu'elles éprouvent, elles gênent, ralentissent ou même arrêtent la sécrétion dans ces glandes, qui par conséquent doivent se gonfler, & engorger aussi les graisses qui les entourent. La fièvre qui accom-

pagne cet engorgement, & qui est rarement inflammatoire, n'est pas de longue durée. Les graisses qui étoient gonflées s'affaissent, le boursoufflement s'évanouit, & les glandes seules demeurent tuméfiées. Ces glandes, quoique tendues, ne sont point inégales au toucher, & sont très-peu douloureuses. Ces tumeurs sont communément appelées par le peuple *glandes de croissance*.

Si les embarras qui se font faits dans les glandes ne se font pas terminés par la voie de la résolution, les humeurs qui se sont arrêtées dans le corps compacte de ces organes sécrétoires, s'y épaississant par leur séjour, les endurciront encore davantage. Ces glandes conserveront pendant quelque temps leur même forme; mais, à mesure que le corps se développera, & parviendra à l'âge nubile, on verra ces humeurs épaissies subir des changemens relatifs à la force plus ou moins grande de la nature. Car alors ces corps glanduleux, ébranlés par le mouvement systaltique des artères qui les environnent, éprouveront à chaque instant des secousses qui résoudront ces humeurs épaissies, & les forceront à en-

filer les canaux excréteurs de ces glandes ; ou bien ce même mouvement occasionnera une inflammation qui se terminera par la suppuration. Par conséquent le battement continuel des artères sera non-seulement un moyen que la nature emploiera pour s'affranchir de la gêne que ces glandes opposent, par leur compression, au passage du sang, mais encore le mouvement de raréfaction que l'on observe à l'époque de l'âge nubile ou de la puberté, contribueront singulièrement à délivrer ces malades, pour peu que l'art vienne directement au secours de la nature. Mais, quelques moyens que la nature ou l'art emploie, ces glandes ne se résolvent pas, ou ne suppurent pas toujours en ce moment ; elles se conservent souvent assez grosses, & pendant long-temps, & enfin disparaissent sans qu'on s'en apperçoive.

On peut encore mettre au rang des Scrophules bénignes le gonflement qui arrive aux glandes du cou des habitans des collines & des vallées.

L'observateur exact trouvera une grande différence entre les Ecouelles qui attaquent ceux qui demeurent dans

les villes, & celles qui affligent les habitans des gorges & des montagnes. Le cou de ceux-ci est souvent gonflé par l'engorgement pâteux des graisses qui entourent les jugulaires, & par le gonflement de la glande thyroïde, dont les extrémités s'étendent jusqu'aux glandes maxillaires, lesquelles sont aussi gonflées, molles, égales, sans changement de couleur à la peau. Quelquefois aussi les glandes de la nuque sont grosses, arrondies, sans dureté, ni rougeur, ni douleur; enfin, tout le cou paroît, & est effectivement beaucoup plus gros qu'il n'a coutume de l'être chez ceux qui habitent dans les plaines. Si l'on compare ces tumeurs avec celles dont nous avons parlé, lesquelles sont dures, inégales, moins sphériques, on sera en état de juger de la différence qu'il y a entre elles, relativement à la cause qui les a produites. On fait que de toutes les glandes qui environnent le cou, les unes ont leurs conduits excréteurs qui s'ouvrent dans la bouche, vers la base & la pointe de la langue; les autres reçoivent les vaisseaux lymphatiques qui se portent le long des jugulaires. La glande thyroïde, dont j'ai décrit ailleurs la

structure, (Mémoires des Sav. étrangers de l'Acad. Royale des Scienc. *Tom. I, pag. 160*) a ses conduits excréteurs qui s'ouvrent dans le larinx, comme je l'ai fait voir. On ne fera pas surpris que ces glandes se gonflent, & acquièrent même souvent un volume très - considérable, par l'usage des eaux qui contiennent beaucoup d'acide vitriolique, telles que fournissent les sources qui se trouvent fréquemment dans les montagnes. Ces eaux, bues inconsidérément, & dans un temps peu opportun, comme dans les grandes chaleurs, lorsque les habitans, brûlés de l'ardeur du soleil, vont étancher leur soif dans des ruisseaux pour ainsi dire glacés, sont la source de ces maux. Le grand froid qui saisit l'intérieur du pharinx & du larinx, produit une constriction dans l'orifice des canaux excréteurs qui y aboutissent; d'où s'ensuit le gonflement des glandes, dont la sécrétion ne se fait plus avec la même facilité. Ce qui se passe au cou, arrive aussi quelquefois à la poitrine; d'où résultent des enrouemens, la perte de la voix, & quelquefois dans la suite l'asthme. Ces glandes s'enflamment rarement, & ne suppurent presque jamais:

cependant, si par hasard elles suppurent, le foyer purulent ne prend jamais un mauvais caractère; & ces ulcères, après une longue suppuration, viennent enfin à une bonne cicatrice: c'est ce que j'ai observé en examinant les malades de ces cantons; mais, si elles ne suppurent pas, ce qui est très-ordinaire, elles restent gonflées, acquièrent avec le temps plus de volume, & demeurent tout le reste de la vie sans causer d'autres désordres, si ce n'est l'incommodité, avec laquelle ces habitans s'accoutument. Cette maladie qui n'est qu'accidentelle, demeure propre à chaque individu qui la contracte, soit enfant, soit adulte; & dans cet état, elle ne porte point de contagion & ne se communique point aux enfans de ceux qui en sont affectés.

J'ai bien observé ces maladies dans les endroits où elles sont fréquentes, comme dans les Alpes & les Pyrénées; mais les circonstances ne m'ont pas mis à portée d'éprouver sur un grand nombre, les remèdes dont je me suis servi avec succès à Paris contre les autres espèces d'Écrouelles, qui y sont assez communes, sur-tout parmi le peuple; cependant je m'en suis utilement servi sur

quelques particuliers de ces cantons, qui, étant à Paris pour y travailler, sont venus chez moi chercher du soulagement aux maux qu'ils avoient apportés avec eux. Les secours qu'ils ont reçus de ces remèdes leur ayant été salutaires, m'engagent à les conseiller en pareil cas. Comme on fait par expérience, que les tempéramens, la manière de vivre, les alimens, le climat, l'air, l'eau, le sol, apportent des différences dans la cure des maladies, j'ignore absolument, je l'avoue, si les remèdes que j'ai employés utilement, auroient un aussi heureux succès dans le pays. Ne pouvant décider cette question, j'invite les Médecins de ces cantons à s'en servir avec toutes les précautions que j'indique dans la cure, très-persuadé qu'ils ne pourront produire aucun effet nuisible. Je suis d'autant mieux fondé à le croire, que ces remèdes peuvent & doivent remplir l'intention que l'on a de fondre la lymphe, de faciliter son cours, de désobstruer les canaux engorgés, & de donner du ressort & de l'élasticité aux vaisseaux qui l'ont perdue par la présence du fluide épais qu'ils renfermoient.

SECTION III.

*Des Scrophules malignes externes qui
attaquent la peau.*

RIEN n'est si ordinaire que de voir paroître à la tête des enfans les gales ou croûtes lactées dont j'ai déjà parlé, qu'on appelle communément *gourmes*. Ces gales qui occupent plus ou moins d'espace, & quelquefois tout le cuir chevelu, sont ou sèches, ou humides; celles-ci suintent plus ou moins abondamment, forment des croûtes, tombent & se renouvellent. Cette éruption, signe précurseur de la première dentition, a coutume de s'adoucir ou de cesser, lorsque les dents sont sorties de leurs alvéoles, pour reparoître souvent à chaque mouvement que fait la nature pour pousser les dents au dehors. Ces gales s'étendent aussi derrière les oreilles, le long du cou, & gagnent quelquefois les épaules, la poitrine & le reste du corps; où elles excitent dans le tissu de la peau une espèce de phlogose dont les effets sont des écoulemens quelquefois si abondans, que l'épiderme enlevé par

les linges qui s'y attachent, ne présente presque plus qu'une plaie. La douleur, les cris, les agitations, la fièvre même accompagnent toujours ces sortes d'éruptions qui y laissent de petits ulcères ronds, plus ou moins nombreux, dont la figure & la durée indiquent le caractère.

Les gales sèches s'annoncent d'abord sur l'épiderme par de petites écailles qui tombent en forme de poussière, soit que l'on peigne ou brosse la tête des enfans. Ces petites écailles se reproduisent, augmentent en nombre; la peau prend plus d'épaisseur; & bientôt cette incrustation sèche couvre toute la tête en forme de calotte, & comprend la racine des cheveux qui ne poussent presque plus. Ce vice de la peau n'est pas seulement borné au cuir chevelu; il s'étend sur différentes parties du corps, & affecte principalement les environs des jointures, comme celle du coude, du poignet & de la main; d'autres fois il se jette sur la peau des lombes, au jarret, sur l'articulation du tarse avec la jambe, & sur tout le métatarse. Cette espèce de gale dispersée par plaques plus ou moins grandes, de figures irrégulières, ressem-

ble beaucoup aux dartres sèches : cependant il y a entr'elles une grande différence, en ce que celles-ci sont, pour l'ordinaire, de forme ronde, avec un petit cercle rouge à leur base, toujours écailleuses, & excitent des démangeaisons presque intolérables; les autres, au contraire, sont beaucoup plus élevées, grenues, sans aucune écaille, disposées à saigner à la moindre occasion, circonscrites, sans rougeur, & ne causent aucune démangeaison.

Il est encore une autre espèce singulière d'affection scrophuleuse de la peau, que j'ai observée dans quelques sujets. Les cellules de la membrane adipeuse étoient tellement privées de la graisse qui les remplissoit auparavant & en foutenoit les feuilletts, que la peau ayant perdu son épaisseur, sa consistance & sa souplesse, flotloit lâchement, pour ainsi dire, sur les muscles de la cuisse & de la jambe, & étoit tout-à-fait semblable à un bas de peau lissé mal étendu. Ce que j'ai trouvé digne de remarque, c'est que cette peau étoit tout-à-fait insensible.

Quoique ces affections de la peau puissent être regardées seules comme

vraiment scrophuleuses, il est cependant rare qu'elles paroissent sans être accompagnées d'autres symptômes qui constatent la nature du vice qui les a fait naître,

SECTION IV.

Des Scrophules malignes adipeuses.

LE pannicule graisseux est souvent le siège des Scrophules, dont le génie est de condenser & d'épaissir les graisses contenues dans les cellules qui le constituent. Sitôt qu'elles ont perdu leur consistance naturelle, tout ce qui aborde à ces réservoirs les remplit, écarte leurs parois, les rompt même, & de plusieurs n'en forme plus qu'un seul beaucoup plus spacieux. Le suc graisseux qui arrive de toutes parts à ce follicule, le dilate, l'étend encore davantage, & présente sous la peau une tumeur molle plus ou moins grosse. Si quelque portion de cette matière grasse, encore un peu fluide, pénètre dans la texture de la peau, s'imbibe entre ses feuilletts, elle excitera dans ce corps cutané, par son acrimonie, une sorte de phlogose, &

même d'inflammation. C'est ce qu'on voit arriver à la peau du visage des enfans dont le nez se gonfle, les lèvres, tant supérieures qu'inférieures, se tuméfient; les paupières deviennent plus épaisses; la conjonctive & l'intérieur des paupières se boursoufflent; les yeux se remplissent de larmes; la cornée transparente s'obscurcit; il s'y forme de petits boutons transparens qui se percent & laissent de petits ulcères très-douloureux; les follicules muqueux ou criptes de la membrane pituitaire, des fosses nazales, du palais mobile & du pharynx, s'imbibent aussi de la même humeur: les graisses qui entourent les glandes parotides, les maxillaires, les sublinguales, les jugulaires, se condensent aussi; celles situées près la nuque, celles qui avoisinent les clavicules & le sternum, retiennent aussi cette humeur qui les obstrue.

D'autres fois, le vice scrophuleux gagne le tissu cellulaire des muscles qui revêtissent la poitrine & l'épine, engorge les graisses qui entourent les glandes axillaires, forme des tumeurs sous les muscles pectoraux, & en différens endroits où le tissu cellulaire est plus

abondant. Il s'en forme aussi dans les graisses qui entourent l'artère brachiale, principalement près du condyle interne. Ces tumeurs sont longues, dures & très-peu douloureuses; cependant le temps y amène la suppuration en un, ou en plusieurs endroits. On voit arriver la même chose dans les graisses situées dessus & dessous les aponévroses de l'avant-bras, autour du poignet, & dans la paume de la main. Cette humeur s'arrête également dans les graisses qui recouvrent les muscles du bas-ventre & ceux des lombes, où elle forme aussi des tumeurs: on en trouve encore dans les graisses des muscles fessiers, dans celles qui recouvrent le *fascia-lata*, & quelquefois dessous cette aponévrose: les graisses qui enveloppent le cordon des vaisseaux cruraux, deviennent aussi le siège de ces tumeurs. La membrane adipeuse des jambes & des pieds, n'en est pas plus exempte que les autres parties du corps. La plupart de ces tumeurs répandues çà & là sous la peau dans le pannicule graisseux, sont de véritables stéatomes, des atéromes & des melliceris, qui n'ont d'autres différences extérieures entre eux, que du plus au moins

de consistance de l'humeur accumulée dans les follicules où ils se sont formés.

SECTION V.

Des Scrophules malignes qui attaquent les glandes.

ENTRE les tumeurs qui paroissent le long des jugulaires, dessous la mâchoire & dans les glandes situées entre les muscles au bas de l'occiput, on en voit quelquefois de plusieurs classes; &, pour peu que l'on veuille considérer avec attention ces groupes glanduleux, que l'on trouve si énormes dans quelques scrophuleux, il est facile d'y distinguer trois ordres de tumeurs. Le premier comprend celles qui sont les plus apparentes au dehors, lesquelles sont molles, rondes, égales, sans changement de couleur à la peau; elles sont de la nature des loupes. La seconde classe ne diffère en rien du stéatome, de l'atérome & du melliceris, dans lesquels on sent une fluctuation sourde & obscure, en raison du plus ou moins de consistance de l'humeur qui y est renfermée. Ces tumeurs sont molles,

molles, arrondies, un peu applanies & circonscrites à leur base par un cercle dur qui les sépare. Enfin, on découvre dans toute cette masse une troisième espèce inégale, plus longue, plus adhérente, plus profonde, & servant d'appui aux autres qui y sont amoncelées; lesquelles sont vraiment glanduleuses, dures, inégales, concrètes, adhérentes aux deux autres espèces qui les recouvrent. Les premières prennent naissance dans la membrane adipeuse, dont la graisse qui remplit les cellules, s'y condense, s'y épaisit, en soulève les feuilletts, & forme les tumeurs qu'on y observe. Ces tumeurs doivent leur origine à l'engorgement & à l'endurcissement des vraies glandes du cou qui, par leur compression, ralentissent, & même suspendent le mouvement des fluides qui y arrivent & doivent en sortir. Comme de jour en jour les obstacles se multiplient, que les fluides trouvent des difficultés invincibles pour arriver à leur destination, & que, d'un autre côté, ces fluides éprouvent les mêmes résistances pour leur retour, il doit nécessairement arriver des ruptures dans les parois des vaisseaux qui les contiennent; de-là, l'extravasation.

Ces liquides de différentes natures, s'accumuleront insensiblement dans le tissu cellulaire, acquerront des degrés de putréfaction, briseront peu à peu les mailles du rézeau qui les soutenoit, se frayeront des routes à travers ses débris; & se réunissant par des contours & des routes différentes dans un foyer commun, formeront des tumeurs molles sous la peau, qui, s'éminçant, se percera enfin d'elle-même, sans que la couleur en ait été changée. Le dégorge-ment qui suivra cet écoulement, n'ap- portera pas un changement considérable à toute cette masse glanduleuse. Celles de dessus deviendront seulement un peu plus mobiles; mais celles de dessous, qui sont les plus profondes, ne rece- vront aucun changement: car on voit clairement, par ce qui a été dit, qu'il n'y a que le tissu cellulaire qui ait été détruit par les liquides extravasés d'a- bord, & recueillis dans le réceptacle qu'ils se sont creusé eux-mêmes. La matière qui sort de ces sortes de tu- meurs, est une espèce de sanie, tantôt épaisse, tantôt ichoreuse, d'un blanc sale & de mauvaise odeur. Le foyer s'applanit promptement; & l'on seroit

étonné de voir qu'une aussi petite tumeur fournit de la matière en aussi grande abondance, si l'on ne savoit, d'ailleurs, que cette quantité est le produit du tissu cellulaire qui suinte & qui est en pourriture. Mais comme les vraies glandes, ainsi que les tumeurs loupeuses, ont leurs enveloppes particulières devenues plus épaisses par la maladie, & qu'elles n'ont pas été comprises dans la route que la matière s'est frayée, on ne doit pas être étonné que ces tumeurs ne soient pas sensiblement diminuées. On voit souvent ces espèces d'ulcères se guérir d'eux-mêmes, après avoir long-temps suinté, par le recollement qui s'est fait dans les routes tortueuses que le pus parcouroit auparavant. Cette sorte de guérison, qui n'en est pas une, est quelquefois suivie de nouvelles tumeurs semblables à la première, qui se percent, suppurent, & se ferment d'elles-mêmes, sans apporter pour cela aucun changement dans les tumeurs fondamentales. Lorsque plusieurs tumeurs semblables ont long-temps suinté, on apperçoit un dégonflement général dans toute la masse glanduleuse, dans laquelle on distingue beaucoup

mieux les différens ordres de glandes qui la composent , mais dont l'assemblage , plus rapproché par la perte du tissu cellulaire , forme une masse de tumeurs plus dure & plus compacte qu'elle n'étoit auparavant. Avant l'extravasation ou la suppuration , le cuir chevelu , le cou & le visage étoient extrêmement gonflés , & comme boursofflés par la difficulté que les liquides trouvoient dans leur retour vers cette tumeur ; mais l'affaïssement procuré par des suintemens répétés , facilite le dégorgement des parties supérieures : aussi observe-t-on constamment , que la bouffissure du visage pâle & décoloré , se dissipe ; les yeux deviennent moins sailans , les lèvres moins tuméfiées , & le teint prend une meilleure couleur. Toutes ces révolutions se passent ordinairement sans douleur & sans fièvre.

J'ai trouvé quelquefois la carotide externe tellement entourée de glandes & de graïsses endurcies , qu'il résulroit de cet amas une tumeur ronde , égale , uniforme , où l'on observoit des pulsations , non-seulement au toucher , mais même à la vue , ce qui représentoit l'image d'une tumeur vraiment

anévrismale ; il étoit même facile de s'y méprendre , parce que le battement central s'étendoit dans toute la circonférence de la tumeur , comme on l'observe dans l'anévrisme : aussi y ai-je été trompé ; & ce qui a dissipé mon erreur , c'est d'avoir vu cette tumeur se résoudre dans le cours du traitement comme les autres glandes , & les symptômes s'évanouir.

Les glandes axillaires ne sont pas moins sujettes à tous ces défordres. Elles paroissent d'abord plates, isolées, profondes, mais s'accroissent peu à peu dans toutes leurs dimensions, s'unifient, & ne forment ensuite qu'une seule masse. On n'observe dans les premiers temps, aucun changement de couleur à la peau, ni chaleur, ni douleur. Cette tumeur, quoique souvent considérable, ne gêne point les mouvemens du bras ; mais la compression qu'elle fait sur le trajet de l'artère brachiale & sur les nerfs qui l'accompagnent, est souvent la cause des engorgemens qui se font dans les graisses qui entourent ces vaisseaux. Rarement cette tumeur s'enflamme ; & s'il y survient quelquefois de l'inflammation, ce n'est jamais que

dans le tissu cellulaire, qui réunit toutes ces glandes sous une même masse. L'empâtement que l'on sent dans la partie interne du bras, est un indice certain de la difficulté qu'éprouvent les liqueurs dans leur retour. Aussi voit-on une sorte d'œdème dans tout l'avant-bras, lequel s'étend jusqu'à la main. Ces engorgemens glanduleux de nature froide & indolente, se terminent enfin par une suppuration qui, formée dans le tissu cellulaire qu'elle détruit, est toujours de mauvais augure, dure très long-temps, diminue le volume de toute la tumeur, & laisse les glandes cohérentes entre elles. Cette tumeur alors de moindre volume, est beaucoup plus compacte, plus dure & plus inégale qu'auparavant, parce que les graisses interposées entre ces glandes, se sont fondues par la suppuration. Il se forme aussi de petites tumeurs le long du muscle pectoral, dans les graisses qui environnent la queue de ce muscle, lesquelles venant assez promptement à suppuration, laissent des ulcères plus ou moins profonds dans les interstices de ce muscle, & sont très-longes à guérir. Mais, quelle que soit la

suppuration qu'ils rendent, elle ne diminue jamais la tumeur primordiale.

Les glandes inguinales ne sont pas à l'abri du vice écrouelleux, qui, souvent, s'y arrête & les gonfle, ainsi que les graisses qui les entourent; d'où résulte une tumeur, pour l'ordinaire, plate, informe, qui s'étend depuis le ligament de Fallope, & même au dessus, jusque dans les graisses situées entre les muscles triceps, le psoas, l'iliaque & le pectinæus. Cette tumeur, sans paroître s'enflammer beaucoup, vient rapidement à suppuration; le pus est rarement recueilli dans un seul & unique foyer, mais distribué en différentes petites tumeurs superficielles, qui s'ouvrent d'elles-mêmes, & laissent couler une matière plus séreuse que purulente. A mesure que cette matière s'écoule, la masse totale de la tumeur diminue; & alors on sent distinctement les glandes séparées plus ou moins grosses, dures, arrondies, peu mobiles, & comme fixées sur les débris du tissu cellulaire qui unissoit les muscles entre eux. Ces petites tumeurs, comme autant de sources purulentes, après s'être ouvertes, laissent à la peau de petites éminences,

32 DES SCROPHULES,

au centre desquelles se trouve un trou d'où sort une sérosité ichoreuse & fétide. Ces écoulemens, quoique multipliés, subsistent pendant fort long-temps, & sont difficiles à tarir. Comme cette humeur n'est point phlegmoneuse, mais de nature froide, il n'est pas étonnant de la voir arriver lentement à suppuration, sans douleur & sans fièvre.

Les glandes placées sous le jarret, entre les muscles fléchisseurs de la jambe, s'engorgent, se gonflent peu à peu, & forment, avec les graisses qui les entourent, une tumeur plus ou moins volumineuse, qui suppure, pour l'ordinaire, après avoir demeuré long-temps dans le même état. Les graisses qui enveloppent ces glandes se fondent par la suppuration, &, diminuant le volume de la tumeur, laissent appercevoir distinctement ces glandes, qui, amoncelées & collées les unes sur les autres, présentent une tumeur plus dure & plus inégale.



SECTION VI.

Des Scrophules bénignes internes.

ON ne peut avoir de notions des maux qui arrivent dans l'intérieur du corps, qu'autant qu'on a acquis une connoissance exacte de ce qui s'est manifesté au dehors. Les maladies qui surviennent aux glandes dont on vient de voir l'exposé, sont les véritables images de celles qui arrivent aux glandes intérieures. Il n'est pas toujours facile de connoître les désordres qu'elles causent : on ne peut avoir ces notions que par des rapports d'approximation, & après avoir connu par des signes extérieurs leur vrai caractère. L'expérience confirme cette vérité.

On a vu, en parlant des maladies de la peau & de la graisse, que dans les Scrophules bénignes il se faisoit toujours des éruptions, & quelquefois des engorgemens dans la membrane adipeuse, lesquelles se dissipent après l'éruption des dents. Lorsque le tempérament est fort & vigoureux, cette humeur est portée plus volontiers vers la

tête & les extrémités; tandis que si le corps est foible, délicat & languissant, elle s'arrête dans les glandes intérieures ou de la poitrine ou du bas-ventre.

La toux qui survient aux enfans dans le temps de la dentition, est toujours accompagnée de fièvre, d'aversion pour le téton, de défaut de sommeil, de réjection du lait; le ventre se gonfle; le dévoiement survient, ainsi que les tranchées; les coliques sont suivies de matières verdâtres & glaireuses: ces accidens se terminent, pour l'ordinaire, après l'éruption des dents. S'il ne s'est point fait d'éruption à la peau, qu'il n'y ait point d'écoulement par le ventre, l'humeur qui devoit s'échapper, se jette quelquefois, ou sur le cerveau, ou sur la moëlle de l'épine, & produit souvent des convulsions mortelles. C'est pendant que la nature travaille à se délivrer d'une humeur qui l'incommode, qu'il se fait dans les glandes du poumon, dans celles du mésentère, des engorgemens qui, venant promptement à maturité, forment des suppurations qui font périr les enfans. La persévérance de la toux changée en ce que l'on appelle coqueluche,

la difficulté de respirer, l'oppression habituelle, la rougeur du visage & sa bouffissure, le pouls petit, fréquent & ferré, les petits frissons, tout annonce la suppuration dans le poumon dont les glandes sont tuméfiées.

Les engorgemens qui se sont faits dans le premier âge, tant dans les glandes du poumon que dans celles du mésentère, & qui ne se sont pas terminés par la voie de la résolution, subsistent souvent fort long-temps, sans produire aucun désordre apparent; mais le gonflement qu'elles ont conservé, s'accroît de plus en plus vers le temps de la seconde dentition, qui arrive ordinairement vers l'âge de quatre ans & demi ou cinq ans, jusqu'à sept: alors la toux, la fièvre, le gonflement du ventre, les dévoiemens, les coliques, les convulsions, les éruptions à la peau reparoissent avec plus de violence qu'au temps de la première dentition; & si ces enfans ont été assez heureux pour échapper au péril dont ils étoient menacés, ils évitent rarement les accidens secondaires plus dangereux que les premiers; la fièvre augmente le spasme; le gonflement des glandes tiraille & irrite les

nerfs qui s'y distribuent & les avoisinent; les éruptions de la peau s'accroissent; les petits engorgemens glanduleux qui sont sous les incrustations galeuses, & dans leurs environs, persistent. Quoique ces glandes restent quelquefois gonflées, elles ne gênent pas toujours d'une manière sensible les fonctions des organes où elles sont situées, mais elles deviennent souvent l'occasion de grandes maladies; car si, par quelque cause que ce puisse être, elles acquièrent encore un plus grand volume, on voit souvent ces enfans avec l'apanage de la santé la plus florissante, après des fièvres tierces accidentelles, ou quartes, avoir d'abord de petites toux, de l'oppression, de petits dévoiemens, dépravation d'appétit, l'insomnie, fièvre lente, des frissons irréguliers, des sueurs nocturnes, tomber dans le marasme, & enfin périr.

A l'ouverture des cadavres, on trouve presque toujours les glandes qui accompagnent la trachée-artère & ses divisions, & celles de l'œsophage tuméfiées, & si gonflées que leur volume excède trois ou quatre fois celui de l'état naturel; le poumon flétri & adhérent

à la plèvre; le péricarde rempli de férosité; le thymus extrêmement gonflé, & toutes les glandes d'une substance plus solide, mais non concrète.

Dans d'autres, le tissu cellulaire qui réunit les grains glanduleux dont l'assemblage compose les glandes, après l'inflammation qu'il a subie, tombe en suppuration. Le pus amassé & retenu par leur membrane commune, présente des abcès qui communiquent souvent entre eux. Si quelquefois ils s'ouvrent du côté de la substance du poumon, le pus s'épanche dans son parenchyme; mais s'ils se percent à sa surface, & que ce viscère ait contracté des adhérences avec la plèvre, le pus s'insinue dans le tissu cellulaire qui l'unit aux muscles intercostaux, & transsudant à travers leur texture, forme un œdème extérieur assez difficile à connoître d'abord au toucher, ou bien il produit à la surface du poumon, de petits abcès qui, venant à se percer, le laissent échapper & s'épancher sur le diaphragme.

Il arrive la même chose dans le bas-ventre. Les glandes du mésentère, celles du mésocolon, les reins succeinturiaux, le pancréas, se gonflent aussi, mais rare-



ment viennent à suppuration. Le foie, la rate acquièrent beaucoup plus de volume qu'ils n'en ont naturellement; aussi trouve-t-on de la sérosité épanchée dans cette cavité, & une infiltration dans le tissu cellulaire qui lie & retient ensemble tous ces viscères. Il n'est donc pas étonnant de trouver dans ces cadavres de la bouffissure au visage & aux mains, & de l'œdème aux cuisses, aux jambes & aux pieds.

Lorsque les enfans ont passé ce terme fatal de la seconde dentition, sans qu'il leur reste de dérangement assez caractérisé, ils peuvent, par la force de leur tempérament, écarter les accidens, qui ne se manifesteront que vers le temps de la puberté. Les symptômes qui ont annoncé dans le second âge les engorgemens formidables des glandes & des viscères, tant de la poitrine que du bas-ventre, se reproduiront avec d'autant plus de facilité, que les changemens que la nature médite, doivent s'opérer dans peu de temps, & que toutes les fonctions conspirent à en procurer de nouveaux pour la reproduction. Les enfans de l'un & de l'autre sexe commencent à devenir ré-

veurs & pensifs ; la vivacité qu'ils avoient auparavant , se change en paresse & en langueur : insensiblement ils maigrissent , la peau se décolore , l'appétit se perd , le sommeil involontaire les accable , ils rendent des urines claires & en abondance , le ventre est resserré ; le pouls devient plus vif & plus fréquent ; il paroît au visage des rougeurs passagères , & sur-tout le soir ; la paume de la main est chaude & brûlante ; pendant la nuit , la fièvre s'allume ; le corps est embrasé ; la langue se sèche ; sur le matin ces accidens s'évanouissent : le malade paroît avoir repris son premier état ; cette tranquillité n'est pas de longue durée : les accidens s'accroissent de jour en jour , & laissent fort peu d'intervalle ; la toux , l'oppression , le dégoût , les nausées , les vomissemens , les frissons irréguliers , l'augmentation de la fièvre annoncent des suppurations intérieures qui , si elles se font à la poitrine , présentent , dans les crachats qui en sortent , des stries purulentes , accompagnées quelquefois de petits filets de sang. Ces accidens ne sont pas toujours suivis de la phthisie pulmonaire ; car , à l'aide des remèdes

convenables , ces malades peuvent guérir ; mais s'il se fait dans le bas-ventre quelques suppurations, ou dans les glandes , ou dans le tissu cellulaire , le pus , qui n'a pas librement son issue par la résorption continuelle , augmente les accidens que j'ai déjà annoncés , & ces malades périssent. Il est évident que la cause qui avoit d'abord engorgé les glandes , n'ayant pas été détruite après les premières secousses , n'a fait qu'augmenter encore leur volume dans le second âge. Leur accroissement , qui n'est dû qu'au défaut de résolution & à la persévérance de la cause qui l'a produit , donne souvent , dans ce troisième âge , la mort aux malades , comme on l'observe à l'ouverture de leurs cadavres , dans lesquels on trouve toujours du pus amassé sous la membrane commune des glandes , ou dans les graisses qui les environnent.

SECTION VII.

Des Scrophules malignes internes.

LES enfans qui naissent de parens mal sains , reçoivent avec la vie le prin-

cipe des maladies de ceux qui leur ont donné le jour, & le germe d'un mal qui se développera ou plus tôt ou plus tard. Ces enfans, en général, paroissent d'abord chétifs & délicats, profitent peu; les agitations dont ils sont tourmentés par des souffrances dont on ignore la cause, leur font pousser des cris continuels. Tantôt ils prennent avec vivacité le téton de leur nourrice, tantôt il s'en éloignent avec dédain. On observe assez constamment que la tête est plus grosse relativement au reste du corps, qui s'étend peu, & se développe à peine & très-lentement. Le visage est très-allongé, & les tempes aplaties; le front large, les cheveux blonds ou de couleur châtain-clair, & rares; les sourcils peu garnis, les cils fort longs, les yeux assez vifs, animés par la douleur, mais languissans lorsqu'elle cesse; la pupille contractée, le teint assez coloré; le cou menu, les veines jugulaires spacieuses & gonflées, la poitrine ferrée, les côtes aplaties, le sternum en avant; le ventre boursofflé & tendu; les os des bras, des jambes & des cuisses plus menus qu'ils ne devroient l'être; le corps muscu-



laire ayant peu de consistance ; le pannicule graisseux émincé & flottant sur les muscles, la peau assez colorée ; les ongles des pieds & des mains rouges, & extrêmement minces ; les os lâchement liés dans leur articulation ; le pouls petit, vif & fréquent ; le diamètre des artères étroit ; les veines apparentes, très-amples ; à peine à quinze ou dix-huit mois les premières dents paroissent - elles. Depuis la naissance jusqu'au terme de la première dentition, que cet état a beaucoup reculée, le temps qui s'est écoulé ne s'est passé qu'en langueur, douleurs & cris. Le corps de l'enfant n'a pas profité ; les borborygmes, les tranchées habituelles, les diarrhées, les déjections verdâtres & même vertes, accompagnées d'un mucus glaireux, fièvre lente, sommeil interrompu pendant la nuit ; les angoisses pendant le jour, des pleurs continuelles qui sont l'expression & le langage de la nature en souffrance : voilà les symptômes qui nous font connoître les scrophules internes & malignes.

Ces signes sont visibles, en considérant l'action des muscles qui se contractent, & qui entraînent dans leurs

mouvements la peau qui leur est, pour ainsi dire, adhérente, par l'affaissement total du tissu cellulaire, dont les fibres raccourcies tirent la peau, qui obéit en tout sens à l'action de ces muscles cohérens avec elle. Ces caractères se remarquent principalement au visage, où les muscles, pour ainsi dire, destinés sous la peau qu'ils tirent dans leurs mouvements, offrent la plus véritable image de la douleur, même tacite, dont ces malheureux enfans sont cruellement vexés. Tous ces symptômes ne sont pas toujours réunis dans le même sujet; les uns en rassemblent une grande partie; d'autres, un plus petit nombre; & quelques-uns enfin, les réunissent tous ensemble; mais il périssent pour la plupart avant que ces maux soient portés à leur comble. Cependant, si ces enfans échappent au péril qui les menace, ils évitent rarement le rachitis, vers lequel ils ont beaucoup de tendance: c'est ce que j'ai constamment observé dans la multitude d'enfans qui sont venus chez moi, & dans ceux que j'ai eu occasion de voir dans le cours de ma pratique.

A l'ouverture des cadavres, on trouve

toujours dans le bas-ventre le foie très-volumineux, de couleur pâle, la vésicule du fiel presque vuide, la rate gonflée, double de son volume & endurcie, le pancréas obstrué, les glandes dont le mésentère est parsemé, squirreuses; les épiploïques, celles du cœcum, du colon & du rectum, arrondies, dures, inégales, renfermant des concrétions presque gypseuses; les graisses qui entourent la cœliaque, celles qui sont dans la scissure du foie, de la rate, & celles qui environnent les artères rénales, remplies de petites concrétions isolées en forme de grains. Les viscères contenus dans la poitrine, ne sont pas en meilleur état. Le poumon flétri; les glandes bronchiales, celles de la trachée - artère & de l'œsophage, sont aussi endurcies, gonflées, & surpassent de beaucoup leur volume naturel. On trouve aussi souvent de l'eau épanchée dans l'une & l'autre cavité. Le cerveau n'est pas à l'abri des désordres de cette maladie; il se fait quelquefois des épanchemens dans ses ventricules.

J'ai cru devoir réunir sous un même point de vue tous les caractères qui indiquent l'existence des scrophules in-

ternes. Je viens de décrire les symptômes auxquels on peut reconnoître cette maladie dans les enfans qui ont les fibres sensibles, élastiques & très-irritables. Je crois devoir mettre en parallèle les enfans dont les fibres sont lâches, molles & douées de peu de sensibilité. La forme de ceux-ci a des différences bien marquées ; car, en général, la tête est plus arrondie & moins volumineuse, les cheveux très-nombreux & noirs pour l'ordinaire, lesquels s'avancent sur le front dont ils couvrent une partie, & laissent voir à leurs racines beaucoup de petits poils fins & déliés en forme de duvet, que l'on observe aussi le long du cou & de l'épine. Les sourcils & les cils très-épais, le visage gras & plein, le teint pâle & décoloré, la conjonctive gonflée, les yeux ternes & remplis de larmes, la pupille fort dilatée, le nez & les lèvres gonflées ; tout le visage est en général assez rond & plein, le cou gras en apparence, le pannicule graisseux de tout le reste du corps assez épais, les ongles blancs, épais & recourbés ; la respiration un peu gênée ; le ventre gonflé & tendu, de fréquens dévoiemens

sans douleurs; des matières glaireuses & fétides; peu d'appétence pour le téton ou autre aliment; le pouls petit & fréquent; les veines extérieures, quoique tendues & sensibles au toucher, très-peu apparentes à la vue; indolence dans l'enfant, indifférence à tout, nuls signes extérieurs n'indiquent l'angoisse dont il est vexé; tout est opprimé sans agitations, sans cris qui annoncent la douleur. Le tissu cellulaire du visage, des mains & des pieds, insensiblement se gonfle, devient œdémateux; cet œdème successivement gagne tout le corps, qui se bouffit; la peau s'étend & devient luisante, la respiration est plus gênée, l'écoulement du ventre & les urines se suspendent; l'enfant, enfin, périt.

Tous ces accidens ne commencent guère à paroître que vers le temps de la première dentition, qui est toujours lente, mais moins tardive que dans les enfans d'une constitution sanguine & doués de plus d'élasticité.

On trouve, à l'ouverture des cadavres de ces enfans, tout le pannicule graisseux infiltré, & très-souvent de l'eau épanchée dans la cavité du bas-ventre & dans celle de la poitrine. Toutes

les glandes, dont le mésentère est parfemé, sont gonflées, arrondies; le foie, la rate, le pancréas très-volumineux sans être endurcis; dans la poitrine, les poumons, le thymus & la plèvre infiltrés; le péricarde très-rempli d'eau; le cœur flétri, & d'un petit volume; le cerveau & le cervelet d'une consistance plus molle que dans l'état naturel; les ventricules très-remplis d'un fluide lymphatique; la dure-mère & la pie-mère très-abreuvées & moins adhérentes au crâne. Soit dans l'un ou dans l'autre de ces tempéramens, les symptômes qui se succèdent ne se montrent presque jamais qu'après la disparition des éruptions cutanées qui ont paru au cuir chevelu, aux paupières, & même aux yeux, au nez, aux lèvres & derrière les oreilles.

Si les accidens dont on vient de parler sont, & moins multipliés, & moins formidables, ces enfans arrivent, mais toujours avec peine, au terme de la seconde dentition; c'est alors qu'ils éprouvent de nouvelles secousses de la même nature que les précédentes, & qui en font périr le plus grand nombre.

Mais si le principe de la maladie scro-

phuleuse, combiné avec d'autres causes, ne se développe qu'après la seconde dentition, les symptômes qu'il produira seront moins effrayans & moins funestes. Les organes vitaux ayant acquis plus de vigueur, seront plus en état d'atténuer, diviser & confondre ce principe morbifique avec toute la masse des humeurs, de le pousser aux organes sécrétoires, & même de le porter jusqu'au dehors, au moyen des forces de la vie. Ces humeurs, cependant, en parcourant les différens organes, peuvent y laisser quelque germe du vice dont elles sont empreintes, & produire dans la suite des maladies conformes à leur nature. Les stases qui se feront dans les organes doués de plus d'élasticité & de ressort, seront moins difficiles à vaincre, & pourront être combattues efficacement par les remèdes que l'on indiquera.



CHAPITRE III.

Des Scrophules osseuses en général.

ON vient de voir que le virus scrophuleux attaque la peau, la membrane adipeuse & le tissu compacte des glandes; mais il ne se borne pas seulement à ces parties, il étend son action sur la surface des os, se plonge dans leur intérieur, s'arrête dans leurs corps solides, fuse dans la substance cellulaire des épiphyses & des apophyses, endommage & détruit la membrane qui renferme la moëlle, & opère les mêmes effets sur le suc médullaire contenu dans les cellules osseuses recouvertes de membranes très-minces & délicates qu'il détruit aussi. On a déjà fait voir que nulle partie molle du corps ne peut échapper à son action; qu'il l'exerce non-seulement sur l'extérieur, mais encore sur les parties les plus internes; on le verra encore en même temps parcourir toutes les parties osseuses, les attaquer indistinctement, ou au dedans, ou au

dehors, les détruire, & occasionner sur elles les mêmes ravages que sur les parties molles.

Comme il ne s'est manifesté sur celles-là que par des gonflemens sensibles, on ne doit pas être étonné qu'il agisse de la même manière sur les os qu'il gonfle. Aussi voit-on que les chairs qui recouvrent les os malades s'imbibent insensiblement de l'humeur qui suinte à travers les pores de l'os. Elles sont d'abord dures, peu douloureuses, & ne changent point de couleur : peu à peu elles prennent de la mollesse vers le centre de la tumeur, qui se bombe dans son milieu, où la fluctuation est d'abord douteuse ; successivement tout le reste de la tumeur s'amollit, & la fluctuation devient sensible vers le centre qui est toujours plus élevé : alors la peau commence à changer de couleur, elle prend un rouge pâle ; elle s'émince de jour en jour ; l'intensité du rouge augmente ; l'humeur qui y est recueillie prend à chaque instant un nouveau degré de fluidité ; enfin, la peau devenue très-mince, se perce d'elle-même ; la sérosité qui en sort est jaunâtre, & la tumeur conserve presque son même vo-

lume. Si l'on presse les environs de l'endroit où il s'est fait une petite ouverture, on fait fortir une matière épaisse renfermée dans les cellules du pannicule graisseux, & le volume de la tumeur diminue, ce qui n'est pas de longue durée; car, peu de jours après elle se remplit comme auparavant, malgré le suintement continuel qui se fait par le petit trou. En comprimant ainsi chaque jour la tumeur, la matière qui en sort par le trou qu'elle agrandit, perd de sa consistance; la tumeur s'affaïsse, & la substance cellulaire du pannicule graisseux entièrement détruite, laisse un vuide, & la peau flotte, pour ainsi dire, sur l'os qui a servi de base à la tumeur, à la circonférence de laquelle on sent encore un cercle dur qui a servi de limite à la matière accumulée.

Si l'on passe une sonde dans l'ouverture qui s'est faite, on trouve l'os à nu, non dans toute l'étendue de la tumeur, mais dans un point seulement; le périoste gonflé recouvrant encore la partie de l'os malade. Ce périoste qui lui est peu adhérent, se détruit par la suppuration, & la peau qui le recouvre s'émince de plus en plus, se détruit aussi, &

laisse un ulcère moins étendu cependant que n'étoit la tumeur. La suppuration est blanche, mais d'un pus clair & peu consistant, qui se change bientôt en une sanie ichoreuse & fétide.

Tout ce qui arrive à cette tumeur, se passe presque sans douleur, sans pulsation ni rougeur, si ce n'est dans son centre & vers la fin. La fièvre n'a aucune part à cette suppuration, qui n'est point inflammatoire ni phlegmoneuse. Ceci est l'aspect général sous lequel les Scrophules osseuses se montrent; mais comme on peut les envisager sous différens points de vue, relativement à la structure variée des os qu'elles affectent, je vais les présenter telles qu'elles se sont offertes dans le cours de ma pratique.

Comme le virus scrophuleux porte son impression sur toutes les parties osseuses du corps, comme il s'y fixe indistinctement, suivant qu'il y est déterminé, & qu'il opère des effets bien différens sur les os qui ont des articulations mobiles, je crois devoir diviser ces maladies en deux classes, savoir; en celles qui attaquent le crâne & les os de la face, qui sont joints par des

futures de plusieurs espèces; & en celles qui attaquent les os dont les articulations sont destinées à de grands, de moyens & de petits mouvemens, ou à des mouvemens de frottement.

CHAPITRE IV.

Des Scrophules osseuses en particulier.

SECTION PREMIÈRE.

Des Scrophules qui attaquent les os de la Tête.

L'OS de la pommette est celui de tous les os de la face que le vice scrophuleux attaque le plus souvent. Tantôt il se plonge dans l'intérieur de cet os, altère, & même détruit les cellules dont il est composé, & transsudant à travers les pores de l'os, qu'il élargit par érosion, se fraye un passage, s'infiltré dans les parties qui le recouvrent, les gonfle peu à peu, les endurecit, & forme une

tumeur assez considérable : son apophyse qui concourt à former, avec l'os maxillaire, la partie inférieure de l'orbite, & celle qui s'unit à l'os des tempes pour former l'arcade zygomatique, le tissu cellulaire dans l'interstice des muscles, les graisses qui environnent la parotide & la glande elle-même, sont si gonflées, qu'elles défigurent tout-à-fait le visage. Cette tumeur s'accroît lentement, sans fièvre, sans douleur, chaleur ni rougeur à la peau. Tantôt ce vice écrouelleux s'arrête & se fixe sous le périoste qui recouvre cet os & ses apophyses, & là, s'accumulant de plus en plus, forme, sans douleur, sans fièvre, & sans changement de couleur à la peau, une tumeur circonscrite, d'abord aplatie, occupant, pour l'ordinaire, toute la surface de l'os, laquelle s'arrondit insensiblement par l'humeur qui s'y amasse, & laisse appercevoir une fluctuation sensible au toucher.

En comparant ces deux tumeurs, on voit la différence qu'il y a entre elles relativement à l'os malade. Dans le premier cas, la tumeur présente dès le commencement une masse informe, dans laquelle on ne distingue qu'avec

beaucoup de peine les différentes parties qui la composent; mais on ne peut pas se tromper en touchant l'os qui fait faillie au milieu du gonflement qui l'environne; dans l'autre, au contraire, la tumeur qui s'élève est molle, &, à mesure que son volume augmente, la fluctuation devient plus sensible. Lorsque le virus scrophuleux s'est arrêté dans l'intérieur de cet os, il le gonfle ordinairement dans toute son étendue, endommage le périoste qui le revêt; & je l'ai quelquefois vu étendre ses ravages jusques dans l'orbite, affecter les graisses qui entourent les muscles moteurs de l'œil, & causer un si grand gonflement dans cette cavité, que l'œil étoit jeté en dehors. Ces cas n'arrivent jamais lorsque cet os n'est attaqué que dans sa superficie; car alors la tumeur, dont la peau s'émince, se perce d'elle-même; & la matière qu'elle contenoit, de fluide qu'elle étoit d'abord, devient très-épaisse, comme de la bouillie, sur-tout si on la comprime dans sa circonférence: l'ouverture qui s'est faite à la peau s'agrandit de jour en jour, & laisse un ulcère fistuleux qui rend plus ou moins de pus, eu égard à son étendue. Si on

le sonde, on trouve toujours l'os dénué de son périoste dans une plus grande ou moindre surface.

L'issue est bien différente, lorsque le vice occupe l'intérieur de l'os. Non-seulement l'humeur transsude à travers sa substance, & forme la tumeur dont on vient de parler, mais encore cette humeur se rassemble dans différens endroits de la circonférence de l'os, où elle forme de petites tumeurs qui, venant à s'ouvrir, laissent échapper une férosité ichoreuse de très-mauvaise odeur. Si l'on passe la sonde dans les petits trous qui se sont faits, on arrive à l'os que l'on trouve souvent comme vermoulu, la sonde pénétrant aisément dans sa substance. Malgré les suintemens qui se font par les différentes ouvertures, on apperçoit très-peu de diminution dans toute la tumeur, laquelle reste toujours œdémateuse, sur-tout dans l'endroit qui recouvre l'os malade.

Si le vice scrophuleux se fixe ou sur les os du nez, ou sur les apophyses des os maxillaires, il y produit les mêmes effets que sur le zygomatique; mais s'il attaque les os unguis, il endommage souvent le conduit nasal, & laisse pour

la vie, des fistules lacrymales. Parmi la multitude de malades attaqués du vice scrophuleux que j'ai eu occasion de voir, je n'en ai jamais trouvé qu'un seul qui eût le sinus maxillaire affecté de cette maladie : c'étoit un jeune homme d'environ vingt-deux à vingt-trois ans, qui avoit toutes les dents cariées, dont les racines d'une des molaires, pénétrant dans ce sinus, y avoient fait naître des excroissances fongueuses dont il mourut.

La mâchoire inférieure n'est pas à l'abri de l'influence de ce vice, qui souvent réside dans sa substance cellulaire, détruit les racines des dents, dont la chute est inévitable, occasionne çà & là des gonflemens dans la table externe de l'os, mais le plus souvent dans sa partie inférieure, où il se forme des abcès qui, venant à s'ouvrir, laissent des fistules très-difficiles à guérir. Les tumeurs que cet os malade occasionne, se formant insensiblement, excitent rarement la fièvre : dans les commencemens, la peau ne change pas de couleur ; mais, à mesure que la tumeur s'élève & s'arrondit, la peau rougit, s'émince, & se perce enfin. Le pus une fois évacué, la peau s'affaisse, & laisse

un ulcère plat qui suppure long-temps.

Il se forme aussi quelquefois dans différens endroits du crâne, & principalement vers les sutures temporales, de petites tumeurs, d'abord plates, très-dures, en forme d'exostoses, qui successivement prennent plus de volume, insensiblement s'amollissent, & laissent appercevoir au toucher une fluctuation sensible. Lorsqu'elles s'ouvrent, il sort un pus épais, & l'on trouve souvent l'os à nu, inégal & raboteux, & quelquefois la sonde pénètre jusques dans le diploé. Quoique la peau s'applanisse sur le foyer du mal, on ne sent pas moins dans la circonférence de la tumeur, un cercle dur qui indique l'étendue de la maladie de l'os, dont il excède de beaucoup le niveau. Comme ces tumeurs se forment lentement, & qu'elles sont l'effet du vice écrouelleux arrêté sous le péricrâne, ou entre les deux tables de l'os, elles causent d'abord de légères douleurs dans l'endroit où elles commencent à paroître, étendent & écartent peu à peu les fibres aponévrotiques qui revêtissent le crâne, & , à raison de leur indolence, ne vont jamais jusqu'à exciter la fièvre.

SECTION II.

Des Scrophules qui attaquent les os du cou, du dos & des lombes.

TOUTES les parties de la colonne vertébrale peuvent également servir de foyer au vice écrouelleux. Tantôt il attaque le corps même des vertèbres, ou le cartilage intermédiaire qui les sépare; tantôt il se fixe sur la surface de ce même corps, sous le périoste qui le revêt; d'autres fois il se jette indistinctement sur ses apophyses, ou transverses, ou épineuses, ou dans le canal de la moëlle de l'épine. Il ne se borne pas toujours à une seule vertèbre, puisqu'il en affecte tantôt une, tantôt plusieurs ensemble; il n'épargne ni les cervicales, ni les vertèbres dorsales, ni les lombaires, ni même l'os sacrum. Comme chacune de ces parties, diversement affectée, produit des symptômes différens, il est nécessaire d'exposer en général les caractères qui décèlent les parties de l'os malade.

Parmi tous les symptômes scrophuleux qui arrivent aux enfans, il en est

peu d'aussi redoutables que ceux qui attaquent la colonne de l'épine. On voit souvent le cou de ces enfans grossir, sans presque aucune douleur, ni gonflement dans les glandes, ni empâtement dans les graisses; on apperçoit seulement de la roideur & de la gêne dans l'extension & la flexion du cou, ou dans ses mouvemens latéraux. Insensiblement le cou, en tout ou en partie, se gonfle & devient douloureux; la difficulté dans l'exécution de ses mouvemens augmente à un tel point, qu'il ne peut être fléchi ni étendu. Si on examine avec soin, on découvre facilement au toucher, que le corps d'une ou de plusieurs vertèbres cervicales est malade. Si le vice écrouelleux s'est fixé sur l'extérieur de leur corps, sous le périoste qui le recouvre malgré l'épaisseur des muscles, on sent profondément & obscurément la tumeur. On s'en assurera encore bien davantage en examinant, par la bouche bien ouverte, le corps des vertèbres, sur lequel on peut observer une tumeur rouge, arrondie, dure au toucher, laquelle gêne la déglutition; peu à peu cette tumeur grossit, & acquiert quelquefois le volume d'une grosse noix. L'humeur qui

y est renfermée perce le périoste, se répand dans tous les muscles du cou, s'infiltré dans leur tissu cellulaire, gagne jusqu'à la membrane adipeuse, où elle forme un œdème : la fièvre, qui, au commencement, ne s'étoit pas montrée, paroît, s'élève & éclate en raison de ce qui se passe dans ces parties, & s'apaise lorsque l'humeur accumulée a une fois pris l'essor. Mais si le vice réside dans le corps même des vertèbres, les accidens sont plus sourds, plus lents, moins douloureux d'abord, jusqu'à ce que l'humeur viciée, retenue dans ses cellules osseuses, se soit fait jour jusques sous le périoste, où retenue, elle présente une tumeur presque semblable à la première, avec cette différence qu'elle est moins dure, moins fixe, & que, comprimée, elle paroît diminuer de volume pour se restituer ensuite. Quelquefois elle se perce dans l'endroit où elle a paru; mais le plus souvent l'humeur coule entre le périoste qu'elle décolle, & va s'ouvrir un passage ailleurs. Si cette tumeur se forme du côté du canal de la moëlle, la pression qu'elle fait sur cette substance, fait tomber en paralysie momen-

tanée les parties qui reçoivent les nerfs naissans de la région comprimée ; à cette paralysie, succède toujours une grande foiblesse ; ou, la tumeur venant à se percer, l'humeur s'extravase dans la cavité de la moëlle épinière, & produit les mêmes effets.

Ces accidens arrivent encore quand le corps des vertèbres dorsales est affecté. On observe seulement qu'outre l'inflexibilité de cette colonne osseuse, la douleur fixe dans l'endroit malade apporte de la difficulté dans la respiration.

Lorsque le corps des vertèbres lombaires est imbibé du vice écrouelleux, non-seulement le malade ne peut ni se plier, ni se redresser, ni faire des mouvemens latéraux, sans ressentir des douleurs excessives, mais encore il ne peut garder aucune attitude, quoique forcé, par l'agitation & l'angoisse, à se donner des mouvemens involontaires.

L'os sacrum est également affecté par ce vice, qui, altérant les cellules osseuses qu'il renferme, se montre d'abord par des symptômes moins effrayans, mais dont les suites ne sont pas moins funestes, telles que la paralysie de l'une ou de l'autre extrémité.

Les apophyses transverses & épineuses des vertèbres qui composent l'épine, sont le plus souvent attaquées du vice scrophuleux. Si ce sont celles du cou, la douleur est tolérable, & elle ne cesse que lorsqu'il paroît quelques tumeurs inattendues, dans un endroit différent de celui où la douleur a commencé. Les apophyses transverses des vertèbres dorsales ne sont pas empreintes du vice écrouelleux, sans porter grand dommage à l'articulation des côtes qui se meuvent en partie sur elles. La douleur fixe dans ce lieu, la gêne dans la respiration, le gonflement de la partie, la fièvre sont les premiers signes qui annoncent les désordres qu'on a à craindre dans cet endroit : aussi voit-on paroître, après la rémission de ces accidens, quelques tumeurs presque toujours distantes de l'endroit où elles ont pris naissance. Les apophyses des vertèbres lombaires sont les moins susceptibles d'accidens, quoiqu'il s'y fasse des caries dont des dépôts souvent éloignés sont toujours l'effet. De toutes les parties de la colonne vertébrale, les apophyses épineuses sont celles dont la maladie occasionne le moins de désordres; cepen-

dant, lorsqu'elles sont imprégnées de ce vice, elles deviennent la source de collections de pus qui paroissent dans différentes parties du dos. Il n'en est pas de même de la surface extérieure de l'os sacrum, où, s'il s'y forme du pus, il demeure communément rassemblé dans le même endroit.

Ce n'est qu'en ouvrant les cadavres de ceux qui sont morts de ces maladies, que l'on peut s'assurer des désordres que le vice scrophuleux a produits dans les parties qui en étoient affectées. J'ai quelquefois trouvé le corps de la plus grande partie des vertèbres du cou, excédant deux ou trois fois son volume naturel : la surface de ces os, qui est la plus solide, en partie détruite, laissant une ouverture qui communiquoit jusques dans le centre de cet os, dont toutes les cellules brisées formoient un antre divisé par des portions osseuses qui subsistoient encore : tout le cartilage intermédiaire entièrement anéanti, & ces parties articulaires dénuées de leur cartilage, frottant à nu l'une contre l'autre. J'ai observé dans le corps des vertèbres dorsales & lombaires, les mêmes désordres, & le corps de quelques vertèbres si vo-

lumineux , quoique dans des enfans , qu'il égaloit quelquefois la grosseur du poing. Je n'ai jamais trouvé que le corps de l'os sacrum prît autant d'accroissement que les autres vertèbres de l'épine. La sanie purulente qui avoit suinté de ces os cariés , après avoir traversé la membrane adipeuse qui entoure l'aorte & la veine-cave , & avoir décollé la plèvre , avoit formé des dépôts çà & là dans la cavité de la poitrine. J'ai aussi rencontré de pareils dépôts dans le tissu cellulaire du péritoine , qui recouvre les vertèbres des lombes , lorsque ces os avoient été malades.

SECTION III.

Des Scrophules qui attaquent les os des isles ou du bassin.

LES os innominés sont aussi le siège du vice écrouelleux , qui attaque tantôt leur substance cellulaire , & tantôt s'arrête sur les surfaces ou internes , ou externes de ces mêmes os , & sous les muscles qui les revêtissent. Le suc huileux dont ces cellules sont remplies , infecté de ce virus arrêté dans cette

substance osseuse, acquiert de jour en jour de nouveaux degrés de putridité, détruit enfin les réservoirs dans lesquels il est contenu, en brisant les cloisons osseuses qui les séparent. Cette destruction n'est pas toujours limitée, car elle peut s'étendre plus ou moins loin; & l'humour qui séjourne dans le foyer qu'elle s'est creusé, use l'une ou l'autre table de l'os, quelquefois toutes deux ensemble, les perce, se fraye des routes en suivant la direction des fibres des muscles qui recouvrent l'endroit malade, & détruit en passant la substance cellulaire qui les unit: cette humeur, poursuivant sa route, s'arrête enfin dans le lieu où elle trouve le plus de résistance; là, recueillie & encore augmentée par l'abord continuel de la matière qui sort du foyer purulent osseux, & par celle du tissu cellulaire détruit, elle forme insensiblement une tumeur qui, s'accroissant successivement, devient très-considérable.

Si la face externe de l'os iléon a été seule endommagée, la tumeur qui s'y est formée lentement est profonde, peu douloureuse & sans inflammation: le pus qu'elle renferme, par l'action des

muscles fessiers , est continuellement comprimé , se réfugie vers les trochanters , où ces muscles s'attachent , & là , présente une tumeur molle plus ou moins grosse , laquelle s'étend quelquefois sous le *fascia-lata*. Si la face interne de ce même os a été affectée du virus scrophuleux résidant sous le muscle iliaque , la tumeur qui s'y est formée , continuellement pressée par la contraction de ce muscle , force le liquide qu'elle renferme à se faire un passage à travers ses fibres , en brisant le tissu cellulaire qui les unit. On voit alors paroître dans le pli de la cuisse & au dessous , une tumeur molle , ronde , sans changement de couleur à la peau , sans douleur & sans fièvre. Si l'os ischium ou quelques parties de l'os pubis sont imbibées de ce vice écrouelleux , la destruction qu'il aura faite dans ces os formera des dépôts qui s'étendront le long de la cuisse dans sa partie postérieure , ou dans sa partie interne , en suivant toujours la direction des muscles qui s'attachent à ces os malades. La crête de l'os iléon est souvent affectée de ce virus ; les dépôts qui s'y font lentement ne sont point doulou-

reux; & s'ils s'ouvrent d'eux-mêmes, le pus qui en sort est blanc, fluide & de mauvaise odeur. Si l'on passe un stylet par l'ouverture qui s'y est faite, on sent toujours l'os à découvert dans plus ou moins d'étendue, en raison du volume de la tumeur.

Après avoir présenté les maladies qui arrivent à ces os, je crois qu'il est nécessaire d'exposer les signes auxquels on peut reconnoître que telle ou telle partie de l'os est affectée. Lorsque l'os iléon est malade dans sa face externe, l'enfant sent dans cet endroit une légère douleur, qui, d'abord, ne l'empêche pas de marcher : le gonflement est seulement sensible au toucher : cette douleur augmente insensiblement, & fait boiter l'enfant. On apperçoit alors en touchant, une dureté profonde plus ou moins grande; elle s'accroît peu à peu, & elle devient visible; enfin, parvenue à un plus grand volume, l'enfant ne peut marcher sans beaucoup de difficulté, & même sans douleur. C'est à cette époque que les choses changent tout-à-coup de face : la douleur cesse, la tumeur diminue, & s'évanouit presque entièrement; on croit l'enfant guéri :

lui, qui se soutenoit à peine, marche alors avec facilité, & presque sans souffrir. L'humeur qui formoit la tumeur apparente, n'est point dissipée; elle n'a fait que changer de place & se déposer ailleurs: aussi voit-on tout-à-coup paroître une tumeur dans une partie, sans qu'aucun signe l'ait annoncée. C'est une véritable collection de pus, dont la source est plus ou moins éloignée de l'endroit où il étoit accumulé d'abord, ce qui la distingue des abcès, ou froids, ou phlegmoneux.

La cavité cotyloïde est quelquefois aussi affectée de ce vice, qui tantôt attaque le cartilage, & tantôt les portions des os qui concourent à la former. Si le suc osseux qui en est imprégné détruit les cellules dans lesquelles il est renfermé, s'imbibe & pénètre jusque dans cette cavité, il altère & corrode bientôt le cartilage qui y est contigu. Comme dans les enfans les parties cartilagineuses qui unissent les os iléon, ischium & pubis, sont d'une grande mollesse, ainsi que les cellules osseuses renfermées entre les tables de ces os où le vice scrophuleux s'est fixé principalement, il n'est pas étonnant qu'il

s'infinue, & fuse, pour ainsi dire, à travers les pores de ces os, & pénètre jusques dans la cavité. Cette humeur qui peu à peu s'amasse, acquiert encore par son séjour, des degrés d'acrimonie propres à détruire non-seulement le cartilage qui l'enduit, celui qui revêt la tête du fémur, mais encore le ligament qui, attaché à la tête du fémur, s'implante dans le fond de cette cavité, où il retient cet os. La corrosion de ces parties met bientôt à nu leur portion spongieuse, dont le suintement continuel remplit en peu de temps cette articulation, &, détruisant le rebord cartilagineux de la cavité, ainsi que la capsule articulaire qui l'enveloppe, se fait un passage à travers son tissu, & s'imbibe dans tout le tissu cellulaire des muscles qui la recouvrent; il se fait d'abord une légère infiltration qui augmente, s'étend de jour en jour, & forme sous la peau une sorte d'œdème qui offre à la vue un gonflement très-apparent dans toute la jointure. Cette humeur ne réside pas long-temps dans la substance cellulaire & adipeuse, qui unit les muscles & les distingue les uns des autres, sans altérer & briser ce réseau, couler & s'é-

tendre entre les muscles , jusqu'à ce qu'elle rencontre quelque obstacle où elle puisse s'arrêter & se recueillir. C'est principalement vers les trochanters que l'on voit d'abord paroître une tumeur molle , ronde , qui en peu de temps acquiert un assez grand volume , sans inflammation & sans changement de couleur à la peau.

Les premiers indices de ce mal sont annoncés par de petites douleurs lorsque l'enfant marche , & qui cessent dans le repos ; il éprouve peu à peu des difficultés à marcher , & commence à boiter ; les douleurs augmentent insensiblement , & l'enfant à peine peut se soutenir ; alors on apperçoit de petits mouvemens de fièvre ; la douleur , qui n'étoit que momentanée , devient continue , & on ne peut mouvoir la cuisse sans accroître beaucoup la souffrance ; toute l'articulation devient douloureuse , se gonfle ; en appuyant dessus , on excite la douleur , & l'on sent une sorte d'œdème , ou d'empâtement dans tous les environs de la jointure ; les douleurs deviennent enfin si atroces , la fièvre si violente , que l'enfant ne peut dormir ni jour ni nuit. L'agitation , les cris ,

le moindre ébranlement dans la chambre, aggravent encore des souffrances si cruelles. Le terme de son soulagement arrive par l'apparition de la tumeur dont on vient de parler : les douleurs s'appaissent, la fièvre se calme, mais le gonflement subsiste toujours ; l'enfant ne peut se tenir couché que sur le côté opposé à la maladie, la cuisse pliée, & la jambe fléchie : on ne peut mouvoir cette partie sans causer de vives douleurs dans l'article où l'on sent de la crépitation.

Si cette tumeur, ainsi que les autres qui ne sont que des collections de pus, est comprimée assez fortement, le liquide qu'elle renferme cède, & paroît se réfugier dans tous les vuides qu'il s'est creusés. Lorsque la compression cesse, la tumeur reprend sa première forme. Cette tumeur, comme les précédentes, s'enflamme fort rarement ; cependant la peau s'use par la présence du pus, se perce d'elle-même peu à peu, & la tumeur se vuide ; la matière qui en sort est fluide, blanchâtre, & de mauvaise odeur. Après des vicissitudes de déplétion & de réplétion, il reste un ulcère fistuleux, d'où sort, avec plus ou moins d'abondance, une matière semblable

blable à la première. Pendant tout ce temps il y a beaucoup de rémission dans la fièvre & les douleurs ; la cuisse, qui étoit auparavant gonflée, diminue, & la jambe maigrit. Cependant la fièvre lente qui persévère, la quantité de matière qui sort par l'ulcère fistuleux, le dévoiement qui survient après des frissons irréguliers, jettent le malade dans la maigreur, le marasme, & donnent enfin la mort. Les autres tumeurs qui font une suite de la maladie des différentes parties des os innominés, ne sont pas toujours aussi funestes que celles qui affectent la cavité cotyloïde.

A l'ouverture des cadavres de ces malheureux enfans, j'ai souvent trouvé l'os iléon comme vermoulu par la destruction & la carie de l'une ou l'autre table, & même des deux ensemble, & s'étendant jusqu'à la cavité articulaire, qui, dénuée de son cartilage en cet endroit, ne laissoit que de petits fragmens osseux, représentant encore la figure qu'elle avoit auparavant. J'ai quelquefois aussi trouvé que cette carie s'étendoit jusqu'à l'os sacrum, entre les tables de l'os. Je n'ai jamais rencontré qu'une seule fois toute cette cavité

cariée, & le ligament qui s'implante dans son fond totalement détruit. C'est aussi la seule fois que j'ai eu occasion de voir dans le même sujet, en différens endroits de la cuisse, des tumeurs de même nature paroître & s'accroître presque dans le même temps.

J'ai rencontré quelques sujets dans lesquels j'ai vu le virus écrouelleux, après avoir donné des signes non équivoques de son existence, soit sur les glandes, soit sur la peau, se réfugier dans la substance des os du bassin, environner la partie postérieure de la cavité cotyloïde, gêner les mouvemens de la cuisse, & même empêcher le malade de marcher. En observant avec attention cette jointure gonflée, on s'aperçoit que la tête du fémur s'éloigne de cette cavité; & en effet, elle s'en éloigne insensiblement, de sorte qu'elle en est enfin chassée. Les muscles fessiers alors entraînent cet os au dessus de cette cavité, où ils le fixent: l'extrémité se raccourcit, & à l'aide d'un soulier dont le talon est haut, le malade peut marcher. Je n'ai jamais eu qu'une seule fois occasion d'observer cette articulation, après la mort d'un jeune homme qui

avoit eu cette luxation dix ou douze ans auparavant. J'ai trouvé la cavité cotyloïde presque entièrement effacée ; mais l'os en cet endroit, avoit une très-grande épaisseur, & la place où étoit la cavité étoit aussi solide que l'os même. On peut donc avec raison regarder cette espèce de luxation de cause interne comme l'effet d'un vice écrouelleux affoibli, dont l'acrimonie n'a pu ronger & détruire les cellules osseuses dans lesquelles il s'est amassé, s'est épaissi, & en comblant la cavité cotyloïde, en a chassé la tête du fémur.

SECTION IV.

Des Scrophules qui attaquent les os de la Poitrine.

IL n'est pas rare de voir le vice scrophuleux attaquer les côtes tant vraies que fausses, non-seulement dans leur partie moyenne, mais encore dans celle qui s'articule avec les vertèbres, & dans l'autre extrémité qui s'unit au sternum par le moyen de leurs cartilages. Si la partie articulaire vertébrale est affectée, les symptômes sont les mêmes que ceux

dont on a parlé dans ce qui concerne les apophyses transverses de l'épine. Si le virus s'est fixé sur la partie moyenne, la douleur est vive d'abord dans cet endroit; la respiration un peu gênée & rarement accompagnée de fièvre; cependant le gonflement douloureux de la partie, l'empâtement dans le voisinage, sont les indices de la tumeur qui ne tarde guère à paroître. Si l'os n'est endommagé que dans sa surface externe, on y sent promptement la fluctuation; mais si l'intérieur de l'os est atteint, le pus est plus lent à se faire connoître, & l'empâtement dure beaucoup plus longtemps. Si la partie de la côte qui s'unit au cartilage est affectée, il se forme une petite tumeur légère, circonscrite, presque sans douleur, ni rougeur, ni fièvre. Il n'en est pas de même lorsque la face interne des côtes est malade; les enfans se plaignent d'une douleur vive & pungitive dans la partie affectée, souvent accompagnée de fièvre. Le pus qui s'y amasse, transsudant entre les muscles intercostaux, gagne le pannicule graisseux, où il forme sous la peau un œdème. Ce n'est qu'en examinant avec soin le lieu où la douleur

a commencé, toujours environné d'œdème, que l'on peut juger de la maladie de la côte.

Les portions osseuses qui composent le sternum dans les enfans, de même que le cartilage intermédiaire qui les réunit, sont d'une structure assez lâche & molle pour recevoir & arrêter le vice scrophuleux qui circule avec les humeurs qui s'y portent. On ne doit pas être surpris de voir cet os, dans les enfans, être le siège de la maladie : soit que ce vice en attaque la face interne, soit qu'il réside entre ses deux tables, soit qu'il se fixe sur sa face externe, ou, enfin, qu'il s'établisse dans la substance même des cartilages, il occasionne toujours des accidens très-fâcheux. Comme j'ai vu cet os devenir malade de plusieurs manières, je crois devoir exposer ici les différens maux que j'ai observés. Lorsque ce vice se jette sur les cartilages, sans exciter presque de douleur, on les voit se gonfler & gêner un peu la respiration ; en fort peu de temps il paroît une ou plusieurs tumeurs plates, molles, où la fluctuation se fait aisément sentir. Si le vice s'est borné à la surface externe de cet os, la tumeur

78 DES SCROPHULES,

qui s'y montre est dure, arrondie, circonscrite, & l'on sent distinctement le fluide qui s'y est amassé. La substance cellulaire osseuse qui a recelé ce vice entre les deux tables, ne le retient pas long-temps sans donner des signes des désordres qu'il doit produire; car la destruction qu'il y occasionne est bientôt suivie d'un amas de matière, qui, écartant ses tables encore peu solides, présente un gonflement qui s'étend au loin, & dont la fin est une petite tumeur où, lorsque le fluide y est amassé, on sent en la comprimant un peu fort, une excavation dans l'os au centre de la tumeur, qui, croissant de jour en jour, devient très-considérable. Si la matière a gagné jusqu'à ses facettes articulaires avec les clavicules, elle corrode le cartilage qui les enduit, & il paroît à ses jointures du pus amassé sous les capsules qui joignent ces parties entre elles. La face interne de cet os est rarement attaquée sans que le pus qui se rassemble entre lui & le périoste, ne se communique au médiastin qui s'y attache dans toute sa longueur. La difficulté de respirer, l'oppression habituelle, la douleur dans cette partie & la fièvre,

sont les signes qui indiquent l'existence de la maladie. Ces accidens une fois calmés, le pus qui s'y est amassé va souvent former une tumeur dans la partie inférieure de cet os.

SECTION V.

Des Scrophules qui attaquent les os de l'Epaule.

LA structure de l'omoplate ne paroît pas pouvoir aisément donner prise au virus scrophuleux; cependant il s'y arrête quelquefois, soit à l'angle inférieur de sa base, soit dans son épine, soit enfin à l'acromium ou à l'apophyse coracoïde. Les accidens que cet os malade occasionne, sont, si ce vice attaque l'angle inférieur de sa base, une douleur légère, un peu de gonflement suivi d'une tumeur circonscrite, sans fièvre & sans inflammation. Si la partie sus-épineuse de cet os est malade, le pus aisément retenu sous le muscle qui la remplit, produit, presque sans douleur & sans fièvre, une tumeur dont la fluctuation devient très-sensible en peu de temps. L'apophyse coracoïde est de

80 DES SCROPHULES,

toutes les parties de cet os celle que j'ai vue le plus souvent affectée, sur-tout dans sa portion articulaire. C'est là où commence la douleur, qui est promptement suivie d'inflammation & de dépôt. Lorsque le pus s'est fait jour, on trouve assez constamment l'articulation ouverte & sa partie articulaire à nu. J'ai vu plusieurs fois la clavicule qui sert d'arc-boutant à l'épaule, être affectée dans sa partie moyenne, extrêmement gonflée, & la fluctuation sensible dans la tumeur qui l'entouroit : pour peu que l'on fit faire quelques mouvemens à l'épaule, je sentoie une crépitation ; & lorsque le pus étoit évacué, je trouvois l'os carié dans toute l'étendue de la tumeur. J'ai vu aussi les extrémités de cet os gonflées & même cariées dans ses parties articulaires, soit avec le sternum, soit avec l'apophyse coracoïde.

SECTION VI.

Des Scrophules qui attaquent les os du bras, de l'avant-bras & de la main.

QUOIQUE le virus écrouelleux paroisse devoir se fixer toujours sur les ex-

trémities des os longs qui ont un canal médullaire, cette règle n'est pourtant pas sans exception; car l'expérience fait voir que ce virus s'arrête moins à la tête de l'humérus, qu'à son articulation avec l'avant-bras, où il attaque en même temps l'humérus, l'olécrane, & la tête du rayon. Son séjour dans ces parties s'annonce d'abord par une gêne dans les mouvemens de flexion & d'extension, à laquelle succède une sensation incommode, qui devient douloureuse, & s'accroissant peu à peu, ne permet plus à l'enfant de mouvoir le bras, sans beaucoup souffrir. C'est alors qu'on aperçoit dans la jointure un peu de gonflement, qui, augmentant insensiblement de jour en jour, devient si douloureux, qu'on ne peut le toucher sans l'irriter encore. Le suintement de ces os malades remplit peu à peu l'articulation. L'humeur, quoique renfermée dans la capsule, s'échappe néanmoins à travers sa texture, s'infiltré entre les muscles, & parcourant l'avant-bras, le gonfle considérablement. La même infiltration gagne au dessus des condyles, & s'étend jusqu'au milieu de l'humérus; ce qui forme une masse considérable, en

quelques endroits très-dure , œdéma-
teuse en d'autres , & en quelques autres
un épanchement de fluide renfermé sous
la peau. A cette époque , la fièvre s'é-
tablit , la jointure s'enflamme , la peau
rougit , les élancemens & battemens qui
l'accompagnent augmentent en raison de
l'inflammation , laquelle se termine enfin
par des tumeurs en différentes parties
du bras , & principalement vers le coude.
Si , pendant tout le ravage que le mal
exerce dans l'articulation , l'enfant a
le bras étendu , il ne peut plus le flé-
chir , ni l'étendre si le mal a pris nais-
sance pendant qu'il étoit fléchi ; il s'est
donc formé une véritable ankylose.

On voit que les os de l'avant-bras
participent aussi de cette maladie dans
leur articulation avec l'humérus. Le vice
qui existe dans ces os , les endommage
souvent encore dans leur longueur , & oc-
casione des dépôts sous le périoste qui
les revêt , dont la matière , traversant
les chairs qui les environnent , forme
des abcès dans tout l'avant-bras , dont
on connoîtra aisément le foyer par la
dureté qui se manifeste aux endroits de
l'os malade. Comme ces suppurations
se forment lentement , & presque sans

douleur, elles excitent très-rarement la fièvre, & viennent à maturité sans causer de rougeur à la peau, si ce n'est dans les derniers temps. Il est rare que ces os soient malades dans leur articulation avec l'humérus, sans l'être aussi dans leur articulation avec le carpe : indice presque certain de sa maladie future.

Les os du carpe, d'une substance presque toute spongieuse, dont les facettes articulaires multipliées recouvertes de cartilages, réunies & jointes ensemble par des aponévroses, lubrifiées par une abondante synovie destinée à rendre tous ses mouvemens & plus doux, & plus faciles, sont, par leur structure, plus propres à recevoir le virus scrophuleux, & à le conserver, lorsqu'il s'est une fois cantonné dans leurs cellules osseuses. Comme dans les enfans ces os sont d'une grande mollesse, & encore en partie cartilagineux, il est aisé de voir qu'ils s'imbibent sans peine de l'humeur écrouelleuse, que leur fournissent les os gonflés de l'avant-bras, avec lesquels ils sont articulés lâchement. Tout le poignet se gonfle insensiblement & presque sans douleur, & les différens mou-

vemens que l'enfant exécute sont moins libres qu'auparavant. Il grossit lentement, & acquiert enfin un tel volume, que l'enfant ne peut plus le mouvoir sans souffrir, & qu'on ne peut le toucher sans lui faire beaucoup de mal. Ce gonflement, quoique considérable, est rarement accompagné de fièvre, malgré les petits dépôts qui se forment çà & là dans toute l'étendue du poignet. Le dégorgement qui se fait par les différens suintemens de l'humeur amassée sous la peau qui s'ouvre, diminue la masse du poignet, laquelle, examinée avec soin au toucher, paroît plus molle que les os, & cependant plus dure qu'une substance charnue.

J'ai souvent vu non-seulement la tête des os du métacarpe, articulée avec les os du poignet, participer aussi à leur maladie, mais encore le vice se prolonger & s'étendre dans le corps de ces mêmes os, les gonfler dans toute leur longueur, & considérablement tuméfier le dessus & la paume de la main par l'imbibition de cette humeur viciée, exsudante de ces os malades. Ce mal, qui croît lentement & sans douleur, s'annonce d'abord par la difficulté que les enfans

éprouvent à fermer la main sans plier en même temps le poignet; mouvement qu'ils ne peuvent plus du tout exécuter quand la maladie est parvenue à son comble. La fièvre survient; l'inflammation, la rougeur, les élancemens paroissent dans la partie, & se terminent enfin par la suppuration, qui est le terme de la souffrance du malade.

De ce que les os du carpe sont malades, en tout ou en partie, on ne doit pas inférer qu'ils communiquent toujours le vice dont il sont infectés; car les os du métacarpe s'endommagent rarement d'eux-mêmes par leurs extrémités articulaires avec le poignet; mais le mal commence plus souvent dans le milieu de l'os, qui est sa partie la plus solide. Si ce vice s'arrête à la superficie, la tumeur qui se forme est dure & circonscrite, sur-tout lorsqu'elle paroît sur le dos de la main, où elle peut être facilement reconnue; tandis que dans la paume de la main, les tendons fléchisseurs, & les aponévroses extrêmement tendues qui les recouvrent, empêchent de pouvoir la toucher. Si le mal a pris naissance dans l'intérieur de ces os, les parties, gonflées en tout sens,

donnent à toute la main une épaisseur considérable, tant en dehors qu'en dedans ; les doigts ne peuvent se fléchir, la douleur est sourde & profonde, & le malade éprouve dans toute la main une pesanteur qui l'empêche de la soulever sans secours ; il se fait, sans inflammation, de petits dépôts, dont le suintement ichoreux, fétide & habituel, est la suite nécessaire.

Il n'y a point d'os dans le corps humain, que le virus scrophuleux attaque plus fréquemment que ceux des phalanges des doigts. Tantôt il s'arrête sur une ou sur plusieurs phalanges d'une main ; tantôt il les attaque toutes deux ensemble. Ce mal se présente sous la forme d'un léger gonflement dans l'os, sans la moindre sensation douloureuse. Tout l'os paroît également gonflé : les mouvemens de flexion & d'extension ne sont alors gênés en aucune manière, & la peau n'a point changé de couleur ; peu à peu l'os s'accroît dans son milieu & se renfle considérablement, sans paroître au toucher rien perdre de sa solidité ; tandis que ses extrémités restent presque toujours dans le même état. Ce mal, qui s'achemine à pas lents vers la suppuration

qui en est la fin, marque, par une petite tumeur, l'endroit de l'os percé, par où l'humeur qui s'y étoit accumulée s'est fait jour sous la peau : c'est-là le lieu où elle s'enflamme ; & , si on appuie un peu fortement le doigt sur cet endroit plus élevé, on sent distinctement une dépression dans l'os, qui, lorsque la peau s'est ouverte & que l'humeur est évacuée, admet, sans le moindre obstacle, la sonde, qui en parcourt tout le vuide. Ces accidens se passent sans douleur, & fréquemment sans fièvre. J'ai souvent trouvé les premières & secondes phalanges malades, & presque jamais les troisièmes ; mais j'ai très-souvent observé que, quoique le vice eût détruit le centre de l'os, il avoit rarement endommagé ses épiphyses, & le cartilage dont elles sont revêtues. Cependant j'ai quelquefois vu la maladie commencer par l'articulation, & l'humeur âcre qui s'y étoit amassée corroder les cartilages, sans qu'auparavant les os eussent été affectés dans leur milieu. La douleur, qui d'abord avoit été vive, accompagnée d'inflammation, s'étoit enfin terminée par la suppuration ; & l'on sentoit, en faisant faire

88 DES SCROPHULES,
des mouvemens au doigt, une crépitation : preuve certaine de la destruction des cartilages.

SECTION VII.

Des Scrophules qui attaquent les os de la cuisse, du genou, de la jambe & du pied.

ON voit par ce qui vient d'être dit, que si la tête du fémur a été endommagée, le fond de la maladie ne résidoit pas dans cet os, & que ce n'a été que par communication : cependant il pourroit aussi être affecté ; mais on remarque qu'il l'est moins dans cette partie, qu'il n'a coutume de l'être dans son articulation avec le tibia, sur-tout dans l'enfance.

Lorsque le vice scrophuleux s'est arrêté dans les cellules osseuses qui constituent toute la partie inférieure du fémur, & principalement son épiphyse recouverte de cartilages, il donne, pour premier signe de son existence, de la gêne dans les mouvemens du genou. Ces parties, encore molles pour ainsi dire, se prêtent volontiers à la stase des

sucs qui remplissent ces cellules, lesquelles se dilatant peu à peu, augmentent le volume de l'os. Ce qui n'étoit d'abord que gêne, se change en un sentiment de douleur, à la vérité légère, qui empêchant l'enfant d'étendre la jambe, le fait un peu boiter. Il ne reste pas long-temps dans cet état, sans qu'on puisse aisément s'appercevoir, en examinant la partie, & la comparant avec l'autre cuisse, qu'elle est plus grosse. Quoique le gonflement soit sans douleur, même au toucher, il ne laisse pas de s'accroître de jour en jour; l'enfant éprouve plus de difficulté à marcher, ce qu'il ne peut faire que sur la pointe du pied, le genou plié. Les portions articulaires des condyles, en s'élargissant, ne sont plus proportionnées aux surfaces des cavités du tibia, qui doivent les recevoir. La flexion & l'extension ne peuvent donc plus se faire sans douleur.

Pendant que ces cellules osseuses se dilatent, que l'os se gonfle, le périoste, les aponévroses & les muscles qui les recouvrent, sont tirillés & tendus au point de causer bientôt de l'inflammation. C'est aussi à cette époque qu'elle

paroît accompagnée de la fièvre qui suit la progression du mal. Tout le genou est gonflé & tendu ; le gonflement s'étend jusqu'à la moitié de la cuisse, & se prolonge jusqu'au dessous du ligament de la rotule qui, quoique saine & mobile au toucher, est englobée dans toute la tumeur qui paroît ronde, bombée, molle en quelques endroits où la fluctuation est sensible. Dans cet état l'enfant ne peut plus marcher, il tient toujours la jambe pliée.

Ce n'est pas encore là le terme de la maladie : la fièvre qui persévère sans relâche, annonce la suppuration qui paroît bientôt dans différens endroits du genou & du jarret, sous la forme de petites tumeurs plates, molles, remplies d'une sérosité purulente qui sort lorsque la peau vient à s'ouvrir. Les écoulemens qui se font alors, n'apportent pas un grand changement au volume de la tumeur ; mais le liquide amassé dans la jointure, & retenu par la capsule articulaire, devient plus acrimonieux, & en la détruisant, se fait passage jusqu'à la peau qu'il ouvre bientôt. La tumeur se vuide en partie, le genou perd de son volume, mais la maladie n'a pas

perdu pour cela de sa férocité ; car les os restent toujours gonflés. L'humeur ichoreuse qui sort de la jointure est si âcre, qu'elle cause au malade des douleurs intolérables, & entretient la fièvre ; les frissons irréguliers, effets de la résorption de cette humeur, le dévoiement, la maigreur, font souvent périr l'enfant.

Il est bien rare que ces désordres se passent dans les condyles du fémur, sans que l'humeur âcre qui en découle, & qui est retenue sous la capsule, n'attaque aussi les cartilages du tibia, qui, une fois entamés, donnent passage à cette humeur corrosive, laquelle s'imbihe promptement dans la substance spongieuse de son épiphyse, où elle produit les mêmes accidens que nous avons observés à l'extrémité du fémur.

Quoique ici l'épiphyse du tibia ait été comprise dans les désordres arrivés à l'articulation, elle peut aussi pareillement servir de siège au vice écrouelleux, comme je l'ai vu plusieurs fois arriver. La tubérosité de cette épiphyse commence à se gonfler vers l'endroit où s'implante le ligament de la rotule : ce gonflement, presque sans douleur,

s'étend sur tous les côtés de cette épiphyse, dont la masse croît visiblement; & ses faces articulaires ayant changé de forme, ne laissent plus à la jambe la liberté de se plier. Le périoste & les aponévroses qui la revêtissent, & s'implantent dans cette masse violemment tirillée, s'enflamment, augmentent la douleur; la fièvre s'allume, la peau rougit, les élancemens, les battemens se succèdent; les endroits douloureux se multiplient, &, de durs & ronds qu'ils étoient, commencent à s'amollir, & forment sous la peau de petits dépôts aplatis, où la fluctuation ne tarde guère à devenir sensible. On observe alors une grande rémission dans les accidens; mais, malgré ce calme & les écoulemens qui ont eu lieu, l'épiphyse n'en reste pas moins gonflée, ainsi que les parties du voisinage. Ce virus, devenu encore plus dangereux par son séjour, continue sa route, & laisse partout des traces visibles de son passage. La partie solide de l'os, unie à cette épiphyse, admet sans peine dans le canal médullaire & dans les tuyaux osseux, dont l'embouchure communique avec les cellules de l'épiphyse, le suc

huileux vicié, qui, parcourant ensuite toute la substance de l'os, l'infecte bientôt, & y occasionne ou un véritable *spina ventosa*, ou des exostoses répandues çà & là sur la surface du tibia. Soit que l'un ou l'autre arrive, il n'en résulte pas moins des suppurations lentes qui se forment entre le périoste & l'os. Si elles naissent sur la face antérieure de cet os, on reconnoît aisément au toucher la matière qui s'y est amassée presque sans douleur. Si au contraire la face postérieure est affectée, la matière qui s'y forme, après avoir détruit le périoste qui la retenoit, s'infiltré dans les graisses qui entourent les muscles, cause une enflure œdémateuse à toute la jambe, &, se réunissant en quelques points, forme des dépôts sous la peau. Il est bien difficile de distinguer au toucher le principal foyer du mal: l'épaisseur des muscles dont le tissu cellulaire qui les sépare est infiltré, y apporte des obstacles presque insurmontables. Comme d'ailleurs il n'y a pas eu auparavant de douleur fixe qui ait pu indiquer l'endroit de l'os malade, on ne peut jamais connoître avec précision la source de tous les désordres qui arrivent à la jambe,

Les petits dépôts qui se forment sur la tête gonflée du péroné étroitement lié au tibia par son articulation, sont bien moins fréquens que ceux que j'ai vu arriver à sa partie inférieure, près de la malléole. Les douleurs que les enfans ressentent ne sont pas assez vives pour les empêcher totalement de marcher; les tumeurs qui paroissent en ces endroits, sont pour l'ordinaire longues, circonscrites & peu élevées, &, en fort peu de temps, viennent à maturité sans inflammation à la peau; cependant elle rougit lorsque la matière, l'ayant usée, est prête à la percer.

Le calcanéum est, de tous les os du tarse, celui dont le virus scrophuleux s'empare d'autant plus facilement que sa substance est toute cellulaire. Un sentiment douloureux dans le talon, avec un peu de gonflement, annonce sa présence: à mesure que le suc vicié s'y rassemble, les cellules qui le renferment se dilatent, &, augmentant le volume de l'os, excitent dans les fibres du périoste déjà tendues, des tiraillemens si sensibles, que l'enfant ne peut marcher sans beaucoup de douleurs. La peau du talon est d'abord d'un rouge violet, &

comme macérée, semblable aux engelures : ce signe seroit d'autant plus capable de faire prendre le change, que la maladie éclateroit pendant l'hiver. Cette humeur, bien loin de s'enflammer, reste presque toujours froide & sans action; l'os s'accroît très-lentement, s'élargit à sa base; le mal gagne le cartilage; & l'humeur, sortant des cellules qui la retenoient, s'épanche dans son articulation avec le scaphoïde; amassée dans cette jointure, elle se fait bientôt passage à travers les fibres de la capsule, s'infiltré dans tout le tarse qu'elle engorge, & dont le plus ou le moins de gonflement s'étend sur les articulations des os voisins, qui, à leur tour, sont promptement endommagés; l'enflure de dessous le pied gagne aussi la jointure; toutes les graisses qui environnent le talon, lesquelles sont aussi répandues sous la plante du pied, l'infiltration dans celles qui entourent les tendons qui s'insèrent à ces os malades, gênent tellement l'action des muscles, que non-seulement l'enfant ne peut marcher, mais même ne peut faire aucun mouvement sans beaucoup de douleur. Les facettes articulaires des os du tarse, & les carti-

lages qui les revêtissent, sont si altérés, que les os ne peuvent plus se mouvoir entre eux. Tout le pied tuméfié présente une masse informe dont le gonflement s'étend souvent au-delà de l'articulation avec la jambe. La fièvre, sans être considérable, détermine enfin de petits dépôts dans les graisses en différens endroits du pied, & la sérosité sortant par la peau qui s'ouvre, est ichoreuse & fétide.

Quoique les os du métatarse paroissent souvent & soient en effet compris dans la tumeur du pied, ces os ne sont pas toujours tous atteints du vice écrouelleux, qui se borne principalement à celui qui soutient le gros orteil. Le premier indice de ce mal, qui s'annonce sans douleur par un gonflement de cet os, est une sensation incommode qui dégénère en douleur, & fait boiter l'enfant. Cet os augmente de volume dans toutes ses dimensions, se bombe principalement dans son milieu. Après avoir demeuré long-temps dans cet état sans avoir changé de forme, il soulève dans son milieu les chairs & la peau. Alors la douleur augmente; la peau rougit dans l'endroit le plus gonflé: là, s'élève
insensiblement

insensiblement une tumeur molle, au centre de laquelle on sent pour l'ordinaire une sorte de dépression à l'os; l'humeur séreuse une fois évacuée par l'ouverture qui s'est faite, le stilet introduit ne laisse aucun doute sur l'état de l'os malade. La phalange qui s'articule avec cet os du métatarse, est presque toujours affectée par la présence de l'humeur qui séjourne dans la jointure, & dont l'acrimonie a corrodé le cartilage. Aussi y apperçoit-on une crépitation en faisant faire quelques mouvemens à l'articulation gonflée & ouverte, d'où sort un fluide séreux de la plus mauvaise odeur. Les autres phalanges des orteils sont quelquefois malades; mais j'ai observé, en général, qu'elles étoient encore moins fréquemment affectées, que celles des doigts de la main.



C H A P I T R E V.

Des causes des Scrophules, & de leurs effets.

R I E N n'est si difficile que de statuer sur les causes premières des maladies qui affectent la machine humaine. On peut, à la vérité, établir des principes qui ne répugnent ni aux connoissances physiques, ni à la raison, & d'où l'on peut tirer des conséquences judicieuses & raisonnables. Mais sont-ce là les vraies causes des maux dont la variété est infinie ? Il est vrai qu'avec quelques principes généraux diversement combinés entre eux, qu'on regarde comme la base de toutes les maladies, on tâche d'expliquer tous les phénomènes qu'elles présentent. Cette manière d'envisager les causes est très-importante pour diriger les jeunes gens dans l'étude de l'art, & mettre des bornes fixes à la fécondité de leur esprit. Ces spéculations sont donc indispensablement nécessaires; mais on n'a jamais

prétendu que l'observateur & le praticien fussent obligés de s'y conformer; car, qui, de bonne foi, ose se flatter de tout connoître, d'expliquer tout & de rendre raison de tout? Qui, par exemple, connoît la véritable nature du cancer, des dartres, du virus vérolique, du vice scorbutique, du vice varioleux? On fait seulement, par expérience, que tel ou tel vice a coutume d'attaquer telle ou telle partie du corps, de se montrer sous telle forme distincte, & qu'il peut être efficacement combattu, & même anéanti par des remèdes que l'usage a consacrés. Ce qui rend quelquefois ces remèdes infructueux, c'est d'avoir à lutter contre des maladies compliquées de plusieurs causes de différente nature: c'est ce que j'ai souvent rencontré dans le traitement des maladies scrophuleuses, dont je me suis occupé pendant si long-temps. Pour ne pas les confondre, je les distinguerai en causes simples & en causes compliquées, & je montrerai, autant qu'il sera possible, les effets qui les différencient.

SECTION PREMIÈRE.

Des causes des Scrophules simples ou bénignes.

LES enfans qui naissent dans les grandes villes, sont, en général, d'une complexion plus délicate, & d'un tempérament moins robuste, que ceux qui naissent dans les campagnes: ils participent de la nature de leur mère. L'air, le sol, les alimens, la manière de vivre, les passions, & le défaut d'exercice, apportent les différences sensibles que l'on observe. C'est en examinant ces variétés, que l'on pourra aisément s'appercevoir des accidens qui peuvent arriver aux enfans, si l'on ne suit pas les règles que la nature a elle-même dictées.

C'est en comparant les effets qui résultent du premier aliment dont on les nourrit, que l'on fera en état de juger des maux auxquels ils seront livrés, si l'on s'éloigne de ces règles. Il y a une relation absolue entre le système vasculaire & les fluides qui doivent le parcourir. Les forces pulsatives y sont

aussi proportionnées. Il y a un rapport direct de la mère à l'enfant ; rapport qui existoit avant la naissance : les fluides étoient proportionnés au diamètre des vaisseaux ; leurs ressorts étoient en raison de la résistance des fluides. Tout étoit justement équilibré ; & la nature, livrée à des loix constantes & immuables, étoit dans l'ordre le plus régulier.

Si la mère nourrit elle-même son enfant, le lait qu'elle lui donne d'abord est très-fluide, & presque lymphatique ; il sera donc facile à digérer ; il s'unira aisément au suc gastrique, au suc pancréatique & à la bile ; il sera aisément pénétré dans son cours par la lymphe qui vient de toutes parts, en abondance, se rendre dans les glandes mésentériques ; après avoir pénétré celles du premier ordre, il recevra encore de nouveaux degrés de dilution par la lymphe qui s'y unira, & , confondue avec lui, arrivera au réservoir du chyle. A mesure que l'enfant croîtra, le lait de la mère changera de consistance ; les organes se fortifiant aussi, pourront aisément le transformer en une substance nutritive, qui, par une progres-

sion successive, développera l'enfant, & l'accroîtra. C'est d'après cette vérité constante, que les enfans sains, nourris par leur mère, paroissent, dans les premiers temps, menus & délicats; mais l'expérience démontre que dans la progression de leur développement, ils deviennent souples, forts, vigoureux, & conservent cette juste proportion le reste de leur vie. On voit clairement par-là, combien grande est l'affinité qu'il y a entre le lait maternel & l'enfant que la mère allaite, & combien cette règle est uniforme dans toute la nature. Quels désordres & quels bouleversemens ne sont donc pas à craindre, pour peu qu'on intervertisse ces loix & qu'on s'en écarte?

Un des abus les plus communs & des plus familiers aux nourrices, est de donner à leurs nourrissons, trop prématurément, de la bouillie même la plus légère. Il résulte de cet aliment plusieurs inconvéniens : 1^o. en ce que la farine non fermentée & pénétrée par le lait, forme une vraie matière glutineuse & collante, laquelle n'ayant presque de véhicule que la sérosité du lait même, doit nécessairement s'ar-

rêter ou couler bien lentement dans les vaisseaux lactés, & trouver des obstacles presque invincibles à passer à travers les glandes du mésentère; & si, par les forces de la vie, ce liquide épais pénètre jusques dans le réservoir du chyle, il porte dans le sang une matière glutineuse propre à former encore de nouveaux engorgemens dans les extrémités artérielles. 2^o. Comme cette substance farineuse doit entrer en fermentation par l'effet de la chaleur, de l'humidité & du mouvement, que ne doit-on pas craindre lorsque, portée dans les plus petits capillaires, elle sera soumise à cette action? 3^o. Dans la confection de la bouillie, le feu dérange la nature du lait, & le dispose à la coagulation. Le seul véhicule qui pourroit charrier toutes ces substances, seroit le lait de la nourrice; mais la petite quantité qu'elle en fournit, raison qui la détermine à recourir à la bouillie pour y suppléer, n'a pas assez d'activité pour pénétrer & dissoudre ce corps glutineux. Il résulte de-là, que les viscères du bas-ventre se farciront de cette matière collante; les glandes du mésentère, le pancréas, le foie,

la ratte s'engorgeront ; leur volume augmentera sensiblement ; le ventre se tuméfiera ; le lait de la nourrice & la bouillie la plus légère , ne passeront que très-difficilement par les ouvertures des vaisseaux lactés , dont le canal intestinal est parsemé ; cette substance alimentaire , ou sera rejetée par le vomissement , ou , après avoir séjourné dans les intestins & s'y être corrompue , causera des coliques , des diarrhées , des convulsions , &c.

Si des enfans sains , d'une constitution délicate , reçoivent , dès les premiers instans qu'ils ont vu le jour , une sorte de nourriture plus forte que ne le comporte leur structure , ils paroîtront , en fort peu de temps , devenir gras , charnus , forts , & s'être accrus au-delà du terme de leur âge. Ce changement , qui apporte ordinairement tant de joie aux nourrices & aux parens , est souvent très-funeste aux enfans , qui en sont victimes ; car , vers le temps de l'éruption des dents , on leur voit survenir les accidens dont on a parlé en son lieu.

Si les mères ne peuvent ou ne veulent pas nourrir , elles doivent au moins chercher à imiter tellement la

nature, que les nourrices qu'elles choisissent soient saines, & approchent le plus possible, 1°. de leur âge, 2°. de leur tempérament, 3°. de l'époque de leur couche; 4°. qu'elles soient peu éloignées du lieu que la mère habite; 5°. enfin, que leur nourriture & leurs habitudes aient le plus grand rapport avec celles de la mère. Mais rien n'est plus difficile que de réunir tous ces avantages.

Il est encore d'autres inconvéniens, tels que la mauvaise qualité du lait que forment les nourrices par les alimens qu'elles prennent, ou par les travaux pénibles de la campagne; la diminution de ce même lait, causée par le défaut de nourriture suffisante, ou par le flux menstruel auquel elles sont quelquefois sujettes, ou enfin par la grossesse dont elles ne s'apperçoivent souvent qu'au troisième ou quatrième mois.

Ce ne sont pas encore les seuls dangers auxquels les enfans sont exposés. A peine ont-ils essuyé les révolutions de l'éruption des dents, qu'on leur donne des fruits mûrs ou non mûrs, du lard, du vin, de la bouillie épaisse, du lait caillé, des pois, des fèves, &c. toutes substances dont on les farcit, & que les

organes de la digestion ne peuvent réduire en un chyle fluide, doux, balsamique, dont les molécules puissent former un bon sang, & toutes les humeurs qui en doivent émaner; car tels sont les alimens, tel est le chyle; tel est le sang qui en est formé, & telles sont les humeurs qui en dérivent. Aussi voit-on ces enfans, au sortir de nourrice, revenir chez leurs parens avec l'air de l'embonpoint, avoir de gros ventres; & peu de jours après, le dévoïement survient, le teint se décolore, ils perdent l'appétit, & éprouvent des changemens considérables, non-seulement par les nouvelles nourritures & la différence de l'air qu'ils respirent, mais encore par les lieux resserrés qu'ils habitent souvent, où ils ne peuvent se mouvoir comme auparavant.

On a rarement égard à l'époque du lait de la nourrice, pourvu qu'elle paroisse en fournir abondamment; mais on ne fait pas attention que dès les premiers temps de l'accouchement, le lait est très-fluide, a fort peu de couleur, & n'est pas fort abondant: à mesure que l'enfant tète, la quantité augmente; il perd un peu de sa fluidité, change

de goût & devient un peu plus blanc. Ces changemens seront sensibles & très-frappans pour quiconque voudra les observer : on verra clairement les différentes gradations par lesquelles il passera pendant l'espace de dix-huit à vingt mois, terme auquel on sèvre ordinairement les enfans.

Sur ces principes conformes à la raison, & constatés par l'expérience, il paroît évident que si l'on donne à un enfant nouveau-né un lait de trois, six mois, un an & même plus, qui est proportionné à des enfans de ces âges, ce lait produira les maladies dont on a parlé. Il n'y aura plus de proportion entre la consistance du lait & la délicatesse des vaisseaux qu'il doit parcourir ; il les engorgera donc, & formera des obstructions dans les viscères du bas-ventre & dans ceux de la poitrine ; ces engorgemens seront proportionnés à l'ancienneté du lait, & à la délicatesse de l'enfant qui l'aura reçu.

On vient de voir les inconvéniens que peuvent produire les causes simples qui se trouvent dans la première nourriture de l'enfant. Je crois devoir suivre la même progression, en examinant

les alimens qui succèdent au lait, & dont on abuse souvent dans le sévrage. L'époque que la nature paroît avoir déterminée dans presque tous les animaux, est celle où les dents sont sorties de leurs alvéoles, & par conséquent propres à inciser, broyer & mâcher les alimens. On fait si peu d'attention à cette loi générale, que, sitôt qu'un enfant a acquis un peu de force pour se soutenir à peine, & qu'il a dix ou douze dents, on lui enlève le téton, pour substituer à cet aliment naturel, de la soupe, de la bouillie, du pain, de la pâtisserie, des fruits, des sucreries, & quelquefois pis encore, de la viande & du pain trempé dans des sauces. Quel chyle doit-on attendre de pareille nourriture ? quel sang formera-t-il ? & la lymphe qui en sera formée, ne portera-t-elle pas avec elle le caractère de l'aliment qui l'aura produite ? Les éruptions à la peau, les convulsions, les fièvres & les engorgemens intérieurs doivent donc être regardés comme procédant de cette cause secondaire.

Si on observe avec exactitude les alimens dont on nourrit les enfans

dans le second âge , principalement parmi le peuple , on ne sera pas étonné que les scrophules leur soient si familières , sur-tout si ces enfans ont été donnés à des nourrices dont le tempérament , l'âge & le lait avoient peu de rapport avec celui de leur mère. Les premiers embarras que cette nourriture lactée trop consistante a occasionnés , s'accroîtront insensiblement , & , dans le temps de la seconde dentition , produiront les effets dont on a parlé dans le second âge.

Je crois devoir encore placer dans la classe des causes des Scrophules simples , les maux auxquels sont exposés les enfans qui , conçus dans le temps des crises menstruelles , apportent en naissant le germe d'un vice inhérent à leur être , & dont le développement doit se faire ou plus tôt ou plus tard , ainsi que nous l'avons déjà observé. Le sang qui s'écoule dans ces momens , ou est pur , & alors il ne fait aucun tort , ou il entraîne avec lui différentes impuretés. Mais , quelle merveilleuse industrie la nature ne met-elle pas en œuvre pour rendre la génération plus parfaite ? C'est pour accomplir son dessein , qu'on la voit

chaque mois occupée à préparer avec soin, & à modifier le berceau natal où l'embryon animé doit se reposer, se développer, s'étendre & s'accroître : or, si elle est interrompue & troublée dans son travail, comme lors de la fécondation, ce flux s'arrête ; & le liquide retenu dans la texture de l'organe, sert de premier aliment à l'embryon qui y est déposé. Il est facile de-là de concevoir que les enfans engendrés dans ces temps presque toujours défavorables, doivent apporter en naissant les rudimens des maux qu'ils doivent un jour avoir. Il n'est donc pas étonnant de voir ces mêmes maux aussi rebelles, & résister beaucoup plus long-temps aux remèdes, que les autres maladies de la même classe.

Je n'ai exposé jusqu'ici que les caractères qui désignent les Scrophules bénignes simples dans les enfans nés sains, de parens sains, & allaités par des nourrices saines, & les causes que la première nourriture occasionne. Il est important de faire voir que cette cruelle maladie n'est pas renfermée dans de si étroites limites, mais qu'elle étend beaucoup plus loin ses ravages, quand

elle est intimément liée & combinée avec d'autres principes.

SECTION II.

Des causes des Scrophules compliquées ou malignes.

C'EST en considérant avec attention les Scrophules, que l'on peut découvrir la principale cause qui les a fait naître. Comme elles doivent, pour la plupart, leur origine à la mauvaise fanté des pères & mères ou des nourrices, il est important d'examiner quel est le vice prédominant qui a pu les produire.

Cette cruelle maladie, très-commune parmi les enfans du peuple, tire sa première origine de l'indigence à laquelle sont exposés les journaliers qui, donnant peu de soins à leur propre fanté, redoutent peu la gale, les dartres, les ulcères, les maux vénériens, les mauvaises nourritures, &c. se livrent inconsidérément à l'intempérance, à l'excès du travail, s'exposent par besoin aux intempéries des saisons, & ne songent à leurs maux qu'autant qu'ils les empêchent de travailler. Quelle ressource la

société doit-elle donc attendre des enfans que ces malheureux peuvent donner à la population ? On n'en peut espérer que de chétives créatures qui méritent , de la part du médecin , d'autant plus de secours pour les conserver & les guérir , qu'elles reproduiroient dans la suite de nouveaux êtres plus maléficiés qu'eux , entretiendroient la contagion , & détérioreroient enfin l'espèce humaine.

La plupart de ces enfans , en quittant leur nourrice , reviennent chez leurs parens habiter des endroits bas & humides que le soleil n'éclaira jamais. L'air rempli d'humidité , & chargé de vapeurs fétides qu'exhale tout ce qui les environne , ne circule point , & porte dans leur poumon & sur tout leur être les qualités vicieuses dont il est rempli. On voit aisément de-là quels en doivent être les effets : relâcher les fibres , les priver de l'élasticité nécessaire pour faire avancer les liquides qui séjournent dans leurs canaux , & épaissir la lymphe par le défaut de mouvement. La mal-propreté du lieu , des linges , des vêtemens & du coucher , ajoute à cette cause si difficile à écarter ; & , s'il s'en joignoit encore provenant de la mauvaise santé

de leurs parens, quels maux ne devroit-on pas en redouter, quelle crainte légitime ne devroit-on pas avoir pour leurs jours?

On a déjà vu les effets que les causes simples opèrent sur des enfans nés de parens sains; mais elles agiront & se montreront diversement, si elles rencontrent dans le sujet qu'elles affectent, quelque germe de maladie déjà développé dans les parens qui l'auront engendré.

Entre les causes les plus communes, on peut compter la gale, tant sèche qu'humide, les dartres, les ulcères, & généralement toutes les maladies de la peau, comme celles qui agissent & se manifestent le plus promptement. Peu de temps après la naissance des enfans, il paroît de petits boutons galeux sur la surface de leur peau, sous les aisselles, aux avant-bras & aux mains, au ventre, aux jarrets, lesquels s'étendent souvent sur toute l'habitude du corps. A mesure que ces boutons sortent, ils blanchissent vers la pointe, se percent, se sèchent & repullulent sans enflammer la peau; les petites écailles qui s'y forment, tombent & font place à de nouveaux bou-

tons. Si l'on ajoute à ce mal actuel, l'effet des causes simples dont on a parlé, on ne fera pas surpris de voir cette affection de la peau aussi opiniâtre, aussi rebelle aux moyens usités en pareil cas, acquérir de nouvelles forces à mesure que l'enfant croîtra. On sait d'ailleurs que cette maladie familière aux enfans du peuple, est abandonnée à des nourrices qui, loin de laisser un libre cours à l'effusion de cette humeur, pour diminuer leur peine, & soulager l'enfant de l'agitation que ce mal lui donne, emploient des topiques qui, desséchant la peau, repoussent cette humeur au dedans, ou la déterminent à se porter sur les glandes, comme on l'a dit. Il en est de même de l'humeur dartreuse, des écoulemens purulens, des ulcères, des érysipèles, &c. dont le caractère s'imprime sur la peau d'une manière assez distincte pour ne pas les confondre avec la gale. De-là naissent ces différentes affections de la peau dont on a parlé. Ce qui paroîtra fort singulier, & cependant digne de remarque, c'est que les affections cutanées & celles de la membrane adipeuse, passent invariablement ou des parens, ou de la nour-

rice aux enfans. Soit que ces enfans apportent ce vice en naissant, ou qu'ils le contractent par le lait de la nourrice, les effets n'en sont pas moins les mêmes. Le choix des nourrices est donc très-important pour l'éducation salutaire des enfans.

Scrophules héréditaires.

ENTRE toutes les Scrophules, il n'en est point de plus redoutables que les héréditaires, qui, engendrées avec l'enfant, portent sur tout son être le venin dangereux qui doit le poursuivre dans tous les âges. On croiroit peut-être que ce vice s'adoucit en passant de races en races; l'expérience fait voir le contraire: car, si les pères & mères ont la peau, la graisse & le genre glanduleux malades, les enfans qu'ils mettent au monde ont, dès les premiers temps, le caractère du mal de leurs parens. Cette cause, née avec l'enfant, acquiert chaque jour de nouvelles forces, & ce qui pourroit en diminuer la violence, ne sert qu'à l'accroître. Car, ainsi qu'on l'a dit, tous les organes de l'enfant sont d'une extrême délicatesse; &

comme ils font déjà gênés par une cause qui les affecte, si la mère allaite elle-même son enfant, ils se trouveront de plus journellement alimentés par une nourriture viciée; ce fera donc alors un mal de plus pour lui, puisqu'il recevra presque à chaque instant, avec la nourriture qui doit le développer, une nouvelle portion d'un miasme semblable à celui dont il est déjà infecté. Si cet enfant est confié à une nourrice dont le lait ne soit pas proportionné au diamètre des vaisseaux qu'il doit parcourir, ils seront bientôt engorgés & obstrués; les fonctions vitales interrompues feront périr bientôt l'enfant. Ce qui pourroit éluder ces accidens, seroit un lait très-nouveau, clair & fluide, d'une saine & jeune nourrice, qui, par sa limpidité, pourroit enfler sans peine tous les capillaires, s'appliquer à leurs parois intérieures, les étendre, les fortifier, leur donner assez de ressort pour briser & atténuer les humeurs épaissies, & enfin mettre l'enfant en état d'effuyer les secousses de la première dentition. Cette cause, pour ainsi dire énermée, opposeroit moins d'obstacles au développement toujours tardif de cet

enfant, & le mettroit en état de participer au secours que l'art pourroit lui fournir dans un autre temps.

Scrophules accidentelles par contagion.

IL y a différens degrés d'activité entre les miasmes contagieux : l'expérience journalière le prouve. On fait que la gale, tant sèche qu'humide, se communique très-aisément; que les dartres n'épargnent guère les personnes qui vivent habituellement avec celles qui en sont attaquées; que le virus vénérien s'acquiert par le contact immédiat; que le miasme cancéreux se glisse lentement & sourdement par communication; que le vice varioleux se transmet avec promptitude : de même le virus scrophuleux porte facilement la contagion. En effet, l'on voit tous les jours des enfans sains, nés de parens sains, contracter ce mal par la seule communication avec des enfans qui en sont attaqués. Soit qu'ils jouent, boivent & mangent ensemble, soit qu'ils couchent ensemble ou séparément dans une chambre ferrée, respirant le même air & sous le même pavillon, il n'en

118 DES SCROPHULES,

résulte pas moins les mêmes effets, qui sont d'autant plus prompts, que les émanations seront directes, sur-tout s'il y a des éruptions à la peau, des supurations dans les glandes, & des effusions d'humeurs sanieuses que fournissent les os cariés. Ce mal, quoique transmis, ne dégénère point; il conserve toujours le même caractère. Il y a cependant une différence entre celui qui a donné le mal, & celui qui l'a reçu; en ce que, 1^o. l'un, vexé déjà depuis long-temps par une cause qu'il portoit en lui, n'a pu s'en délivrer par les forces de la vie; tandis que l'autre, peu auparavant sain, jouit de toute la puissance de ses ressorts, qui peuvent affoiblir ce venin, & modérer les suites dangereuses d'une cause nouvellement acquise; 2^o. en ce que cette maladie ne se montre jamais avec les mêmes indices précurseurs qui ont paru dans celui qui l'a communiquée.

J'ai eu beaucoup d'occasions d'observer que ce mal est très-contagieux, contre l'opinion vulgaire; car le peuple est persuadé que les adultes ne peuvent recevoir cette maladie des enfans, tandis qu'il est convaincu que les en-

fans , à peu près du même âge , peuvent se le communiquer entre eux. Entre autres observations , j'ai vu deux femmes âgées , dont une de soixante & dix ans , grand'mère d'un enfant malade de carie dans les os du tarso , & d'une ankylose suppurée au bras , contracta la maladie scrophuleuse , qui , dans l'espace de trois ou quatre mois , la fit périr de carie aux clavicules , au sternum , aux côtes & au tibia ; la seconde , moins âgée , eut des gonflemens dans les glandes jugulaires , qui s'endurcirent , & acquirent tant de volume , que la déglutition & la respiration furent si gênées , qu'elle en périt. On sera moins étonné de voir ces effets terribles de la contagion , quand on saura que ces enfans malades couchoient l'un avec sa grand'mère , & l'autre avec sa tante.

Suites de maladies.

On a quelquefois vu survenir aux enfans , bien au-delà du terme de la seconde dentition , après des maladies aiguës , & sur-tout après la petite vérole , des gonflemens dans les glan-

des sous le menton, le long du cou, sous les aisselles, & même des dépôts aux bras ou aux jambes, lesquels ressembloient beaucoup, par leur indolence, aux tumeurs scrophuleuses. Si on examine bien soigneusement ces maladies, on reconnoîtra une différence marquée entre elles & les scrophules, en ce que, 1^o. les glandes sont beaucoup moins dures, plus arrondies, avec de la phlogose, & tendance à prochaine suppuration à mesure que l'enfant se rétablit de sa première maladie; 2^o. quant aux dépôts qui se font sur les os, ils passent rarement dans leur intérieur, & suppurent assez promptement; 3^o. le défaut de signes indicatifs de cette maladie, & les recherches exactes sur la santé des parens, en constatent la différence; 4^o. la célérité avec laquelle ces maux se dissipent, & la simplicité des remèdes qu'on emploie, prouvent évidemment que la cause n'en est pas maligne.

Le miasme scrophuleux se développe ou plus tôt, ou plus tard. Quelques recherches que j'aie faites là-dessus, je n'ai jamais pu rien découvrir qui pût me servir de règle, même générale,
pour

pour statuer sur le temps de son développement. Je suis même tellement autorisé à penser ainsi, que j'ai vu ce mal dans une même famille, se manifester à des époques bien différentes. Une fille de vingt-six ans, d'un bon tempérament & bien réglée, se trouva attaquée de gonflement dans les glandes axillaires & jugulaires; ces glandes, quoique très-dures & très-volumineuses, se terminèrent par résolution, après un traitement de dix-huit à vingt mois. Une de ses sœurs, âgée de seize ans, déjà nubile, eut de pareilles tumeurs glanduleuses, qui cédèrent de même aux remèdes, mais en beaucoup moins de temps. Une troisième sœur enfin, âgée de quatorze ans, eut, avec les pâles couleurs, des tumeurs sous le menton, le long du cou & sous les aisselles : ces tumeurs opposèrent peu de résistance aux remèdes; les règles s'établirent, & elle guérit heureusement. On observera qu'aucune d'elles n'avoit eu auparavant les signes précurseurs de cette maladie : les père & mère de ces filles avoient toujours joui de la plus belle santé; le père n'avoit jamais eu aucune maladie; &, quoique âgé de soixante & six ans, il n'avoit en-

core été ni saigné ni purgé. C'est à cette époque que cet homme apperçut des glandes à la nuque, sous le menton, le long du cou des deux côtés, sous les aisselles & sous les jarrets. Ces glandes, qui d'abord paroissoient de nature loupeuse, s'endurcirent & acquirent en fort peu de temps un si grand volume, qu'il ne pouvoit remuer ni la tête ni le cou, ne pouvoit abaisser ses bras sur sa poitrine ni sur ses côtés, ni plier les jarrets: les tumeurs du cou, sur-tout, devinrent si considérables, qu'il en fut suffoqué pendant la nuit. Comment ce miasme a-t-il pu demeurer si long-temps caché, sans donner aucun soupçon de son existence? Pourquoi s'est-il manifesté dans ces trois filles, à différentes époques? C'est un problème que je n'entreprendrai pas de résoudre: il est au dessus de mes forces; il me suffit de l'avoir proposé.

Scrophules vermineuses.

IL est encore une autre espèce de Scrophules, suite fort ordinaire des fièvres vermineuses, qui tire sa principale origine des fruits aigres, acerbés & non mûrs; des mauvais légumes, du vinai-

gre pris avec excès, & des farineux non fermentés. Toutes ces substances reçues dans l'estomac & dans les intestins, s'y putréfient aisément, & excitent sur les membranes intestinales, de violentes coliques, des diarrhées, la dyssenterie, le marasme. Ce n'est pas encore là tout le mal qu'elles produisent: cette matière saburreuse est plus propre que toute autre, par sa corruption, à faire éclore, développer, nourrir les insectes vermineux dont toutes les matières avalées sont remplies, & par conséquent, à entretenir les mauvais suc qui se transmettent dans la masse du sang, d'où procèdent les fièvres lentes qui font périr les malades. Les enfans, outre l'engorgement des glandes, qui caractérise leurs maladies, ont encore le teint pâle & décoloré, la peau sèche & terreuse, des démangeaisons intolérables au nez, à l'ombilic, à l'anus & au méat urinaire; des convulsions, des coliques habituelles, des dévoiemens, des vomissemens de matière verte, tous symptômes qui caractérisent la présence des vers que ces malades rendent par haut & par bas. Toute la masse des humeurs est si dépravée, que les exhalaisons qui se font

à la peau, ont une odeur aigre & fétide, & propre à entretenir & à nourrir les poux dont tous ces enfans sont couverts. Les glandes suppurées, ou les ulcères qui se font à la peau, rendent un pus fluide & verdâtre de très-mauvaise odeur, dans lequel j'ai quelquefois trouvé de petits vermiculeaux blancs qui se reproduisoient d'un jour à l'autre, souvent en très-grand nombre, & se conservoient vivans sous les emplâtres qui recouvroient ces parties.

Causes accidentelles.

LES causes les plus communes qui déterminent les Scrophules sur telle ou telle partie, sont les compressions, les chutes & les coups. Si quelque partie du corps est long-temps comprimée, les liquides imprégnés du vice scrophuleux, s'arrêteront dans cet endroit, & la résistance qu'ils éprouveront à leur passage, excitera la phlogose dans le lieu pressé, & du gonflement dans le voisinage. Ces accidens sont très-communs aux enfans qui portent des colliers trop serrés, ou des machines dures, roides & mal garnies, pour leur faire tenir la tête droite;

d'où naissent les engorgemens & les supurations qui leur surviennent. Les corps durs & baleinés, par leur compression, déterminent, comme je l'ai vu souvent, des engorgemens aux glandes axillaires, des tumeurs aux apophyses épineuses & transverses des vertèbres dorsales & lombaires, aux côtes & à leurs cartilages. Ce n'est pas là le seul inconvénient; car, en comprimant toute la poitrine, ils gênent ses mouvemens & l'action des viscères qui y sont contenus. Les corps trop pincés par le bas, opèrent par leur pression les mêmes désordres sur les viscères du bas-ventre. Les souliers étroits & trop courts blessent le talon, & froissent tellement la jointure du gros orteil & l'os du métatarse qui le soutient, que ces parties deviennent bientôt malades par la longue compression qu'elles endurent. Cette compression seroit bien capable d'incommoder les enfans sains, mais elle ne produiroit jamais ces maux, si ceux qui en sont affligés ne portoient dans leur sein un germe de maladie, toujours disposé à éclater à la moindre occasion.

Les mouvemens vifs & tumultueux, auxquels se livrent inconsidérément les enfans, leur occasionnent souvent des

maux dont on ne s'apperçoit pas d'abord, mais qui, pour avoir été quelque temps ignorés, n'en sont par la suite que plus funestes. Dans leurs jeux, ils sautent souvent de haut en bas, & retombent quelquefois sur les talons, la jambe droite & tendue sur la cuisse : dans cette chute perpendiculaire, les os du tarse s'entrechoquent contre ceux de la jambe, & ceux-ci contre l'os de la cuisse. Le cartilage des os frappés, est froissé, contus dans le point de la collision. La douleur, qui est d'abord vive, fait boîter l'enfant qui, entraîné par la dissipation, oublie bientôt son mal qui s'allège & se dissipe presque entièrement. Ce calme apparent est quelquefois de longue durée ; car la contusion des parties cartilagineuses dont les épiphyses sont revêtues, se résout très-lentement. Mais si le suc huileux, renfermé dans les cellules osseuses, est atteint du vice écrouelleux, il exercera avec d'autant plus de facilité son action sur ses réservoirs, qu'ils auront reçu quelques dérangemens par le choc & la commotion que ces parties auront soufferte dans la chute. L'engorgement insensible de cette épiphyse, son gonfle-

ment & celui de toutes les parties qui la recouvrent, font & doivent en être les effets : de-là les ankyloses vraies ou fausses, la suppuration des articles, la carie : c'est ce que j'ai observé dans les chutes, où la tête du fémur ayant fait contusion à la cavité cotyloïde, y avoit produit les maladies dont on a parlé. Le danger des chutes ne se borne pas seulement là ; car, outre la compression que supporte la partie sur laquelle l'enfant tombe, la commotion porte dans tout son corps une sorte d'ébranlement capable d'occasionner des stases dans les viscères qui ont reçu de violentes secousses, dont les effets paroissent ou plus tôt ou plus tard. Il n'est pas rare de trouver ces malades ayant des tumeurs dont on ignore la première origine ; mais, en recherchant avec soin, & en interrogeant les parens sur la cause de ces maladies, on découvre presque toujours que les chutes leur ont donné naissance, sans qu'on se soit auparavant aperçu d'aucun signe qui pût les annoncer, si ce n'est la douleur momentanée & passagère dont l'enfant s'est plaint d'abord, mais qui, s'étant dissipée peu à peu, a souvent été oubliée pendant long-temps.

Comme, dans ces fortes de maladies, la nature chemine toujours à pas lents, on ne s'apperçoit souvent du mal, que lorsqu'il a fait de très-grands progrès.

Les coups que les enfans reçoivent, sont bien propres à déterminer & à fixer sur les parties frappées, le vice encore caché dans les humeurs qui les arrosent. La contusion, si elle est forte, détruit & brise profondément les vaisseaux capillaires de tout genre, d'où naît extravasation, épanchement dont la résorption est d'autant moins facile, que ces vaisseaux, pour ainsi dire macérés, ont perdu leur ressort; & que le vice scrophuleux, intimément uni aux différens liquides accumulés, a exercé dans le vuide où il est recueilli, toute l'action dont il est capable: c'est ce qui arrive aux parties molles. Mais, si les parties cartilagineuses ou osseuses sont frappées, non-seulement elles sont contuses, mais encore celles qui les recouvrent. Il arrive de-là que le vice écrouelleux se montre quelquefois au milieu des os longs, où il forme des tumeurs, quoique de sa nature il n'y paroisse jamais; cependant on le reconnoîtra toujours aux caractères qui lui sont propres, & aux autres signes,

ou qui ont précédé cet accident, ou qui l'accompagnent, ou qui paroîtront dans la suite; car il est très-rare qu'il se borne à une seule partie, comme l'expérience de tant d'années le confirme.

Existence du miasme scrophuleux dans la substance grasse.

D'APRÈS les effets constamment observés sur une multitude de malades, il paroît évident que le miasme scrophuleux réside principalement dans la substance grasse du corps animé.

Entre les différentes substances alimentaires dont les enfans du peuple font usage, il n'y en a pas de plus redoutable & de plus propre à produire des sucs âcres, que les graisses qui ont été longtemps exposées au feu, le vieux beurre ou l'ancien beurre salé, le lard rance, les fromages forts, pourris, fétides, puans, & les salaisons. Ces sortes de nourritures ne peuvent former qu'un chyle acrimonieux, qui, parvenu dans la masse du sang, lui imprime son caractère, d'autant plus que ces substances subissent très-peu de changemens dans la digestion, & qu'elles sont prompt-

ment portées telles à leurs destinations. D'un côté, l'on voit que la férosité du sang qui est leur vrai véhicule, est aussi le seul de nos fluides qui ait la propriété de dissoudre les sels : elle sera donc chargée du principe salin de ces alimens ; par conséquent elle picotera toutes les parties où elle sera transférée. Or, la peau étant l'organe par lequel la nature s'affranchit, en partie, de la quantité surabondante d'humidité, cette humidité doit donc, par son acrimonie, y causer des picotemens & des éruptions. De l'autre, on voit quels désordres ces sucus âcres, huileux & fétides, doivent opérer sur la membrane adipeuse & sur la moëlle où ils sont déposés, sans avoir reçu presque d'altération. Ce vice intimement associé aux graisses, s'établit, non-seulement dans les cellules du pannicule graisseux, sous la peau, dans le tissu qui occupe les interstices des muscles, & dans celui qui entoure les grains glanduleux dont l'assemblage constitue le corps compacte des glandes ; mais s'assimile encore, & s'unit à la moëlle & au suc médullaire renfermé dans toutes les cellules osseuses où il est déposé par les extrémités artérielles qui rampent

sur la surface des membranes déliées, lesquelles tapissent ces réservoirs, où ce vice confondu avec le suc huileux, contracte, par son séjour, différens degrés d'altérations, & acquiert assez de force & d'activité pour les offenser & même les détruire.

L'expérience confirme cette vérité dans l'ankylose, tant vraie que fausse, de la cuisse avec la jambe, & de celle-ci avec le pied; dans celle du bras avec l'avant-bras, & dans les autres affections particulières dont les apophyses & les épiphyses peuvent être attaquées; car le suc huileux imprégné de ce miasme & porté dans les cellules osseuses où il se dépose, & dans le canal qui renferme la moëlle, se dissipe & se répare comme tous les autres fluides. Il transsude à travers la substance des os, donne de la souplesse au périoste qui les recouvre, s'insinue dans les muscles qui s'y implantent, répand dans les gâines des tendons l'humidité qui les lubrifie, & s'évapore enfin dans toute la substance charnue dont les os sont entourés. Il est facile de se convaincre de cette transsudation; car, après avoir dénué un os de son périoste, si

on l'expose à l'air, on verra bientôt sa surface toute remplie d'une matière huileuse. Après l'avoir essuyé à différentes reprises, la moëlle qu'il contenoit s'épuise, & disparoît enfin de la cavité intérieure.

Lorsque l'animal est vivant, les artères qui rampent dans l'épaisseur des os, ont des ramifications infinies, lesquelles s'étendent jusques sur les membranes qui enveloppent la moëlle; le suc huileux, apporté avec le sang, se sépare dans les extrémités artérielles, se dépose dans le canal médullaire & dans la substance cellulaire des os, pour être ensuite distribué à toutes les parties qui les environnent. C'est ce même suc médullaire qui, des cellules vraiment osseuses, se filtrant à travers la substance intermédiaire qui unit le corps de l'os à l'épiphyse, pénètre encore sa substance recouverte d'un cartilage, à travers lequel ce suc, originairement huileux, se dépose dans l'articulation, & forme ce qu'on appelle la synovie, qui sert à lubréfier les extrémités des os, pour rendre le mouvement plus doux & plus facile. Cette liqueur n'est plus grasse, ni de la même nature que

celle qui lui a donné naissance ; elle s'est transformée dans les différentes filtrations qu'elle a subies , & a acquis la propriété de devenir facilement concrète dans ceux qui sont sujets aux maladies arthritiques.

Si, par quelques causes que ce puisse être , ce suc médullaire acquiert des qualités vicieuses , soit par un trop long séjour dans ses réservoirs , soit par la nature du sang dont il est émané , il opérera d'abord sur la surface du cartilage de légères érosions , qui , s'accroissant de plus en plus , causeront une sensation incommode dans les mouvemens de flexion , d'extension , de rotation & de frottement. Les malades alors s'apperçoivent d'une espèce de craquement ou de crépitation , de gêne & même de douleur dans leur exécution. Ces légers accidens , d'abord peu incommodes , deviennent insensiblement de plus en plus douloureux ; la synovie devenant plus âcre , irrite la surface de la capsule qui environne l'article , & y excite de la phlogose ; le malade ne peut , sans de vives douleurs , mouvoir la partie affligée , & l'on ne peut la toucher sans le faire souffrir ; l'in-

inflammation suit de près ; la jointure se gonfle ; l'humeur synoviale, retenue dans la cavité articulaire qu'elle remplit lentement, forme enfin une tumeur dans laquelle, avec plus ou moins de temps, on apperçoit au toucher une fluctuation sensible.

Pendant que ces accidens se manifestent au dehors, la cause qui les produit, retenue dans les cellules osseuses & dans celles des épiphyses, n'agit pas avec moins d'activité sur les réceptacles qui la renferment. Le caractère d'acrimonie que cette humeur avoit d'abord, se développe de plus en plus ; & ayant enfin acquis assez de virulence & de force pour détruire les membranes qui revêtissent les parois osseuses, les attaque, les ébranle, & détruit la cohésion qui étoit entre elles. C'est l'ordre que suit la nature dans la formation de l'ankylose ; cependant, ce qui vient d'en être dit n'est pas encore le terme où cette maladie peut ou doit parvenir : car la fièvre, qui a toujours accompagné ces premiers accidens, persévère encore, & en augmente la violence. Les humeurs recueillies dans l'articulation environnée de la capsule arti-

culaire , acquièrent , par la chaleur , des degrés d'acrimonie qui se développent de plus en plus. Ces humeurs ont bientôt assez de force pour attaquer la capsule , briser les liens qui unissent ensemble les fibres membraneuses & tendineuses qui la constituent , se frayer un passage à travers sa texture déjà affoiblie par l'érosion , & former , entre les interstices des muscles & le pannicule graisseux , des tumeurs molles , qui , au toucher , disparoissent & reparoissent aisément.

Pendant ce temps , les malades ne peuvent se mouvoir sans des douleurs cruelles ; le sommeil se dissipe ; l'appétit se perd ; les urines , en petite quantité , tantôt sont rouges & sédimenteuses , tantôt d'un rouge foncé , couvertes d'une pellicule & d'un nuage blanchâtre suspendu au milieu , lequel , après le refroidissement , se précipite au fond du vase sous la forme de glaire blanche. Enfin , la matière accumulée dans l'articulation , après avoir exercé toute sa puissance sur les parties qui la retiennent , émince & use la peau qu'elle perce encore.

On voit d'abord sortir une sérosité ,

qui , peu à peu , devient plus abondante & plus épaisse. Le trou qui s'est fait de lui-même s'élargit de jour en jour ; la matière qui en sort est d'un blanc verdâtre , & répand une très-mauvaise odeur. L'articulation diminue de volume , sans que la maladie perde rien de sa férocité. De temps en temps on voit sortir par l'ouverture qui s'est faite à la peau , des flocons de matière purulente , semblable à du lait caillé , lesquels sont les débris de la substance cellulaire osseuse , & des cartilages que ces matières ont détruits.

Comme tout ce qui environne l'articulation est imbibé de cette humeur âcre qui s'y est infiltrée , on ne doit pas être étonné de voir naître , dans tous ses environs , des tumeurs plus ou moins grosses , qui se percent comme la première , d'où découlent des matières de même nature. Aussi s'apperçoit-on de la diminution du volume de la jointure , dont le mouvement devient de plus en plus difficile & douloureux , non-seulement par la dénudation des cartilages qui revêtoient les extrémités des os , mais encore par le raccourcissement des muscles fléchisseurs , dont

les tendons implantés dans les os près les jointures malades, sont comme englobés, &, pour ainsi dire, confondus dans toutes les tumeurs. D'un autre côté, les muscles extenseurs se sont allongés à mesure que les fléchisseurs se sont raccourcis; ils se sont émincés, leurs tendons se sont aplatis, & la contraction dont ils sont encore susceptibles, n'est pas capable de vaincre la résistance qu'opposent les fléchisseurs raccourcis. L'immobilité de la partie est donc une conséquence nécessaire de tous ces changemens. De-là il résulte que cette ankylose, qui d'abord étoit fautive, puisqu'il y avoit encore du mouvement, se change en une vraie, en rendant la partie tout-à-fait immobile.

Tandis que ces défordres se passent dans la partie malade, la fièvre, devenue lente, occasionne bientôt des dérangemens dans toutes les fonctions. La matière purulente, renfermée dans l'article, & continuellement résorbée, entretient, fomenté les accidens, & en produit encore de nouveaux, tels que les dévoiemens colliquatifs, des sueurs nocturnes, & quelquefois des dépôts intérieurs. Quoique le volume

de l'articulation paroisse fort diminué, les os n'en font pas moins malades; & les muscles, qui en recouvrent la partie, tant supérieure qu'inférieure, s'atténuent si sensiblement, que le membre paroît, & est en effet beaucoup plus maigre que toutes les autres parties du corps. La suppuration, qui d'abord étoit fort abondante, se ralentit insensiblement; le pus qui découle des ouvertures, quoique blanc, n'a pas de consistance, & est de très-mauvaise odeur. Les ouvertures, qui se font élargies en rond, laissent voir des chairs luisantes d'un rouge plus ou moins foncé; la peau, extrêmement mince, flotte sur ces chairs fongueuses & insensibles, & l'on voit le pus sortir de toute la circonférence de l'ulcère. Il est bien difficile de sonder ces plaies, à cause de la sinuosité & des contours multipliés que le pus fait en sortant de son foyer, pour arriver au dehors. Si l'on tente de les sonder, l'on excite souvent des hémorragies plus ou moins grandes, qui à la vérité ne sont pas dangereuses; mais ces tentatives ne donnent aucun éclaircissement sur les moyens curatifs. Si, par hasard, la

fonde pénètre jusques dans le milieu de l'articulation, on trouve presque toujours les os dénués de cartilages, cariés & vermoulus.

Scrophules scorbutiques.

LES scrophules ont entre elles des différences sensibles qui les distinguent, & laissent voir la cause qui les a fait naître. On sera donc en état, en examinant avec beaucoup d'attention l'origine de la maladie, ses progrès, les vicissitudes & les caractères qui lui sont propres, de juger quel est le genre du vice prédominant qui s'est combiné avec la maladie primordiale. On peut encore reconnoître, à certains vestiges, l'ancienneté du mal antérieur aux scrophules, ou s'il est venu pendant leur développement, ou si ce mal ne s'est montré qu'après. Lorsque le vice scorbutique a précédé, on le reconnoît facilement, si les dents, sorties de leurs alvéoles, ont des crénelures distinctement marquées au tranchant des dents incisives, où l'on observera de petites pointes piquantes dépouillées d'émail, & assez aiguës pour excorier les lèvres,

piquer la langue & le doigt qui les touche; les dents canines offrent aussi le même caractère: les unes & les autres sont jaunâtres & d'une couleur livide.

Si ce vice ne s'est montré que lorsque les scrophules ont commencé à paroître, les dents seront belles & saines en apparence; mais les gencives qui s'appliquent vers leurs racines seront pâles & même blanches, & leurs rebords seront d'une couleur rouge & vifs, sans aucuns gonflemens. Si le vice scorbutique n'a paru qu'après les scrophules, les gencives se tuméfieront & deviendront sanguinolentes, bleuâtres; le sang qui en sortira sera d'un rouge brun, & la bouche répandra une mauvaise odeur, quoique les dents soient saines, blanches, d'un bel émail, mais mal affermies dans leurs alvéoles.

Si l'on interroge, dans le premier cas, la nourrice ou les parens, on apprendra que l'enfant a été très-chétif dans le premier temps; que les dents ont été fort tardives; qu'il n'a commencé que fort tard à se soutenir, & à marcher seul; qu'il a presque toujours été languissant, ayant été sujet

à des dévoiemens & à des fièvres passagères ; que le teint a été toujours décoloré ; que le ventre a été bouffé , & que l'enfant étoit sédentaire & toujours dans la langueur. Dans le second & le troisième cas , indépendamment des signes qui décèlent le vice scorbutique , lequel annonce déjà son existence par les indices des gencives ou pâles , ou tuméfiées , on trouvera encore aux jambes , aux cuisses & aux bras , de petites taches lenticulaires d'un rouge obscur , qui insensiblement deviennent livides ou bleuâtres , & cette teinte , diminuant peu à peu , devient jaune , & enfin disparoît pour se reproduire en d'autres endroits.

On pourra encore bien mieux juger du vice scorbutique prédominant , s'il y a sous la peau , dans le pannicule graisseux , de petites tumeurs , dont la couleur livide , la fluidité de l'humeur qu'elle contient , la promptitude avec laquelle elles se percent , & le fluide noirâtre qui en sort , indiquent le caractère. On ne pourra méconnoître ce vice dans les scrophules osseuses , à la couleur de la peau livide qui recouvre les os malades , au gonflement des épi-

phyfes articulaires ; à l'infensibilité des parties affectées ; à une espèce de sensation froide , même pendant les chaleurs ; à l'atténuation des chairs dont ces parties malades sont recouvertes ; enfin , à tous les autres signes qui indiquent la présence de l'humeur scorbutique , dont le vice inhérent au suc médullaire , attaque d'abord la substance spongieuse des os , les gonfle sensiblement , & augmente leur volume ; effets qui se passent presque sans sans fièvre & sans douleurs.

Comme le suc médullaire , émané du sang artériel qui arrose les membranes déliées dont toutes ces cellules sont revêtues , ne doit y résider qu'un temps prescrit par la nature , au-delà duquel il contracte par son séjour des degrés de corruption ; il s'ensuit que par le repos , auquel ces malades ont beaucoup de tendance , il s'accumule , étend les cellules encore molles dans l'enfance , détruit les petites membranes qui les recouvrent ; & le degré de putréfaction qu'il y contracte , brise bientôt la plupart de ces petites cloisons offeuses.

La langueur , l'indolence , & même

la paresse, effets nécessaires de la cachexie, favorisent encore le retardement de ce suc médullaire dans les cellules osseuses; stases qui n'auroient pas lieu, si le corps mis en mouvement l'eût dissipé en même proportion qu'il l'a reçu.

Scrophules dartreuses.

Les écrouelles qui participent de l'humeur dartreuse, transmises aux enfans par leurs pères & mères, ou nourrices, outre leurs symptômes propres, ont encore un caractère particulier, qui décèle la nature de l'humeur jointe aux scrophules. Cette humeur, qui établit ordinairement son siège sur la peau, affecte souvent encore les gencives, qui deviennent pâles & douloureuses; le vice gagne la substance spongieuse des alvéoles, & détruit l'union intime qui les tient affermies avec les dents. Les enfans alors éprouvent dans les mâchoires une sorte de douleur qui les empêche de manger, & la bouche est souvent si remplie d'eau, que la salive s'en écoule involontairement. Insensiblement la douleur augmente; l'acrimonie de l'humeur occasionne des aphthes sur les gencives, à la langue & au dedans des

joues. Lorsque ces accidens font un peu adoucis , on apperçoit les dents , quoique saines , mal affermies dans leurs alvéoles , d'où l'on voit sortir une espèce d'humeur purulente ; les gencives se décollent aussi ; elles deviennent minces , pâles , applaties ; & pour peu qu'on les presse avec le doigt , on voit l'humeur sortir de dessous.

Ces accidens ne paroissent guère qu'après la seconde dentition ; & si l'on n'a pas été assez à temps pour en arrêter les progrès , la chute de ces dents ébranlées est inévitable. Mais , lorsque ce vice attaque les enfans avant la première dentition , les dents qui sortent sont si peu affermies dans leurs alvéoles , qu'elles tombent le plus souvent ; ce qui cependant n'arrive ordinairement qu'aux dents incisives & canines.

Scrophules rachitiques.

LES Scrophules dont la cause est jointe au rachitis , ont précédé cette maladie , ou elles l'accompagnent , ou elles ne paroissent que lorsqu'elle a éclaté. Dans tous les cas , on reconnoitra toujours l'existence du vice rachitique au volume de la tête , à la forme du visage ,

visage, de figure quarrée ou alongée, au gonflement des épiphyses articulaires, & à celui des articulations, sur-tout du poignet & des genoux, à la nodosité des cartilages des vraies côtes avec le sternum, à la courbure des os, à la petite stature de l'enfant, eu égard à l'âge, au gonflement du ventre & à sa rénitence; enfin, à un certain défaut de rapports & de juste proportion entre les parties du corps, plus aisé à appercevoir au coup d'œil, que facile à décrire; de plus à la lenteur de la dentition, à la paresse, à la langueur de l'enfant, & au temps qu'il a commencé à se soutenir & à marcher seul. Comme souvent les écrouelles paroissent avant que le rachitis se manifeste, il n'est pas étonnant que ces deux causes réunies produisent des maladies combinées, dont les symptômes seront manifestement plus sensibles aux parties osseuses qu'aux parties molles; car le périoste qui recouvre les os malades, retiendra l'humeur amassée entre l'os & lui, de manière qu'il formera une tumeur stéatomateuse conjointement avec les graisses & les chairs qui entourent l'os affecté. Ces sortes de tumeurs paroissent plus volontiers aux clavicules,

aux vraies côtes & au sternum, quoique les cartilages soient souvent attaqués du même mal.

La même chose arrive dans les Scrophules osseuses, qui, pour l'ordinaire, sont compliquées de scorbut; mais elles ont cela de particulier, qu'elles n'attaquent ordinairement que les os spongieux, & rarement les os longs, qu'elles ne les recourbent pas, qu'elles n'endommagent que leurs épiphyses & leurs apophyses. Le caractère des Scrophules osseuses a donc cela de singulier qui le distingue du scorbut & du rachitis. Dans l'une & dans l'autre de ces maladies, les fibres osseuses sont amollies, & ont d'autant plus de tendance à s'allonger, que le suc médullaire, accumulé dans ces cellules, les étend davantage, & leur fait perdre tout leur ressort, tandis que dans les Scrophules qui sont purement osseuses, je n'ai guère observé que ce vice s'arrêtât dans l'intérieur des os longs, qu'il attaquât la partie la plus solide de l'os; mais j'ai toujours remarqué qu'il se fixoit plus volontiers sur la surface de l'os sous le périoste; fuite nécessaire de la résidence de ce vice dans les cellules osseuses,

Scrophules vénériennes.

ON reconnoîtra toujours à des symptômes non équivoques les Scrophules qui ont pour cause un vice vénérien, lequel se manifestera peu après la naissance, vers le temps de la dentition, par des éruptions pustulaires plus ou moins grandes, dont les bords un peu élevés seront rouges, & laisseront voir dans leur milieu la peau dans sa couleur presque naturelle, répandues çà & là sur la surface du corps, mais plus nombreuses au ventre, aux lombes, aux cuisses & aux parties génitales; par la dégénération de ces pustules en ulcères de mauvaise nature, au centre desquelles s'élèvent des excroissances fongueuses plus ou moins grosses, dures & douloureuses, qui prennent bientôt la forme chancreuse, caractérisée par le renversement de leurs bords, qui deviennent dentelés, bleuâtres, & saignent facilement au moindre contact; par des espèces de condylomes, des rhagades vers l'anus, entre les cuisses & aux fesses; à l'engorgement de toutes les glandes inguinales, de celles du cou,

148 DES SCROPHULES,

de deffous le menton & des aisselles ; au larmoïement des yeux, aux petits ulcères de la conjonctive & de la cornée transparente ; au boursoufflement des lèvres , à l'écoulement abondant par le nez , aux aphthes & aux petits ulcères de la bouche , à l'angoisse , à la douleur & aux cris continuels ; enfin , à tous les autres symptômes dont il a déjà été fait mention dans son lieu. Ce vice vénérien, joint aux Scrophules, sera encore bien plus remarquable, si l'enfant est né dans le temps que les pères & mères ou la nourrice étoient atteints de la vérole. C'est alors que les os , devenus malades par le vice vérolique qui s'y infinue , se gonflent dans leur milieu , principalement les os longs , & forment un vrai *spina-ventosa*, facile à distinguer à l'humérus, au fémur & au tibia : symptôme frappant de la vérole la plus évidente. Les parens qui ont eu des gonorrhées, & qui , après la guérison, ont conservé des écoulemens, engendrent, pour l'ordinaire, des enfans d'une grande délicatesse & sujets aux Scrophules, ou cutanées ou glanduleuses ; mais si le virus conserve encore toute sa vigueur, non-seulement la

peau & les glandes s'affectent, mais encore les os se gonflent & se carient. Ce vice se développe ou plus tôt ou plus tard; mais, en général, il ne paroît guère avant la sortie des dents, à moins que, par sa grande activité, il ne se montre plus tôt. Cependant l'expérience fait voir qu'il ne s'annonce guère avant l'espace contenu entre la première dentition & la seconde, & souvent même au-delà de ce terme. Ce qui distingue le vice vénérien, c'est principalement la douleur, sur-tout pendant la nuit, l'inflammation & la promptitude avec laquelle la suppuration se fait dans ces parties; mais si les vices rachitique, scorbutique & vérolique, associés au miasme scrophuleux, & confondus avec toutes les humeurs, n'ont pu, par les forces de la vie, être portés à la surface du corps & aux extrémités, ils s'arrêtent alors dans les glandes & dans les graisses qui les entourent, tant dans la cavité de la poitrine, que dans celle du bas-ventre, où ils produisent tous les phénomènes déjà exposés dans les Scrophules malignes internes.

Mais si le vice vénérien, associé au miasme scrophuleux, ne se développe

que dans l'adolescence, ou au temps de la virilité; chacune de ces causes, confondues d'abord & réunies, se partage pour ainsi dire, &, participant d'un vice commun, va occuper la demeure qui lui est propre: l'une s'empare de la peau, des graisses & des glandes; & l'autre va s'établir dans le milieu des os longs, où elle exerce toute sa puissance. La membrane qui tapisse l'intérieur de l'os, est soumise à des maladies comme toutes les autres membranes. Si le suc huileux qui lui est apporté par les extrémités artérielles, est assez âcre pour y causer de l'irritation, l'inflammation qui suivra endommagera tellement cette membrane, qu'elle communiquera bientôt à la moëlle le caractère dont elle est imprégnée. L'obstruction dans les conduits osseux sera une suite de la résistance que les liquides, qui doivent y aborder, éprouveront de la part du canal médullaire engorgé. Ils s'accumuleront donc dans la substance même de l'os, dont les parties se gonfleront insensiblement & en augmenteront le volume dans la partie malade. On voit aisément quel doit être l'effet de la stase de ces humeurs dégénérées. Leur acri-

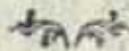
monie se développant de plus en plus, il en résulte érosion, destruction & la carie. Par conséquent les parties charnues qui recouvrent cet os, participant du vice qui est au dessous, seront bientôt atteintes de phlogose, d'inflammation, de fièvre, de chaleur, d'élançement, de douleur, de tension, de rougeur & de suppuration. Il n'est pas toujours facile de découvrir au toucher, sur-tout dans les commencemens, si l'os est malade dans son centre, ou s'il ne l'est que dans sa superficie. On ne peut parvenir à cette connoissance, qu'en examinant avec beaucoup de soin la partie où le malade éprouve d'abord une sensation incommode, qui, pendant la nuit, va jusqu'à la douleur, mais qui se dissipe le matin. Cette incommodité continue pendant quelque temps sans le moindre accroissement. Insensiblement elle augmente, & d'incommode qu'elle étoit d'abord, elle devient douloureuse pendant le jour, tandis que les douleurs, qui étoient supportables pendant la nuit, deviennent intolérables. On n'aperçoit encore au toucher aucun changement dans la partie malade; preuve évidente que le foyer est dans le cen-

tre de l'os. Si, au contraire, on sent au dehors un peu de gonflement dans l'endroit douloureux, & que la gradation de la douleur soit en raison de ce gonflement, on peut conclure de-là que la maladie est dans la superficie de l'os.

Ce qui confirme cette assertion, est que l'os, par lui-même, est insensible, & que la douleur ne devient manifeste, qu'autant que le périoste, qui le recouvre tant extérieurement qu'intérieurement, est doué d'un sentiment très-exquis; car on sait que ce sont des membranes composées de filamens nerveux, entrelacés d'une multitude infinie de petits vaisseaux de tous genres, dont l'assemblage forme un réseau tendu & appliqué sur l'os, & dont les extrémités s'implantent même dans son corps pour y porter la nourriture, de sorte que leur direction ne peut être changée sans causer de vives douleurs. Si l'os se gonfle du côté du canal médullaire, ou dans sa partie extérieure, il résulte nécessairement un allongement dans les fibres membraneuses qui le revêtissent tant en dedans qu'en dehors. Plus ce gonflement sera grand, plus les

fibres membraneuses naturellement tendues seront alongées, écartées, & approcheront de la rupture : par conséquent, la douleur sera en raison des différens degrés de la tension du périoste tant interne qu'externe.

Ce principe invariable peut servir de règle pour porter un jugement certain sur le foyer du mal. Car on voit que, si la douleur est plus profonde & que le malade puisse se mouvoir encore avec facilité, le foyer de la maladie est dans l'intérieur de l'os ; mais si, au contraire, au même degré de douleur, le malade ne peut faire de mouvemens sans une sensation très-incommode, on ne doit pas douter que le mal ne soit dans la superficie de l'os, puisque les muscles qui doivent mouvoir la partie, y sont attachés & quelquefois implantés. La douleur sera donc le premier signe indicatif au commencement de cette maladie ; la persévérance de la douleur, & le toucher, constateront avec précision l'état de l'os malade : c'est de cet assemblage & de ce concours d'observations, qu'on pourra tirer un juste pronostic.



C H A P I T R E VI.

Des crises des Scrophules.

IL est peu de maladies, tant aiguës que chroniques, qui, abandonnées aux seules loix de la nature, ne parcourent des périodes réguliers dans leurs commencemens, leurs progrès & leur fin, dont les formes, quoique variées, ne soient constantes, & les effets presque certains dans des temps prescrits. Mais la médecine, interprète de ces loix, guidée par l'observation, son unique flambeau, arrête, par des moyens qui sont en sa puissance, le cours des maladies qui seroient mortelles, si elles étoient abandonnées à elles-mêmes; &, en changeant la marche de la nature, les métamorphose, les rend susceptibles des secours de l'art, & peut plus aisément les guérir en éloignant & écartant ce qui gêne ses ressorts, délayant & évacuant les humeurs disposées à former des dépôts, en évitant enfin les crises très-souvent funestes aux malades, & par les changemens qu'elle opère, ou les élude, ou leur

en procure de plus salutaires. La nature a donc tracé, d'une manière bien sensible, dans quelques maladies aiguës, les routes qu'elles doivent parcourir, les stations qu'elles ont coutume de faire, & les vicissitudes qu'elles subissent avant d'arriver à leurs termes préfix. Le médecin éclairé reconnoitra presque toujours à leur inspection quel en est le terme; &, par les différens rapports du passé & du présent, il verra quelle en doit être la crise, qui sera plus ou moins évidente, relativement aux accidens plus ou moins variés qui auront déterminé à faire usage de tels ou tels remèdes.

On ne connoît pas toujours avec la même exactitude l'époque des maladies chroniques, & l'on ne s'en aperçoit souvent que lorsqu'elles ont fait de grands progrès. On ne trouve pas de moindres difficultés à les suivre dans leur marche, à les reconnoître dans leurs formes, à décider de leur durée, à juger quel en sera l'événement, & de quelle manière elles doivent se terminer. Ces maladies, abandonnées à elles-mêmes, ont leurs crises comme les maladies aiguës; celles-ci les ont

dans des temps déterminés & invariables ; les autres , au contraire , dans des temps fort éloignés & indéterminés. Pour être convaincu de cette vérité , il ne faut que faire attention à ce qui se passe dans les tumeurs de différens ordres , tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du corps , & l'on verra avec étonnement que quelques-unes de celles qu'on avoit souvent regardées comme irrésolubles , se sont enfin , avec le laps de temps , terminées ou par résolution , ou par suppuration.

Mais , avant de chercher à pénétrer le mystère des crises , je crois devoir m'écarter un peu de mon sujet , pour considérer les différentes terminaisons de quelques tumeurs intérieures. Ces observations , bien constatées pendant la vie & après la mort , répandront une sorte de lumière sur une matière encore environnée d'épaisses ténèbres. C'est cependant à la faveur de cette foible lueur , & soutenu par l'analogie , mon unique guide , que j'oserai m'approcher du sanctuaire de la nature , pour la contempler & admirer ses merveilles.

Combien de fois , dans le cours de ma

pratique, & principalement chez les femmes, n'ai-je pas vu se résoudre des tumeurs formées dans le bas-ventre, qui avoient acquis un volume considérable, & qui, par leur dureté & leur ancienneté, étoient regardées comme de vrais squirrhés ? Dans ce grand nombre, j'en ai vu plusieurs qui se sont entièrement dissipées d'elles-mêmes, à la suite de mouvemens de fièvre, de petits dévoiemens, de sueurs abondantes, ou de flux copieux d'urines épaisses. Ces guérisons se sont faites par le seul bénéfice de la nature, sans aucuns secours étrangers. J'en ai vu d'autres qui se sont également dissipées après avoir long-temps éludé l'effet des remèdes propres à les résoudre, & sans avoir paru en être ébranlées. Cependant on pourroit croire, & cela est vraisemblable, que ces remèdes, dont l'action a été insensible, ont disposé lentement la nature à la crise qui s'est faite sans aucune augmentation sensible dans les évacuations, ni aucun changement dans les fonctions. C'est ce que j'ai observé dans ces sortes de tumeurs qui subsistoient dans le même état depuis vingt-cinq ou trente ans.

Ces masses, souvent énormes, n'étoient qu'incommodes aux malades dans les derniers temps, quoique dans leur origine, jusqu'au terme de leur plus grand accroissement, elles eussent été fort douloureuses, & qu'elles eussent causé de grands accidens.

Sans l'expérience journalière, on auroit peine à croire que ces tumeurs dures, inégales & presque squirrheuses, pussent jamais se résoudre; cependant, lorsque les temps sont arrivés, que le flux menstruel est absolument cessé, que le sang qui se portoit à l'utérus a pris une autre route, & que la circulation dans ces parties a été changée, on voit l'inégalité de ces tumeurs insensiblement se dissiper, leur dureté diminuer, la masse totale s'arrondir & devenir plus molle au toucher, la gêne & la pression qu'elles faisoient s'alléger, & les tumeurs perdre peu à peu leur volume, & disparaître enfin entièrement.

Ce qu'on rapporte ici est conforme à ce que présente l'observation, à l'ouverture des cadavres des personnes qui avoient eu de pareilles tumeurs. On découvre, dans le lieu où

elles étoient situées , plus d'épaisseur dans la membrane adipeuse & dans le péritoine qui la recouvre , dans lesquels on observe sensiblement des vaisseaux en plus grand nombre , & comme injectés pour ainsi dire , & d'un plus grand diamètre que dans les parties circonvoisines. Cet épaisissement de membranes , cette multitude de vaisseaux apparens , sont les seuls vestiges qui restent de ces anciennes tumeurs , dont la résolution s'est opérée par une plus grande affluence de sang , & par les battemens répétés des artères plus dilatées , qui , dans les premiers instans de leur dilatation , ont ébranlé ces humeurs épaissies , & les ont disposées à la résolution.

C'est dans ces momens favorables & souvent si long-temps attendus , où la nature travaille avec tant d'énergie , & emploie de si grands efforts pour se libérer d'un fardeau incommode & dangereux , que l'art peut utilement voler à son secours , en disposant les liquides à des degrés de plus grande fluidité , en augmentant ou retardant l'oscillation des vaisseaux , en conciliant leurs mouvemens avec la résistance des

humeurs épaissies, & en ouvrant partout des issues pour la sortie salutaire de ces liquides nuisibles & dégénérés.

Pour peu que l'on considère ce qui se passe chez les femmes, lors de la cessation des règles, on sera moins surpris de voir ces tumeurs se résoudre; car elles éprouvent alors des révolutions très-incommodes: elles sentent dans les commencemens de fréquens battemens dans les artères de la tête & du cou, & dans la poitrine des palpitations presque intolérables; le pouls est plein, dur, inégal & tendu; malgré le volume du ventre, on sent dans la région épigastrique le battement de l'aorte, & celui des artères qu'elle fournit au dessous du diaphragme; les bras, les jambes se ressentent aussi de ces mouvemens impétueux & convulsifs appelés *inquiétudes*. Ces agitations momentanées, qui ressemblent à la fièvre, les jettent dans le mal-aïse, les angoisses & les souffrances, accidens nécessaires & indispensables pour l'opération que la nature médite. On sait que les artères qui portent le sang à l'utérus pour procurer le flux menstruel, insensiblement s'oblitérent, & que ce-

lui qui y arrive alors, n'est destiné qu'à la nourriture de cet organe : or, comme la même quantité de sang est déterminée vers cette partie, & qu'il y éprouve des résistances de la part des vaisseaux, dont le diamètre est en partie rétréci & en partie oblitéré, il est forcé à enfiler d'autres routes ; il augmente en conséquence le diamètre des vaisseaux voisins, & il excite dans tout ce qui les entoure des battemens qui auparavant étoient insensibles. Ce sont donc ces mouvemens de systole & de diastole qui ébranlent & meuvent les liquides ralentis & même arrêtés depuis long-temps dans ces vaisseaux. Cette résolution ne se fait pas toujours sans quelques désordres : car tantôt l'humeur qui y est renfermée, transférée à la peau, y occasionne des éruptions de différentes espèces, mais non d'assez mauvaise nature pour n'être pas soulagées, & même guéries par différens moyens que l'art emploie en pareil cas ; tantôt cette humeur résorbée se dépose dans les viscères ou de la poitrine, ou du bas-ventre, & cause des maladies souvent mortelles ; d'autres fois enfin, ayant acquis des degrés

suffisans de fluidité pour rentrer dans les voies de la circulation, elle rencontre des obstacles qui la portent à la surface de la tumeur; alors elle rompt les vaisseaux qui la contiennent, & donne naissance à l'hydropisie par épanchement.

Mais il en arrive autrement lorsque ces humeurs fluides ne peuvent pas être résorbées, & que, par la texture du kiste trop solide qui les renferme, elles sont forcées de se rassembler dans le centre de la tumeur, où elles forment une hydatide très-difficile à distinguer d'abord au toucher, non-seulement à cause de l'épaisseur des tégumens du bas-ventre, mais encore de la rénitence & de l'épaisseur du kiste qui renferme l'humeur épanchée. Cependant la figure sphérique de la tumeur, susceptible de déplétion & de réplétion, est le seul signe auquel on puisse s'en rapporter pour s'assurer qu'elle renferme du liquide; ce qui produit dans la suite une hydropisie enkistée, dont le caractère ne peut être méconnu au tact, lorsque cette tumeur a acquis un plus grand volume. Il est cependant nécessaire d'observer que ces sortes de tumeurs dont

je viens de parler, sont ordinairement plus fréquentes chez les personnes célibataires & chez les femmes peu fécondes, que chez celles qui ont eu beaucoup d'enfans.

La nature peut donc seule, & par ses propres forces, résoudre dans des temps indéterminés, des humeurs anciennement épaissies, &, pour ainsi dire, concrètes; leur donner des degrés de fluidité propres à les faire rentrer dans les voies de la circulation, à les rendre homogènes à tous les fluides qui circulent, & capables de pénétrer & de franchir hardiment les organes sécrétoires, sans craindre d'y être arrêtées, & d'être portées au dehors sans obstacles. L'art peut aussi de son côté aider la nature, exciter en elle & accélérer des mouvemens qu'elle n'opérerait jamais, ou que dans des temps très-reculés.

Entre les maladies chroniques, il en est peu où la nature travaille aussi assidument & avec autant d'activité, que dans les Scrophules bénignes. On la voit toujours occupée, dès leur commencement, à garantir & à préserver les viscères essentiels à la vie, des humeurs

nuisibles qu'elle porte au dehors; à les pousser, avec plus ou moins de force, du centre à la circonférence, où leur mouvement se ralentit; & à les déposer enfin ou dans la peau, ou dans les graisses, ou dans les glandes, comme nous l'avons déjà dit. A peine y ont-elles établi leur demeure, & pris la forme & le caractère qui décele leur nature, que de nouvelles humeurs, suivant la même route, & chassées par la même force centrale, se recueillent dans les mêmes lieux, dilatent les réceptacles où elles se sont d'abord amassées, & forment des tumeurs qui viennent promptement à maturité.

Lorsque le pus est évacué, la plaie se mondifie & se consolide aisément; & si toute l'humeur étrangère a été en même temps portée à la surface du corps, on peut regarder ces dépôts comme une crise parfaite. Mais si la dépuration se fait à plusieurs reprises dans des temps & à des âges différens, ces crises, quoique salutaires, sont cependant imparfaites; car les tumeurs reparoissent successivement dans tous les temps où la machine éprouve de grands changemens. Comme la cause

de ces maladies est simple , leurs effets sont peu redoutables. Les efforts que fait la nature pour procurer la résolution à ces humeurs épaissies , sont plus prompts & plus marqués , que quand des vices combinés avec les humeurs mettent des entraves aux ressorts qui doivent les chasser , & les obligent à séjourner long-temps dans les lieux où elles se sont d'abord déposées : c'est ce qu'on observe dans les Scrophules malignes , où la langueur , l'indolence & l'inertie des viscères , retardent l'expulsion des humeurs hétérogènes , & empêchent leur coction dans les lieux où elles sont déposées.

Dans la description fidelle des Scrophules , on a vu les signes qui les annoncent , leur caractère , leur forme , les nuances différentes par lesquelles elles passent pour arriver d'une époque à l'autre , & le terme enfin où elles parviennent.

On a aussi examiné les premiers principes qui les causent , leurs développemens & leurs progrès dans les Scrophules bénignes ; on a remarqué les effets cruels des causes combinées dans les Scrophules malignes compliquées , &

par conséquent la composition de leur assemblage monstrueux & informe. Je crois devoir à présent exposer mes vues sur les moyens efficaces dont la nature se sert dans quelques sujets pour décomposer assez promptement ce qu'elle avoit été si long-temps à rassembler; mais, avant de les mettre au jour, il est nécessaire d'établir quelques idées générales, tirées de l'expérience sur laquelle elles sont principalement fondées; & pour y parvenir, il est important de jeter un coup d'œil rapide sur la circulation & sur les sécrétions; d'observer ce qui se passe dans les liquides qui circulent, & de les comparer avec ceux que l'on rencontre dans les vaisseaux après la mort.

On fait que les artères sont des canaux cylindriques & élastiques, doués, dès la première conformation, de mouvemens de systole & de diastole, qui font avancer le sang que le cœur leur fournit. C'est dans cette progression que les humeurs, confondues dans la masse du sang, abordent aux organes sécrétoires destinés à séparer de cette masse sanguine les différentes humeurs qui se trouvent dans le corps animé.

A chaque ramification d'artères, la colonne du sang se partage dans différens rameaux, qui se subdivisent encore en d'autres plus petits, se terminent enfin en de petits canaux d'une extrême délicatesse. La colonne du sang que le cœur pousse à chaque instant, parcourt ces ramifications; mais à chaque division, qui deviennent de plus en plus nombreuses, à mesure qu'elles s'approchent de leur fin, cette colonne de sang rencontre des orifices qui la séparent & la coupent, pour ainsi dire, de manière que les globules qui composent cette colonne sanguine se brisent à chaque systole du cœur, & la cohésion devient d'autant moins grande, que les diamètres sont plus petits; de là vient que cette colonne sanguine, arrivée enfin aux extrémités, perd sa couleur rouge en se transformant en lymphe, qui est l'effet de l'extrême division des globules sanguins.

Cette lymphe, après avoir subi tous les changemens auxquels elle est destinée suivant les loix de la nature, & avoir fourni sa propre sécrétion; cette lymphe, dis-je, en continuant son cours, enfile d'autres extrémités, qui, formant insen-

fiblement de petits troncs , deviennent enfin veineuses , & , se réunissant de plus en plus , constituent le système vasculaire veineux. La lymphe , qui parcourt ces canaux réunis , change bientôt après de forme ; & , par la privation du mouvement de systole , plusieurs de ces globules , en s'unissant , forment les globules sanguins. C'est ce que j'ai plusieurs fois observé , au moyen du microscope , sur les membranes déliées des animaux vivans. Cependant tous les globules lymphatiques ne se réunissent pas toujours pour recomposer des globules sanguins ; mais ils adhèrent & se réunissent ensemble en plus grand nombre , de sorte qu'il en résulte de petites masses qui , confondues avec la colonne sanguine , reviennent au cœur ; le cœur alors , par son action musculaire , brise en partie ces masses , les pousse par les artères pulmonaires dans lesquelles elles subissent encore de nouveaux degrés de division , non-seulement par la contraction des artères qui les contiennent , mais encore par l'action & la pression de l'air qui parvient à chaque inspiration dans les vésicules du poumon. Mais en traversant toute la substance
de

de ce viscère, elles n'ont pas toujours été suffisamment divisées, & leur cohésion n'a pas été tellement détruite, que la coction qu'elles ont dû subir ait été parfaite. Si, par quelque cause que ce soit, ces petites masses lymphatiques n'ont pas été entièrement résolues, & qu'en revenant par les veines au cœur, elles aient laissé en passant des molécules endurcies dans les organes sécrétoires, il est aisé de concevoir quels en doivent être les effets.

A chaque révolution de la circulation, la nature travaille à diviser ces petites masses confondues dans le liquide sanguin; malgré tous ses efforts, elle ne réussit pas toujours à procurer cette résolution, qui devient d'autant plus difficile, que ces petites masses s'associent quelquefois dans leur cours d'autres molécules de même nature, & forment ensemble de petites concrétions tout-à-fait irrésolubles. Cette cohésion se fait rarement dans les artères, & si elle s'y fait quelquefois, ce n'est que vers la fin de la vie; car leur mouvement de systole s'y oppose continuellement & efficacement, tant que les forces de la vie sont suffisantes. II

n'en est pas de même des canaux veineux, qui, destitués de mouvement de systole, favorisent leur union & leur cohérence. Aussi voit-on souvent pendant l'écoulement du sang dans la saignée, des filamens lymphatiques s'arrêter à l'ouverture de la veine, empêcher le sang de couler, &, après qu'on les a tirés sous leur forme concrète & filamenteuse, le sang reprendre son cours. On peut donc avec raison conclure de-là, que ces filamens lymphatiques s'étoient formés dans les veines, & que la lymphe, qui devoit être de nouveau convertie en sang, étoit devenue concrète; d'où il résulte que la masse sanguine a dû nécessairement diminuer, en raison de l'épaississement de la lymphe.

Ce qui favorise encore singulièrement la division de la colonne sanguine artérielle, est la multiplicité des anastomoses qu'on observe vers les organes sécrétoires, & principalement le long du conduit intestinal. Elles sont encore fort sensibles vers le sein, où les artères mammaires forment des anastomoses avec les artères épigastriques. On fait que les anastomoses ne sont autre chose que la réunion de deux artères de même dia-

mètre, partant de différens troncs. Il est évident que la colonne du sang que le cœur pousse à chaque systole, venant à se rencontrer dans le même canal en sens contraire, les molécules qui la composent doivent se heurter & s'entre-choquer. Il doit arriver de cette collision un changement dans la configuration des molécules du sang. Les anastomoses doivent donc être regardées comme des organes propres à disposer à des sécrétions ultérieures. De-là il n'est pas difficile de concevoir que si le sang artériel est trop épais, & que la cohésion de ces molécules soit plus grande qu'elle ne devroit l'être, les sécrétions seront dérangées, imparfaites, le cours des liquides ralenti dans une partie & accéléré dans d'autres, & de proche en proche la circulation troublée dérangera les fonctions de la nature.

C'est en considérant les liqueurs, tant avant qu'après la mort de l'animal, sain ou malade, que l'on pourra observer les vicissitudes qui leur arrivent, soit en raison de la rapidité de leurs mouvemens, de la lenteur dans leurs progressions, soit enfin dans les stases ou dans leurs propres canaux, ou dans

les glandes. A mesure que le sang s'arrête dans les veines destituées de mouvement, & privées d'ailleurs de l'action musculaire qui y supplée, il en aborde une moindre quantité au cœur, qui, à son tour, en fournit moins aux artères, & encore ce qu'elles en reçoivent est poussé dans les veines. Comme les obstacles augmentent de plus en plus par la cohésion du sang avec la lymphe épaissie, il en retourne très-peu au cœur; les veines se gonflent de plus en plus par celui qui s'y accumule; leur diamètre augmente; celui des artères, presque vuide, diminue; le cœur se contracte & redouble ses mouvemens; le pouls devient serré, fréquent & petit; l'angoisse, effet de la contraction générale, exprime la sérosité qui servoit de véhicule au sang: de-là les palpitations, la suffocation, les sueurs à la tête, au cou, à la poitrine; enfin un froid universel, la diminution graduelle des mouvemens du cœur, sa cessation, la mort.

En ouvrant les ventricules du cœur de ceux qui sont morts de scrophules, on trouve presque toujours, dans leurs cavités, des concrétions polypeuses d'une grande consistance, dont les ra-

cines se prolongent très au loin dans les gros vaisseaux. Dans le ventricule gauche, l'aorte & ses premières divisions, ces concrétions n'ont point de parties rouges sanguines qui y tiennent; dans le ventricule droit au contraire, les concrétions polypeuses sont toujours accompagnées d'une portion sanguine qui y est cohérente, & les suit dans leur propagation; d'où il résulte que la partie rouge du sang a diminué en raison de l'épaississement de la lymphe; mais cet épaississement n'est successivement arrivé à la lymphe que par l'addition des sucs nourriciers extraits des différens alimens dont se sont nourris les enfans, tels que les salaisons, les substances grasses, rances & âcres, auxquelles se font unis les miasmes galeux, dartreux, scorbutique, vérolique, rachitique & scrophuleux.

C'est à cet assemblage, à cet assortiment fortuit, qu'il faut référer les premiers degrés de condensation, & à leur persévérance, l'épaississement & même la concrétion de la lymphe. On seroit, à chaque instant, effrayé de voir les périls auxquels la machine humaine est exposée, si l'expérience ne dissipoit ces

craintes, en donnant des preuves convaincantes des ressources que la nature a pour décomposer avec violence des aggregations qu'elle avoit formées lentement. Pour remplir ses desseins, elle médite & prépare de loin les opérations qu'elle doit exécuter. C'est pourquoi on voit que les mouvemens insensibles & spontanées qui se passent dans les liqueurs qui circulent, tendent à la conservation du corps, & à entretenir l'équilibre respectif entre les fluides & les solides qui les meuvent, par la force élastique qu'ils ont reçue dès la première conformation. Toutes les humeurs animales, composées de molécules extraites, par les forces de la vie, des différentes substances dont on se nourrit, subissent des changemens indicibles, passent par des degrés innombrables de fluidité avant d'être en état de réparer les pertes qui se font à chaque instant.

Chaque substance nutritive contient en elle-même les élémens & les principes des parties qu'elle doit réparer, & y étant une fois appliquée, elle prend leur forme & leur nature. Cette réparation est toujours faite sur le même plan & avec les couleurs propres à chaque

partie; elle acquiert avec le temps les mêmes propriétés qu'avoient auparavant les parties dont les suc's alimentaires ont pris la place; cette réparation fera donc viciée, si ces suc's nutritifs, en circulant, se sont assimilés aux différens germes impurs confondus avec eux.

Lorsque l'animal est vivant, toutes les humeurs, tant homogènes qu'hétérogènes, passent par des degrés sensibles ou insensibles de fluidité; ce qui s'opère, ou dans leurs propres vaisseaux, ou dans des réservoirs naturels ou contre nature, dans lesquels elles prennent différentes consistances, & même deviennent concrètes.

On sera convaincu de cette vérité en considérant la circulation dans les gros vaisseaux, & en l'examinant avec soin dans les plus petits capillaires, comme il a déjà été dit; c'est en la contemplant toute animée qu'on verra, avec admiration, l'action des solides sur les fluides, leur progression, leur frottement, leur division, & la réaction des molécules de ces fluides contre les parois des vaisseaux qui les poussent.

On a vu jusqu'ici toutes les humeurs, confondues dans les liqueurs qui circu-

loient, s'arrêter dans différentes parties, s'y déposer, y demeurer comme en réserve & dans un parfait repos : c'est là le but & le terme auxquels elles parviennent selon les loix établies dans l'économie animale ; mais, quoique ces humeurs arrêtées paroissent dans un parfait repos, elles ont cependant encore un mouvement intestin qui tend à changer leur constitution, à détruire leur cohésion, & à les rendre plus fluides. Or, pour que ces humeurs puissent entièrement se résoudre, devenir homogènes & rentrer dans le torrent de la circulation, il faut qu'il se passe dans le corps humain, tant dans les fluides que dans les solides, des actions assez fortes qui leur donnent le branle & les déterminent : c'est ce qu'on appelle *crise*.

Les crises sont donc des révolutions qui se passent dans la nature, laquelle fait des efforts plus ou moins violens pour se délivrer & pousser au dehors ce qui est étranger & nuisible à sa conservation. Ce grand œuvre ne peut s'accomplir sans le rapport & le concours unanime de toutes les parties dont le corps est composé. Si des fluides plus épais qu'ils ne devoient l'être, oppo-

sent trop de résistance à l'action des solides qui les meuvent, leur impuissance ralentira leur cours, elles croupiront dans leurs réservoirs; & le vice scrophuleux conjoint aux humeurs, ou séparé d'elles & dégagé de ses liens, agira avec toute l'énergie dont il est capable, & produira les maux dont on a parlé.

Toutes les fonctions de la nature, pour ainsi dire enchaînées, languissent & gémissent en silence sous l'oppression d'un vice dont les forces combinées attendent impatiemment l'occasion de déployer leurs malignes influences, de briser & de détruire les organes où elles se sont réfugiées. Plus ce vice aura été retenu & concentré, plus, s'il est une fois mis en liberté, il paroîtra avec violence; plus ce virus aura long-temps séjourné dans les organes sécrétoires, plus les associations qu'il aura fomentées seront multipliées, les alliances plus étroites & plus intimes, les combinaisons plus fortes, plus solides; plus la cohésion sera grande entre les molécules des humeurs, plus leur division sera difficile. Mais la nature, toujours admirable & si féconde en moyens, tirera de ce dédale morbifique de puis-

fans secours pour combattre, avec succès, les causes multipliées prêtes à la détruire. On a vu que ces causes avoient retardé l'accroissement des enfans, s'étoient opposées à leur développement en donnant des entraves à toutes les fonctions, & qu'elles les menaçoient d'être un fardeau inutile à la société : cependant être malade, n'est pas renoncer au droit & à la prétention que l'on a à vivre & à se reproduire. Vers les temps déterminés pour cette reproduction, on voit paroître les signes qui annoncent les changemens, lesquels doivent s'opérer suivant les loix constantes établies dans l'économie animale. C'est ce terme tant désiré que la nature attend pour mettre en jeu tous ses ressorts, & subjuguier, par des actions vives & répétées, le vice scrophuleux, ou seul, ou combiné, en ménageant avec soin ses secours économiques pour l'expulser de son sein.

Voici, enfin, l'instant où la nature va mettre la dernière main à son ouvrage, l'étendre, le former, & lui donner les propriétés qu'il doit avoir pour se reproduire. Tous les agens sont retenus, concentrés, engourdis & privés de

mouvement apparent. Le temps de la nubilité ou de la puberté arrive : la raréfaction qui s'observe alors dans les liquides , ébranle les solides qui , à leur tour , réagissent sur les fluides épais , déjà disposés à se décomposer : alors les malades commencent à éprouver des lassitudes , de la langueur , de la paresse ; le teint , déjà pâle , se décolore encore davantage ; l'appétit diminue , le sommeil augmente ; ces jeunes gens tombent dans l'inertie & l'engourdissement ; à cet état , succèdent des agitations nocturnes qui , peu à peu , sont converties en mouvemens fébriles. Ces malades , qui jusques-là pouvoient encore marcher , ne peuvent presque plus se mouvoir pendant le jour ; ils éprouvent des bâillemens fréquens , des pandiculations , un sentiment de froid , de petits frissons passagers , des mouvemens irréguliers de fièvre , la dépravation totale de l'appétit ; la langue est chargée , & quelquefois la bouche sèche ; les yeux , qui étoient d'abord ternes , deviennent plus brillans ; la peau est plus chaude ; le pouls déjà petit devient plus fréquent & plus fort ; les urines , qui étoient d'a-

bord troubles & épaisses, paroissent plus claires & moins colorées; le ventre déjà paresseux se boursoffle sans douleur, la respiration devient plus fréquente, la fièvre enfin s'établit.

Si l'on observe avec beaucoup d'attention les glandes engorgées & même endurcies, les différentes tumeurs répandues çà & là dans lesquelles la fluctuation étoit ou sensible ou douteuse; si l'on examine avec le même soin les épiphyfes articulaires gonflées, suppurées ou non, les tumeurs nées entre l'os & le périoste, représentant des exostoses par leur forme & leur dureté; si, enfin, on considère les collections de pus dont la source est éloignée de l'endroit malade, on verra dans toutes ces tumeurs des changemens sensibles; à mesure que la fièvre non-seulement persévérera, mais encore s'accroîtra, on distinguera facilement au toucher plus de mollesse dans les glandes, & sur-tout dans leur centre; elles s'arrondiront davantage, & perdront presque tout-à-fait leur figure irrégulière; &, bien loin d'augmenter de volume, leur masse diminuera. C'est dans ces agitations fébriles & ces mouvemens violens de fièvre,

que ces malheureux enfans éprouvent de cruelles douleurs dans les articulations & même dans les os ; c'est aussi pendant ce temps que l'on voit sensiblement diminuer le gonflement des jointures par l'affaiblissement des épiphyses, & la suppuration, s'il y en avoit, se tarir. On voit aussi les tumeurs nées sur les os, & celles qui, quoique formées dans le tissu cellulaire, ont leur source dans les os malades, s'amollir, diminuer, & même disparaître entièrement. Il en est de même des éruptions à la peau, lesquelles se dessèchent pendant ces temps tumultueux qui sont plus ou moins longs, relativement à la constitution des sujets malades.

Dans cet état, toutes les sécrétions sont ralenties, suspendues, même arrêtées, & les évacuations supprimées ; toutes les issues sont fermées, & toutes les humeurs ne paroissent recueillies au dedans que pour y subir, en même temps & par les mêmes forces, les différens degrés de coction dont elles ont besoin : à quels périls ces mouvemens orageux n'exposent-ils pas ?

Tous ces phénomènes sont l'effet de l'impétuosité de la circulation, qui est

vivement accélérée par la résorption des humeurs qui ont long - temps croupi & se sont décomposées. On conçoit aisément que les tuniques des vaisseaux doués de sensibilité doivent être irritées par ces humeurs âcres qui les parcourent, & que les parois sensibles des réceptacles où elles sont renfermées doivent être agacées par leur présence. Ces premières insultes se passent, pour l'ordinaire, dans les capillaires & hors des grandes voies de la circulation. A mesure que ces humeurs sont repompées, le cœur & les artères, stimulés par leur acrimonie, s'irritent & redoublent leurs mouvemens, qui ébranlent de plus en plus les molécules de ces humeurs encore cohérentes, les divisent & les broient, favorisent leur fluidité, & les rendent propres à être reprises par les orifices veineux, & à être confondues dans toute la masse des liquides.

— Si, par ces actions répétées & par des révolutions totales de la circulation, ces humeurs deviennent homogènes, elles pourront alors être portées dans les différens organes sécrétoires, y subir de nouvelles filtrations,

être enfin utilement évacuées, & faire une crise salutaire; mais si, au contraire, l'aggrégation des molécules des humeurs n'a pas été entièrement détruite par la vivacité des mouvemens de systole & de diastole, ces petites masses, sans avoir changé de nature, & n'ayant été seulement que déplacées, s'arrêtant de nouveau dans les organes essentiels à la vie, y formeront des dépôts & y feront une crise mortelle.

Malgré ces vices réunis, dont l'association menace d'une ruine prochaine, il est cependant quelques tempéramens privilégiés, certaines constitutions assez robustes pour porter, du centre à la circonférence, une chaleur propre à ranimer les tumeurs indolentes, à échauffer les humeurs refroidies, à les mûrir sur le lieu, à les conduire promptement à suppuration; à ébranler, détacher, même pousser au dehors les portions d'os cariés, & fournir ensuite à ces parties malades les sucs propres à faire de bonnes cicatrices. C'est ce que j'ai quelquefois vu avec étonnement arriver, & les malades de l'un & de l'autre sexe jouir de la santé la plus florissante, quoique

portant encore en eux le germe du mal dont ils étoient atteints, & le transportant avec la vie aux enfans qu'ils engendroient. Les crises ne sont donc pas toujours un moyen suffisant pour anéantir le principe de ce mal cruel.

C'est pendant que le sang est poussé avec tant d'impétuosité que l'on voit, dans les scrophuleux rachitiques, les os recourbés se redresser par l'impulsion du sang dans les artères dont le battement continuel tend toujours à les allonger, & par conséquent à redresser les tuyaux osseux qu'elles accompagnent. La situation horizontale que les malades gardent dans leurs lits, favorise encore ce redressement qui devient d'autant plus aisé pendant cette révolution, que les os des jambes & des cuisses ne supportent plus le poids du corps. C'est pourquoi on observe assez constamment que les os des extrémités inférieures se redressent plus volontiers que ceux de l'épine & de la poitrine, & que ce changement ne se fait jamais que lorsque le corps de l'os est encore souple & les épiphyses molles; ce qui, par conséquent, n'arrive guère au-delà de l'âge de dix à douze ans. Les crises

qui arrivent dans ces sujets, sont donc également utiles, & à la résolution des tumeurs ou glandes, & au dénouement des articulations gonflées. Lorsque les enfans ont été assez heureux pour échapper au danger de ce développement assez souvent funeste, on les voit, aussitôt que le calme est rétabli, s'être alongés au-delà de ce qu'on auroit pu l'espérer, principalement les jambes & les cuisses, tandis que le même développement a rarement eu lieu à l'égard du tronc : d'où il suit que ceux qui ont été rachitiques, n'ont jamais cette juste proportion d'où dépend la force, la souplesse, l'élégance & la beauté.

Les scrophuleux scorbutiques ne supportent pas impunément le choc des crises, qui sont assez rares chez eux, sans courir les plus grands risques. La violence de la fièvre qui les accompagne, l'effervescence & la raréfaction du sang, le boursoufflement du corps, la plénitude & la dureté du pouls, des ecchymoses profondes dans le pannicule graisseux, avec des phlyctènes toujours suivies d'effusion de sang lorsqu'elles se percent, des extravasations dans les viscères, des hémorragies par

le nez, des crachemens de sang abondans, des déjections sanguinolentes, des pissemens de sang, terminent en peu de jours la vie de ces malheureux.

Les enfans scrophuleux qui ont apporté en naissant le germe du mal vénérien, sont beaucoup moins sujets aux crises, & s'ils en ont quelquefois, elles sont rarement à leur avantage; car, par la violence de la fièvre, le suc médullaire, infecté de virus, devenant encore plus âcre par la vivacité de la chaleur, enflamme les membranes qui revêtissent les cellules osseuses, ce qui met plus d'obstacles à l'abord des liquides, & s'oppose à leur retour. Le gonflement du corps de l'os & de ses épiphyses, ce qui constitue un véritable *spina-ventosa*, en est donc une suite nécessaire. Ce désordre ne peut arriver, que le périoste interne & externe ne soit violemment étendu & n'approche de la rupture, d'où naissent les douleurs atroces dont ces malades sont vexés.

Pendant que ces accidens se passent dans les os, les glandes, loin de s'arrondir & de devenir plus molles, affectent des figures irrégulieres, & s'en-

durcissent ; les ulcères de la peau , s'il y en a , rendent une sanie ichoreuse ; les bords se renversent & prennent un caractère chancreux ; la durée de ces accidens épuise les malades , qui succombent enfin après de longues souffrances.

Ce qui vient d'être dit des crises , ne s'observe guère que sur des malades délaissés par l'indigence & la pauvreté , dans lesquels la nature , abandonnée à ses propres loix , a suivi , sans être interrompue par aucun remède , le cercle qu'elle devoit parcourir. Il n'en est pas de même de ceux qui ont fait usage de médicamens dont l'effet a effleuré la cause , a dissipé & évacué des humeurs surabondantes , a relâché les liens qui tenoient les fonctions à la gêne , & par conséquent a retardé le développement des causes combinées , dont les suites eussent pu être fâcheuses. Mais ces remèdes , pour la plupart purgatifs , en dérobant une partie de l'humidité qui servoit de véhicule aux humeurs , les ont encore rendues plus épaisses , & les ont fait devenir concrètes : ce qui constitue la classe des scrophules stationnaires qui demeure-

roient pendant toute la vie presque toujours dans le même état, si l'art, éclairé par l'observation des moyens que la nature emploie elle-même pour son propre soulagement, ne mettoit le médecin en état de leur porter des secours efficaces, dont il sera fait mention en son lieu.

CHAPITRE VII.

Du pronostic des Scrophules.

ON a vu, dans la description des scrophules bénignes, leur naissance, leurs progrès, & tous les degrés par lesquels elles passent pour parvenir à leur terme; les différentes formes qu'elles prennent, les caractères qui les indiquent & les constatent, les causes simples qui les produisent, & leurs terminaisons. On a observé aussi que dans les scrophules malignes, la complication des causes y apportoit des différences sensibles, & que, conservant toujours leur génie primordial, elles affectoient non-seulement les parties

molles, tant au dehors qu'au dedans, mais qu'elles se jetoient encore indistinctement sur toutes les parties solides. Enfin, on a remarqué les ressources que la nature tire de son propre fonds, pour délivrer, par des crises, quelques malades du germe scrophuleux qui les opprime. Quoiqu'en exposant ces maux je les aie conduits par degrés depuis leur commencement jusqu'à leur fin, & qu'en général j'y aie joint le pronostic tel qu'il se présente de lui-même, je crois devoir encore revenir sur mes pas, en établissant un autre pronostic tiré de l'expérience fondée sur l'effet de mes nouveaux procédés.

Il est évident, d'après ce qui a été dit, que les humeurs infectées du miasme scrophuleux qui a endommagé plus ou moins les parties où il s'est déposé, ne pouvant être dépouillées de ce vice que par un long usage de remèdes propres à le corriger, & que les organes qui ont été altérés ou détruits ne peuvent être réparés que dans un grand espace de temps; on jugera donc quelle doit être la durée de la maladie, d'après les désordres qu'elle aura occasionnés.

Lorsque la peau & la graisse sont seulement affectées, on peut espérer de guérir les malades en faisant usage des remèdes dont on parlera, à moins que, par un mauvais traitement, on ne suspende ou l'on n'arrête les humeurs que la nature porte au dehors par les forces de la vie.

S'il y a de l'empâtement & de l'engorgement dans les glandes extérieures du cou seulement, qu'elles soient molles, arrondies, & un peu sensibles au toucher, on peut espérer que ces glandes se résoudront; mais si les remèdes n'opèrent pas la résolution, elles prendront en peu de temps un caractère phlegmoneux, & suppuront. Si les glandes situées plus profondément sont obstruées, la résolution sera plus longue & plus difficile, & la suppuration plus rare & plus tardive. Mais si les glandes des aisselles & des aines sont en même temps obstruées, la maladie sera beaucoup plus longue & plus difficile à guérir. Si les glandes du mésentère, celles qui sont placées çà & là dans la cavité du bas-ventre, & celles qui accompagnent la trachée-artère, les bronches, l'œsophage, sont obstruées,

ce que l'on connoîtra par les signes déjà indiqués, il y a tout à craindre pour la vie du malade, comme il a déjà été dit en parlant des scrophules bénignes simples.

Malgré la simplicité & la bénignité de la cause & de ses effets, on ne doit pas s'attendre à voir promptement le mal se dissiper; car les symptômes ne s'évanouiront qu'autant que les remèdes auront résout la lymphe, que les engorgemens auront disparu, que les malades, dont le développement & l'accroissement auroit été lent & tardif, s'allongeront, se fortifieront, & que toutes les fonctions de la nature rentreront dans leur premier état. On ne doit donc pas être étonné de voir ces maladies durer des six mois, un an, dix-huit mois, & quelquefois plus.

On ne pourra guère porter de jugement solide sur l'événement des scrophules malignes, qu'autant que l'on sera bien instruit de la nature du mal, de ses différens rapports, de ses causes, de ses changemens, & du terme où il est parvenu. Lorsque ce vice se fera jeté sur les parties intérieures, soit de la poitrine, soit du bas-ventre, ce qui

n'arrive pour l'ordinaire qu'aux enfans du premier âge, qu'il se sera cantonné soit dans les follicules du pannicule graisseux, soit dans le corps des glandes, qu'il y aura séjourné assez longtemps pour en déranger l'organisation, on ne pourra alors avoir aucun espoir de guérison; mais si on a attaqué ce vice dès les premiers instans qu'il s'est montré, on en arrêtera les progrès par l'usage des remèdes, & on pourra espérer de guérir les malades. Si les forces intérieures ont été assez puissantes pour avoir poussé au dehors les humeurs viciées, quoique déposées dans la peau, dans la membrane adipeuse & dans les glandes, on peut encore espérer de guérir ces malades, à moins que le mal ne fût arrivé à son comble, ne les eût épuisés par de longues & abondantes suppurations, des dévoiemens & une fièvre lente habituelle, & ne les eût mis hors d'état de recevoir les secours de l'art.

Lorsque j'ai décrit les scrophules osseuses, il a été facile de juger quel devoit être le sort de ceux qui en étoient attaqués, principalement si le corps des vertèbres, les os innominés, les épiphyfes

physes du fémur & du tibia , tant au dedans qu'au dehors , étoient infectés de ce vice. Ce que j'en ai dit est tracé d'après l'observation la plus exacte faite sur les malades , dont le grand nombre m'a présenté presque tous les cas qui peuvent se rencontrer. J'en ai vu de tous les âges , de sexes différens , à toutes les époques , & j'ai été dans les circonstances les plus favorables pour observer toutes les phases variées de cette maladie. J'en ai rencontré qui avoient fait usage de remèdes de différente nature , & il m'a été facile d'établir une comparaison entre les changemens bons ou mauvais que ces remèdes avoient opérés , & l'état où étoient ceux qui n'en avoient fait aucuns au même terme de la maladie. Cet examen m'a fait voir aussi la différence des effets de mes nouveaux procédés.

C'est pourquoi , sans m'arrêter au jugement qu'on doit naturellement porter sur ces maladies , je n'exposerai que le pronostic que mes observations , presque invariables , m'ont engagé d'adopter. Malgré l'érosion , & même la destruction que le miasme scrophuleux

opère, tant sur la surface des os que dans leur substance spongieuse & cellulaire, on ne doit pas toujours regarder ces désordres comme indomptables, puisque, dans le grand nombre de malades qui se sont présentés à mes audiences publiques, j'en ai beaucoup vu que je regardois comme au dessus des forces de l'art, guérir cependant, par une longue persévérance dans l'usage des remèdes.

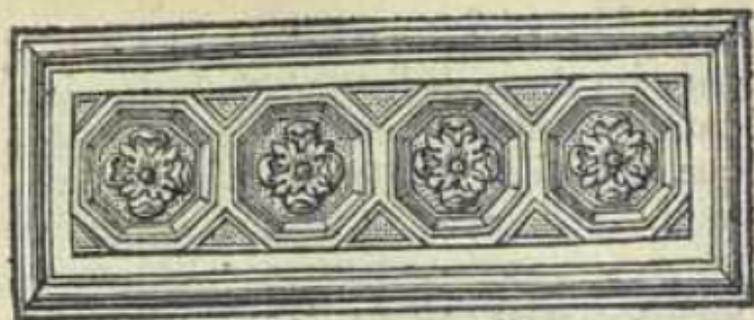
De toutes les maladies scrophuleuses, il n'en est pas de plus effrayantes, ni de plus dangereuses que celles qui sont accompagnées de scorbut, principalement si les épiphyses sont gonflées, que les parties charnues qui les recouvrent soient tuméfiées & profondément ecchymosées, avec des phlyctènes remplies de sérosité rouffâtre : ces sortes de malades guérissent difficilement & rarement; cependant, en unissant les remèdes propres à l'une & à l'autre maladie, on peut espérer de les guérir, comme je l'ai vu plusieurs fois.

Lorsque le vice vérolitique s'est associé au miasme scrophuleux, les symptômes sont terribles, les douleurs atroces, & les enfans souvent périssent

s'ils ne sont secourus promptement, surtout si le mal a gagné l'intérieur de l'os.

Comme le rachitis a beaucoup de rapport, & même d'affinité avec les scrophules, puisque les remèdes propres à guérir celles-ci arrêtent ordinairement les progrès de l'autre, & quelquefois même les guérissent, on pourra porter un seul & unique jugement sur ces maladies combinées, & il sera relatif aux symptômes qui les caractérisent.

Fin de la première Partie.



TRAITÉ
DES
SCROPHULES.



SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Observations générales sur les principaux Remèdes les plus usités jusqu'à présent dans la cure des Scrophules.

AVANT d'exposer l'usage des nouveaux procédés dont je me sers avec succès depuis bien des années, pour la

guérison des maladies scrophuleuses, je crois qu'il est indispensable de dire quelque chose des motifs qui m'ont déterminé à réformer, & même à rejeter la plupart des préparations que l'on rencontre dans les auteurs, tant anciens que modernes. Ils se sont contentés d'indiquer çà & là des remèdes généraux, sans déterminer avec précision les circonstances dans lesquelles on doit les administrer. C'est après les avoir inutilement éprouvés pendant long-temps, & sur beaucoup de malades, que je me suis convaincu de leur insuffisance.

On a attribué à quelques plantes, à certains topiques, la propriété de guérir les écrouelles, & on a célébré ces remèdes comme des spécifiques. Il est possible que des remèdes simples aient opéré la guérison de maladies bénignes; mais il est bien difficile de croire que des maladies compliquées de différentes causes, aient pu par leur moyen être déracinées aussi efficacement. Ce seroit donc à tort qu'on prétendroit avoir vu ces remèdes agir avec la même énergie sur des maladies composées; car les principes des maux associés entre eux produisent des combinaisons qui ne pour-

ront jamais être détruites par ces remèdes simples, dont l'action a été si marquée sur les maladies bénignes & principalement extérieures. Il est vrai que les enfans des habitans des campagnes ont quelquefois été guéris par l'usage de quelques plantes données tant intérieurement qu'appliquées au dehors, lesquelles n'auroient pas eu un aussi heureux succès sur les enfans de ceux qui habitent les grandes villes : dans ceux-ci, les maladies sont presque toujours compliquées, tandis que dans les autres elles sont ordinairement simples. Le même remède par conséquent peut être salutaire aux uns, & nuisible ou pour le moins indifférent aux autres.

L'expérience ne m'a que trop fait voir que ces guérisons apparentes, opérées par ces remèdes, sont souvent infidieuses ; car, comme la cause en est intérieure, & que ces remèdes n'ont pu l'attaquer & la détruire, les tumeurs sont à peine dissipées & les plaies desséchées ou cicatrisées, qu'on voit le mal reparoître bientôt dans d'autres endroits, où ces humeurs déposées de nouveau font souvent de grands ravages. On ne doit donc attendre de guérisons

solides, qu'autant qu'on a attaqué la cause, qu'on l'a atténuée, & entièrement détruite.

Entre les remèdes les plus usités, & qui ont paru mériter le plus de confiance, on s'est principalement servi de sucs d'herbes, de bouillons, de décoctions de plantes apéritives ou des autres classes, de différens extraits, de cloportes, &c. Ces remèdes, toujours utiles, ne peuvent être regardés que comme préparatoires, & propres à disposer la nature à recevoir l'action de médicamens plus efficaces, ou leur servir de véhicule.

On a aussi employé le mercure doux, la panacée, les frictions mercurielles, la dissolution de mercure dans l'acide nitreux, & le sublimé corrosif. On s'est encore servi du vitriol martial, de la limaille d'acier, des différens safrans de mars, de l'éthiops martial, du cinabre, de l'antimoine crud, du soufre doré d'antimoine, de l'antimoine diaphorétique, de la magnésie, des coraux, des yeux d'écrevisses, des coquillages calcinés, tant sous forme sèche & pulvérulente, que mélangés avec quelques sirops en forme d'opiat ou de pilules; on a

aussi mis en usage différens sels, les savons, les teintures, les eaux minérales, tant acidules que thermales, le remède de Rotrou, plusieurs prétendus spécifiques & antidotes : remèdes dont je parlerai en particulier, lorsque je publierai l'examen analytique de mes nouveaux procédés, qui termineront la troisième & dernière partie de cet ouvrage.

CHAPITRE II.

Remarques sur les propriétés & les principaux effets du nouveau Remède anti-scorphuleux, avec la manière sommaire d'en faire usage.

DANS l'exposition des Scrophules, on a remarqué qu'abandonnées à elles-mêmes, elles suivent immuablement toutes les gradations observées dans leur naissance & dans leur développement. On a vu aussi que le génie de cette maladie cruelle est un être à part & distinct, dont les caractères sont invariables & les formes régulières; que sa marche est sourde & lente; que son

développement est toujours tardif; & que si jufqu'ici on n'a pas été affez heureux pour le combattre efficacement, c'est qu'on a manqué de moyens qui puffent détruire l'agrégation de toutes les caufes réunies de ce mal. On a dû voir encore que ce vice n'affecte les parties folides, qu'après avoir altéré les humeurs qui circulent, & dont il occafionne la ftagnation par la condensation & l'épaiffiffement qu'il leur communique.

Anéantir ce miasme primordial, détruire cet afsemblage de différens vices en diminuant la choéfion des humeurs qu'une longue affociation a fomentée, difpofer infenfiblement les liquides à couler avec plus de facilité dans leurs canaux, redonner à ceux-ci le reffort qui leur manque, & dont ils ont befoin pour faire avancer les fluides trop difpofés à s'arrêter, est le but où je me fuis propofé d'atteindre, & auquel je fuis parvenu en composant le remède dont je me fers depuis fi long-temps avec les plus grands succès.

Il n'est pas accordé aux hommes de connoître avec précision tous les mouvemens qui fe paffent dans les fluides,

& l'action que les médicamens exercent sur eux; mais on fait par l'observation que la nature, toujours régulière dans ses mouvemens, & favorisée par des secours que l'art lui prête, suit dans la cure des Scrophules des loix constantes & uniformes, pour détruire les désordres que des causes simples ou réunies ont occasionnés tant dans les parties dures que dans les parties molles, en procurant la fluidité aux humeurs épaissies, en sollicitant les sécrétions par de douces évacuations, & restituant l'élasticité aux parties qui l'ont perdue.

J'ai appris par une expérience longue & constante, que ce remède est spécialement propre aux maladies scrophuleuses, qu'il détruit avec efficacité. Je l'ai tellement disposé à agir de concert avec d'autres remèdes propres à combattre le vice scorbutique & vérolitique, &c. qu'ils parviennent tous au même but pour la guérison de ces différens maux associés. De-là il est facile de concevoir, par les effets qu'il opère, quelles sont ses propriétés. Réfoudre la lymphe, stimuler les fibres, augmenter l'action des vaisseaux, ranimer les parties dans l'atonie, en leur

rendant leur première élasticité, déterminer les liquides vers les organes sécrétoires, en évacuant sans violence les humeurs nuisibles & résoutes : ce sont là ses principales fonctions.

Depuis tant d'années que je me sers de ce remède, je ne puis de bonne foi lui faire le moindre reproche; au contraire, j'ai toujours vu, à ma grande satisfaction, que les parties attaquées de Scrophules paroissent être les seules sur lesquelles il agissoit; que les malades ne maigrissent pas ou ne paroissent maigrir qu'autant que la bouffissure, faisant partie de leur mal, se dissipoit. On peut donc regarder ce remède comme une substance homogène à tous nos liquides, laquelle subit sans désordre toutes les révolutions répétées de la circulation. C'est en parcourant ainsi les plus petits capillaires, qu'il brise les globules sanguins, trop cohérens entre eux, & les lymphatiques épais. Ces effets ne pourroient jamais s'opérer sur les liquides, si les parois des vaisseaux de tout genre ne recevoient une nouvelle élasticité par le contact légèrement stimulant de ce médicament. Son action s'étend donc sur

tout le système vasculaire & nerveux; & en aiguillonnant doucement toutes les parties qui sont presque dans l'atonie, il leur donne du ressort; & en sollicitant les organes sécrétoires, il rétablit leurs fonctions ou ralenties, ou suspendues.

S'il étoit important d'énoncer les propriétés & les vertus du nouveau remède anti-scrophuleux, il ne l'est pas moins d'exposer la manière de l'employer, soit seul, soit associé à d'autres remèdes applicables aux différentes espèces de cette maladie. C'est pour remplir ces vues, que toujours modifié de manière à éteindre le germe de ce mal, il est divisé en trois classes de pilules, dont la première est résolutive, la seconde laxative, & la troisième tonique. Il est facile de concevoir qu'après avoir résolu les humeurs épaissies, il faut les évacuer lentement, ou au moins les y disposer, pour être plus facilement entraînées par les purgatifs dont on parlera; & après avoir délivré les organes des humeurs qui les surchargeoient, il est nécessaire de les fortifier, sans perdre néanmoins de vue la cause qui les avoit jetés dans l'inertie:

c'est l'effet que produisent les pilules toniques.

On commencera d'abord par les pilules résolutives, dont on donnera la moitié d'une le matin aux enfans du premier âge; & après qu'ils y auront été accoutumés pendant dix-huit ou vingt jours, on leur en donnera une autre moitié le soir, délayée dans le véhicule dont on parlera : cette dose est celle qui convient aux enfans de l'âge de deux jusqu'à quatre ans ou environ. Lorsqu'ils sont parvenus à cet âge, on doit augmenter la dose d'une demi-pilule; & après avoir continué pendant quelques mois, on en donnera une entière le matin, & une pareille le soir : cette quantité sera suffisante pour les enfans depuis quatre ans jusqu'à l'âge de douze à quatorze. Depuis ce terme jusqu'à celui de vingt-cinq, trente ans, & même au-delà, on en donnera jusqu'à trois, en commençant d'abord par une le matin, que l'on continuera pendant au moins huit à dix jours; ensuite une autre le soir; & après un pareil espace de temps, on en fera prendre une seconde le soir seulement. Cette dose ne sera portée au-delà, qu'autant

que les tempéramens seront forts & robustes, & qu'on n'appercevra aucune diminution sensible dans les symptômes.

Ces pilules tiennent rarement le ventre plus libre; cependant, si l'on s'appercevoit que les déjections fussent trop abondantes, il seroit nécessaire d'en supprimer une.

Les pilules laxatives, prises à la quantité d'une le matin & d'une autre le soir, tiennent ordinairement le ventre plus libre, sans pour cela cesser d'agir efficacement sur la cause; elles seront par conséquent de la plus grande utilité, lorsqu'il s'agira d'évacuer doucement les humeurs à mesure qu'elles seront fondues; mais on aura l'attention de ne s'en servir que lorsqu'on verra quelque commencement de résolution dans les engorgemens & dans les tumeurs. Si cependant elles occasionnoient plus de trois évacuations dans les vingt-quatre heures, on n'en donneroit qu'une le soir, & le matin une autre résolutive. Mais si au contraire, prises à la dose de deux, elles ne procuroient pas au moins deux selles par jour, on pourroit, sans la moindre crainte, aller jusqu'au nombre de trois, & même de quatre.

Quant aux pilules toniques, elles ne doivent en général être mises en usage que vers le milieu de la cure, & principalement dans les maladies des os: on n'en donnera que le soir à la quantité d'une d'abord, & ensuite de deux; ce qui n'exclura pas les pilules ou résolatives, ou laxatives, prises le matin à jeun avec le véhicule dont on fera mention.

J'ai cru devoir donner une idée des propriétés essentielles du nouveau remède anti-scrophuleux, avant d'exposer les différens cas dans lesquels il convient de l'administrer. Ce remède seul opère la guérison des maladies scrophuleuses, comme je l'ai observé tant de fois chez les indigens; mais ces malheureux, pour la plupart, privés des choses les plus essentielles à la vie, sont presque toujours dans l'impuissance de se procurer les secours propres à en aider l'effet, & par conséquent sont beaucoup plus long-temps à guérir. Comme les malades de toutes les classes doivent être également instruits des moyens propres à accélérer leur guérison, j'ai placé ici sommairement les différens remèdes auxiliaires dont je me suis très-utilement servi dans la cure.

 CHAPITRE III.

Des différens Remèdes auxiliaires, tant internes qu'externes, dont je me sers dans la cure des Scrophules.

SECTION PREMIÈRE.

Des Remèdes internes.

Sucs d'herbes.

N^o. I. **P**RENEZ feuilles très-récemment cueillies de cresson de fontaine, de beccabunga & de cochléaria, de chaque partie égale, & quantité suffisante pour qu'étant pilées & exprimées, il en résulte six onces de suc, dans lequel on fera fondre douze grains de sel ammoniac. On y délaiera ensuite une once de sirop anti-scorbutique. Cette dose sera divisée en deux parties égales, dont l'une sera prise le matin, & l'autre le soir.

Si ces sucs, sans être dépurés, fati-

210 DES SCROPHULES,

guoient un peu l'estomac, on les filtreroit avant d'y ajouter le sirop. La dose sera plus ou moins grande, relativement à l'âge & aux circonstances de la maladie. On observera de ne point exposer au feu & de ne point chauffer ce suc d'herbes, qui perdrait par ce moyen sa principale vertu.

Liqueur anti-scorbutique.

N^o. 2. Prenez racines de raifort sauvage & de bardane, de chaque une once; semences de sinapi, demi-once; feuilles de beccabunga, de cresson, de cochléaria, de trèfle d'eau, de chacune une grande poignée; pilez les semences dans un mortier de marbre ou de bois; écrasez les racines nettoyées & découpées; écrasez aussi un peu les plantes fraîches; mettez le tout dans une cucurbitte de verre d'environ deux pintes; versez dessus deux livres d'eau la plus pure, & la couvrez d'une vessie mouillée: vous la placerez dans un bain-marie non bouillant, & continuerez l'infusion pendant douze heures. Lorsque la liqueur sera refroidie, vous la filtrerez, & vous y ferez fondre quatre onces de

sucre en poudre, & deux gros de sel ammoniac purifié; on enfermera cette liqueur dans une bouteille que l'on tiendra bien bouchée, & dans un lieu frais.

Dans les maladies scrophuleuses compliquées de scorbut, je préfère cette liqueur au vin anti-scorbutique, qui, quoique composé des mêmes ingrédients, n'a pas un succès aussi marqué dans celles qui attaquent les os. J'ai vu le gonflement des gencives, les taches à la peau & la langueur se dissiper en partie par son usage, tandis que les os acquéroient plus de volume. Seroit-ce parce que la partie acide du vin combiné avec les esprits volatils des plantes, énerveroit leur action, & que, malgré son union, cet acide seroit encore assez puissant pour augmenter la cause de la maladie, dont le ramollissement des os & le gonflement des chairs qui les recouvrent, sont le produit? Cela est vraisemblable, & paroît s'accorder avec les observations.

Il est vrai que les plantes qui entrent dans la composition de cette liqueur, sont de même nature & ont les mêmes propriétés que celles du vin anti-

scorbutique; mais les esprits volatils, dont ces plantes abondent, forment des combinaisons avec l'acide du vin, d'où résulte un être bien différent de celui de notre liqueur. Ce que j'ai observé de bien singulier, c'est que les malades qui font usage du vin anti-scorbutique, répandent une odeur d'ail que n'exhalent point ceux qui prennent la liqueur anti-scorbutique à l'eau. Ce phénomène paroît dépendre de la combinaison des esprits volatils avec la partie acide du vin, d'une part, & de l'autre de l'action qu'il opère sur le corps humain, dont le résultat est l'odeur d'une substance qui n'entre point dans ce composé.

Poudre purgative.

No. 3. PRENEZ scammonée en poudre, un scrupule; rhubarbe en poudre & sel d'absinthe, de chaque douze grains; magnésie de Glauber un scrupule; mêlez le tout bien exactement pour une prise, que l'on délaiera dans un demi-gobelet d'eau tiède. Cette dose, pour les adultes, convient sur-tout à ceux qui sont d'un tempérament humide & difficile à purger. Cette poudre ne sera

pas moins efficace pour les enfans, en proportionnant la dose à leur âge.

En prescrivant cette poudre, qui m'a mieux réussi que les autres purgatifs, je n'entends pas exclure ceux-ci, dont les malades pourront se servir s'ils ont coutume de s'en bien trouver.

Quant aux enfans qui prennent difficilement la manne, j'y supplée par la potion suivante.

Purgation commune pour les enfans.

N^o. 4. PRENEZ séné mondé, un gros & demi; polypode de chêne ou réglisse concassée, deux gros; quatre onces de petits pruneaux noirs; faites bouillir dans un demi-septier d'eau, & réduire à moitié; passez à travers un linge, & ajoutez-y un petit morceau de sucre.

Teinture de Mars.

N^o. 5. PRENEZ teinture de mars & esprit volatil de cochléaria, de chaque six gros; dissolvez dans ce mélange un gros d'alkali volatil concret de sel ammoniac; vous mettrez cette liqueur dans un flacon que vous tiendrez bien bouché.

Teinture de gaïac.

N^o. 6. PRENEZ une once & demie de teinture de gaïac, dans laquelle vous dissolvrez un gros de sel martial ammoniacal, & vous tiendrez la liqueur dans un flacon bien bouché.

Infusion de gaïac.

N^o. 7. PRENEZ un gros de rapure de bois de gaïac, que vous ferez infuser pendant la nuit sur la cendre chaude dans une pinte d'eau; vous passerez la liqueur à travers un linge, & y ferez fondre douze grains de tartre martial soluble. Ce sera la boisson ordinaire de ceux qui sont affectés de Scrophules osseuses.

Infusions théiformes.

N^o. 8. 1^o. L'infusion de scabieuse; pour boisson ordinaire, convient aux maladies scrophuleuses qui attaquent la peau.

2^o. L'infusion de squine est plus propre que toute autre aux maladies scrophuleuses qui affectent la membrane adipeuse.

3°. Celle de feuilles de noyer réussit beaucoup mieux dans les maladies scrophuleuses des glandes.

On fera, au besoin, chacune de ces infusions avec un gros ou de fleurs de scabieuse, ou de squine, ou de feuilles de noyer, dans une pinte d'eau bouillante, en forme de thé.

SECTION II.

Des Remèdes externes.

LE principal objet que l'on doit avoir en vue dans l'application des topiques, est de diminuer la résistance que les humeurs portées à l'extérieur du corps opposent aux forces motrices, soit que ces humeurs aient été déposées dans la peau, dans la graisse ou dans les glandes, ou concentrées dans les os. Diminuer ces obstacles, c'est augmenter la puissance qui meut les liquides; c'est faciliter l'effusion des humeurs nuisibles, & soulager la nature par la voie qu'elle a choisie elle-même pour s'affranchir de ce qui l'incommode; c'est enfin éluder les crises, ou en préparer de salutaires. Or, ce qui peut résoudre les em-

barras formés dans la peau & dans les graisses, & donner un libre cours aux exhalaisons des humeurs ténues qui doivent s'échapper par les ouvertures innombrables dont la peau est parée, doit remplir, & remplit en effet le vœu de la nature; & en cela mon attente a rarement été trompée dans l'usage des fomentations, des cataplasmes & des bains de l'eau minérale artificielle, dont j'indiquerai les cas dans son lieu.

Eaux minérales artificielles.

N^o. 1. PRENEZ sel marin bien décrépité, sel de soude bien desséché, l'un & l'autre en poudre, de chaque demi-livre; fleurs de soufre, quatre onces; mêlez ces substances bien exactement: vous projetterez par parties ce mélange dans un creuset rougi; & lorsque toute la matière sera mise en belle fusion, vous la coulerez dans un mortier de fer, chauffé & graissé. Lorsque cette masse sera refroidie, vous la réduirez en poudre, & verserez dessus six pintes d'eau bien claire, & la dissolution s'en fera promptement. Vous filtrerez ensuite
cette

cette eau, qui aura une teinte jaunâtre & répandra une forte odeur hépatique sulfureuse. Vous mettrez cette liqueur dans des bouteilles que vous boucherez exactement, & les tiendrez dans un lieu frais. La dose de cette liqueur pour un bain ordinaire, est depuis demi-septier jusqu'à chopine.

Quoique cette eau minérale soit principalement destinée à résoudre les embarras & les obstructions extérieures, elle n'est pas moins utile à la résolution des viscères du bas-ventre engorgés, & même des tumeurs qui y sont nées, telles que celles dont on a fait mention en parlant des crises. Son usage ne se borne pas seulement à l'extérieur du corps; on peut aussi en donner intérieurement, sur-tout dans les maladies rebelles de la peau. La dose de cette liqueur sera de demi-gros, & même plus, sur une pinte d'infusion de scabieuse, à laquelle on ajoutera un peu de sucre. On parviendra au but qu'on se propose, en faisant d'ailleurs usage des pilules laxatives ou résolatives, suivant le besoin.

Dans toutes les maladies du visage, soit de la peau ou du pannicule grais-

feux, soit dans le gonflement des os avec ou sans suppuration, les maladies des yeux, le boursofflement de la membrane pituitaire, & dans les maladies de poitrine, je n'ai pas trouvé de meilleur moyen pour appaiser & diminuer la violence des accidens, que d'exposer le visage à la vapeur de deux onces de cette eau minérale étendue dans une pinte d'eau bouillante. On peut, suivant les circonstances, y faire infuser quelques plantes appropriées aux différens états de la maladie. On fera ce bain de vapeur matin & soir, & on aura soin de tenir la tête couverte tant que l'eau demeurera chaude.

Les gens du peuple qui ne pourroient pas aisément se procurer cette liqueur, la suppléeront avec beaucoup de facilité en faisant chez eux celle qui suit.

Prenez six onces de soude en poudre, deux onces de sel marin, & une once de fleurs de soufre; mettez le tout dans un pot de terre vernissé; versez dessus trois pintes d'eau; faites-les bouillir & réduire à deux; passez la liqueur, & enfermez-la dans des bouteilles, comme il est dit ci-dessus.

On conçoit aisément quelles sont les

propriétés & les avantages de ces bains, eu égard aux causes & aux effets des maladies scrophuleuses.

Cérat.

N^o. 2. PRENEZ quatre onces de cire blanche, six onces d'huile d'amandes douces, une once de blanc de baleine, & demi-once de térébenthine de Venise; faites fondre le tout au bain-marie; remuez le mélange, &, lorsqu'il sera refroidi, mettez-le dans un pot pour l'usage.

Emplâtre contentif & défensif.

N^o. 3. PRENEZ deux pintes de bon vinaigre blanc que vous verserez sur deux livres de litharge; faites bouillir dans un chaudron de fer, ayant soin de remuer la matière qui se précipite au fond. La liqueur blanchira à mesure que le plomb se dissolvera; &, lorsque la liqueur sera presque évaporée, ajoutez-y deux livres d'huile d'olive; continuez l'ébullition jusqu'à ce que la matière devienne épaisse & prenne une consistance emplastique;

220 DES SCROPHULES,

ajoutez-y alors demi-livre de cire jaune coupée par morceaux : vous aurez soin dans ce moment de modérer le feu, & quand elle sera fondue & mélangée, vous y ajouterez quatre onces de térébenthine de Venise.

Au défaut de cet emplâtre, on pourra se servir d'onguent de la mère. Soit qu'on emploie l'un ou l'autre, on aura soin de ne pas trop charger d'emplâtre ou d'onguent les linges dont on doit couvrir les plaies.

Emplâtre fondant & résolutif.

N^o. 4. PRENEZ demi-livre de savon d'Alicante bien choisi, coupé par morceaux minces, & une once de bon alkali fixe dissous dans le moins d'eau possible; faites-le amollir dans une terrine de terre vernissée, que vous exposerez au bain-marie; lorsqu'il sera réduit sous une forme gélatineuse, vous y ajouterez demi-livre d'emplâtre *manus Dei*, coupé aussi par morceaux; & quand le tout sera bien mélangé, vous verserez dessus une once de sel ammoniac dissous dans suffisante quantité d'eau: vous observerez de toujours re-

muer cette masse jusqu'à ce qu'elle prenne la consistance emplastique; en retirant la terrine du bain-marie, vous y ajouterez six gros de camphre dissous dans suffisante quantité d'huile d'olive, & vous continuerez de remuer jusqu'à ce que toute la masse soit refroidie.

Toutes les fois que l'on emploiera cet emplâtre, on aura soin de l'étendre d'abord très-mince sur du linge; car, sans cette précaution, il exciteroit à la peau une forte de phlogose qui, devenant bientôt trop douloureuse, obligeroit à en suspendre l'application: si cependant, malgré cette attention, la peau devenoit trop sensible, on le suspendroit, pour le mettre quand la peau auroit repris sa teinte naturelle. J'ai très-souvent remarqué que cet emplâtre excitoit sur la partie où il étoit appliqué un suintement dont l'humeur, en se desséchant, formoit sur la peau une forte d'incrustation, sans néanmoins l'endommager. C'est par ces suintemens continués, aidés d'ailleurs des remèdes internes, que s'opère la résolution dans les tumeurs.



Poudre résolutive pour former les sachets.

N^o. 5. PRENEZ sel marin bien décrépité & sel ammoniac bien sec, de chaque quatre onces; réduisez-les en poudre fine; ajoutez-y une once de chaux éteinte à l'air, & demi-once de camphre en poudre; mêlez le tout bien exactement, & enfermez cette poudre dans une bouteille que vous boucherez bien, & que vous tiendrez dans un lieu sec.

Lorsqu'on voudra s'en servir, on en enfermera dans un sac d'une toile serrée, de la grandeur requise pour l'endroit où on veut l'appliquer; on piquera cette toile de manière que les fils, qui passent de part en part, fassent de petites locules capables de retenir la poudre, & de l'empêcher d'aller çà & là. Ce sachet, applicable dans les cas que l'on indiquera, sera renouvelé tous les huit jours.



CHAPITRE IV.

De la cure des Scrophules en général.

COMME on a vu les Scrophules, souvent légères dans leur origine, insensiblement s'accroître, marquer tous les changemens par lesquels elles passent, par des caractères déterminés, avant d'arriver à leur comble; on les verra de même dans la cure suivre une dégradation régulière, & se terminer pour la plupart heureusement, les unes sans laisser aucuns vestiges de leur ancienne existence, & les autres en laissant quelques traces, mais rarement difformes, & très-peu de sujets mutilés. On doit cependant excepter de cette règle générale les maladies qui, avant l'usage des remèdes, étoient déjà trop avancées pour en recevoir tout le bénéfice, telles que ces groupes glanduleux suppurés, ces énormes dépôts dans les interstices des muscles que la suppuration a presque disséqués; ces caries aux os de la face & sur-tout de l'orbite, les ca-

ries profondes aux épiphyses articulaires, celles de l'épine & des os innominés; & enfin, la plus grande partie de ces maladies qui avoient été attaquées par le caustique, & qui, bien loin d'avoir été soumises à un traitement méthodique, avoient encore reçu de nouvelles forces par l'impropriété des médicamens qu'on avoit employés.

Pour procéder avec ordre dans la cure des Scrophules, je crois devoir reprendre celui que j'ai établi au commencement de cet Ouvrage: par ce moyen j'éviterai la confusion, & j'appliquerai à chaque classe de maladie le remède principal & les moyens auxiliaires déjà indiqués; je distinguerai le temps où ils doivent être changés relativement à leur effet, & aux différentes formes que la maladie prendra.

On ne fera pas toujours assez heureux pour arrêter subitement les progrès d'un mal qui, au premier aspect, paroît ne devoir pas être de conséquence, mais qui, en peu de temps, devient quelquefois si terrible, que les remèdes, même les plus efficaces, ne peuvent pas d'abord en arrêter le cours. Cette progression rapide d'accidens auroit, à

la vérité, de quoi effrayer, si l'expérience ne mettoit un terme à la terreur qu'ils inspirent. Ces mouvemens impétueux, mais assez rares, lesquels ne peuvent être critiques au commencement d'une maladie, sont, pour l'ordinaire, de bon augure; cette effervescence qui dure plus ou moins de temps, s'appaise, diminue insensiblement, & s'arrête enfin. Le calme qui succède met la nature en état de profiter de tous les secours que l'art lui offre, & d'agir de concert avec eux pour rétablir la santé: c'est ce qu'on observe ordinairement dans les Scrophules bénignes.



 CHAPITRE V.

De la cure des Scrophules qui attaquent les parties molles.

SECTION PREMIÈRE.

De la cure des Scrophules bénignes qui attaquent la peau, la graisse & les glandes.

IL n'est pas toujours facile de distinguer, dans les premiers temps, quelles doivent être les suites des éruptions cutanées qui arrivent aux enfans dans le temps de la première dentition. Comme elles peuvent être salutaires, elles peuvent aussi être suivies d'incommodités secondaires; ce ne sera donc qu'en les observant, qu'on sera en état de juger si elles sont critiques ou non. Si elles reparoissent après s'être une fois dissipées, on ne pourra douter que l'enfant ne conserve un vice qui, quoique simple, pourroit être la source de sa mauvaise santé future.

Si le lait de la nourrice est trop ancien, trop épais & en petite quantité, & que pour y suppléer elle ait donné de la bouillie à l'enfant, on ne pourra faire cesser les accidens dont il est vexé, qu'en lui donnant une nouvelle nourrice, dont le lait, plus fluide, soit assez abondant pour délayer les humeurs déjà épaissies, fournir une nourriture légère & propre à réparer tous les torts de la première. On sera d'autant plus sûr de réussir & de préserver l'enfant des nouvelles secouffes, qu'on aura soin, dans les premiers temps, de débarrasser l'estomac & les premières voies, des humeurs qui y sont amassées, en lui faisant prendre, à plusieurs reprises dans la journée, quelques cuillerées de sirop de chicorée, ou simple, ou composé de rhubarbe, suivant le besoin.

Si, malgré ces précautions, il est encore resté dans le sang quelques vestiges de la mauvaise nourriture donnée d'abord, & qu'elle se dépose à la peau, dans les follicules du pannicule graisseux, ou dans les glandes, on pourra donner des suc's dépurés faits avec parties égales de feuilles de chicorée & de cerfeuil, dont l'enfant prendra matin

& soir une cuillerée, & dont on continuera l'usage pendant quelques mois, observant de le purger tous les quinze jours, avec demi-once de sirop de pomme & autant de sirop de chicorée composé. On interrompra de temps en temps ces remèdes, pour les reprendre ensuite: mais si l'on n'apperçoit aucun changement dans les tumeurs ou glanduleuses, ou adipeuses, on pourroit alors ajouter au suc de chicorée & de cerfeuil, une égale quantité de celui de cresson de fontaine.

C'est après avoir ainsi disposé la nature à recevoir l'impression d'un remède plus actif, que l'on peut, avec la plus grande sécurité, faire usage de la moitié d'une de nos pilules résolatives, donnée d'abord le matin à jeun, délayée dans une cuillerée du suc ci-dessus; & quand l'enfant y aura été habitué pendant quinze à vingt jours, alors on en donnera une dose semblable le soir; on continuera pendant au moins trois mois, & même plus, observant de purger l'enfant comme il a été dit. Il faut cependant observer que si l'enfant alloit à la garderobe plus de deux ou trois fois dans les vingt-quatre heu-

res, on s'en tiendroit seulement à la première dose du matin, en donnant néanmoins le même suc le soir. Cette quantité sera suffisante pour un enfant depuis l'âge de deux jusqu'à trois & quatre ans.

Par ces moyens, on verra les rougeurs qui sont à la base des incrustations galeuses, se dissiper peu à peu; les croûtes se dessécher, & tomber d'elles-mêmes sans laisser d'impression à la peau. Mais si, après la chute de ces gales, la peau n'étoit pas entièrement cicatrisée, qu'il s'y fit encore de nouveaux suintemens, & que les linges vinssent à s'y coller, leur décollement exciteroit de très-vives douleurs chaque fois que l'on changeroit l'enfant: c'est pour obvier à ce désordre, qui en pourroit encore occasionner d'autres, que je me fers du cérat n^o. 2. sect. 2. ci-devant indiqué, étendu assez mince sur du linge, qu'on renouvellera matin & soir.

On verra encore l'engorgement des glandes, celui du pannicule graisseux, & les petites tumeurs qui s'y sont formées, s'affaïsser peu à peu & se dissiper entièrement. Il ne faut pas pour cela

s'attendre à ne voir jamais reparoître quelque éruption, toutes les fois que la nature fera de nouveaux efforts pour la sortie des dents; mais ces éruptions seront moins fortes, moins abondantes & de moindre durée. Les accidens de la dentition une fois passés, on reprendra l'usage des remèdes ci-dessus, que l'on continuera dans le calme, & que l'on interrompra pendant les secouffes momentanées de la dentition. Toutes ces révolutions seront paisibles, si la nourrice ou la mère fait usage d'alimens sains, & que le lait soit assez abondant pour nourrir l'enfant sans le secours de la bouillie, ou d'autres alimens aussi peu convenables à son état.

Mais si cette humeur morbifique n'a pu être évacuée, ou ne l'a pas été suffisamment, & que par l'action des remèdes elle ait été seulement divisée & résorbée dans la masse du sang, elle se déposera sur les glandes ou dans les graisses qui les environnent, ou dans la membrane adipeuse, où elle formera promptement des dépôts, comme nous l'avons dit. La fièvre qui accompagnera ces dépôts critiques & phelgmo-neux, s'apaisera fitôt que le pus sera

amassé & que les tumeurs seront venues à parfaite maturité. On favorisera la suppuration par l'application de différens cataplasmes émolliens & maturatifs. Lorsque la fluctuation sera bien sensible, & que les duretés seront tout-à-fait fondues, on laissera ouvrir ces tumeurs d'elles-mêmes; le pus s'écoulera lentement par la petite ouverture qui se fera faite dans l'endroit le plus élevé; de jour en jour cette ouverture s'élargira; le pus s'évacuera insensiblement; la peau s'affaîfiera, se recollera à la base de la tumeur, & laissera l'ulcère rond & plat, qui ne tardera pas à se cicatrifer au moyen de l'emplâtre n^o. 3. sect. 2, qu'on renouvellera matin & soir. Cependant si ces tumeurs étoient très-considérables, & que l'on présomât qu'elles ne pussent pas suivre la loi générale que nous venons d'établir, alors on les ouvreroit avec la lancette; & en les pansant suivant leurs différens états, & suivant d'ailleurs l'usage des remèdes intérieurs, elles parviendront promptement à bonne cicatrice. Cette terminaison, qui est la plus favorable, n'arrive guère qu'aux enfans qui ont une forte constitution; car, dans ceux qui sont foibles, délicats & lan-

guiffans, & dont les forces centrales ne font pas affez puiffantes pour porter l'humeur viciée à l'extérieur du corps, elle fe dépose alors dans les graiffes ou dans les glandes de la poitrine & du bas-ventre, où, par le ravage qu'elle y fait, elle cause souvent la mort aux enfans, à moins que par un nouvel effort de la nature, elle ne sorte avec les crachats, ou que, transférée sur les intestins, elle ne se confonde avec les déjections, & soit portée au dehors, comme je l'ai vu arriver plusieurs fois. Soit que cette humeur ait été expulsée, ou qu'elle ait été retenue au dedans, il ne faut pas moins continuer les remèdes pour dépurer la masse du sang, & empêcher de nouveaux amas dans les parties, qui ne font déjà que trop d'obstacles à la circulation.

Lorsqu'on n'a pas dompté ce vice dans les premiers temps du second âge, & que les engorgemens des glandes du cou, loin d'être dissipés, se sont encore accrus, il faut avoir recours aux mêmes pilules résolatives, & en augmenter graduellement la dose depuis une jusqu'à deux, dont les enfans prendront moitié le matin, l'autre moitié

le soir, & par dessus, trois onces de suc de cresson. On continuera pendant deux ou trois mois de suite, observant de purger l'enfant toutes les trois semaines ou tous les mois, avec la poudre sect. 1^{ere}. n^o. 3. ou autre espèce de purgatif. On appliquera à nud sur ces glandes gonflées un cataplasme de ciguë fraîche écrasée, qu'on renouvellera matin & soir, ayant soin de le mettre assez épais pour qu'il ne se sèche pas. Cette plante, facile à avoir pendant sept à huit mois de l'année, sera suppléée pendant l'hiver par une forte décoction de racine de ciguë, dans laquelle on mettra quantité suffisante de farine de graine de lin, pour en faire un cataplasme épais, dont on ne fera usage qu'autant que les glandes seront volumineuses, dures & douloureuses; car, autrement, on ne mettra dessus qu'un paquet de laine grasse ou de coton, enveloppé dans de la mouffeline; ou bien on appliquera dessus un sachet, dans lequel on aura enfermé de la poudre résolutive, ci-devant désignée n^o. 5. sect. 2.

Quelque moyen qu'on emploie, on aura grande attention de tenir toujours ces parties couvertes & chaudement,

sur-tout pendant l'hiver. Sous quelques prétextes que ce puisse être, il faut bien se garder de manier ces glandes, & de les toucher avec une sorte de rudesse capable de rompre les follicules où l'humeur est amassée : traitement qui procureroit bientôt la suppuration dans une partie qui doit se résoudre naturellement. Ces remèdes, long-temps continués & rarement interrompus, si ce n'est quelquefois pendant seulement quelques jours après les purgations, procureront la résolution des glandes obstruées, tant intérieurement qu'extérieurement; préserveront les enfans de beaucoup de maladies attachées à leur âge; faciliteront leur développement & leur accroissement, & les disposeront à passer paisiblement ces temps souvent critiques de l'âge nubile, terme ordinaire auquel les glandes, si elles sont encore engorgées, se résolvent. Mais si à cette époque la nature, encore trop languissante, ne paroît pas disposée à procurer cette résolution tant desirable, il faut alors accélérer doucement son action, l'animer & la soutenir par degrés, en donnant matin & soir d'abord cinq à six gouttes de la teinture n^o. 5.

sect. 1. dans quelques boissons appropriées, en augmentant insensiblement la dose jusqu'à celle de quinze gouttes le matin, & autant le soir; ce qu'il faudra continuer jusqu'à parfaite guérison. Ce moyen, dont la nature favorise l'action, complete ordinairement la cure.

On ne parviendroit jamais à ce but, si on ne faisoit suivre à l'enfant le régime le plus exact, quant à la nature des alimens & à leur quantité, en évitant dans le premier âge la bouillie, les farineux non fermentés, les fruits cruds, verts ou acides, le lait caillé, le fromage & tout laitage; la viande, le lard, le beurre ancien ou salé; la pâtisserie, les viandes hâchées, salées & épicées; les sauces, les sucreries, le cidre, la bière, le vin: toutes choses funestes aux enfans, même les plus sains, & qui deviennent très-dangereuses à ceux qui sont déjà malades. Leur nourriture consistera donc en soupe légère, en panade sans beurre avec un peu de sucre, du pain, des œufs frais & des légumes aqueux.

Cette loi sera invariable dans le second âge, avec cette différence que l'on pourra donner un peu de viande

236 DES SCROPHULES,

de facile digestion, seulement au dîner; que l'on augmentera la nourriture, ayant égard à l'accroissement de l'enfant, à son appétit, à sa digestion, & à la réparation dont il aura plus ou moins besoin, en raison de sa dissipation. La boisson ordinaire de ces enfans sera relative à leur constitution & au caractère de leur maladie. Si la peau est affectée d'incrustations écailleuses sèches, l'infusion de scabieuse n^o. 8, sect. 1, est préférable à toute autre. On usera avec beaucoup d'avantage de l'infusion de squine n^o. 8, toutes les fois que la maladie attaquera le pannicule graisseux. L'infusion de feuilles de noyer n^o. 8, sera de la plus grande efficacité dans les tumeurs glanduleuses, avec ou sans suppuration. Il peut néanmoins se rencontrer quelques cas qui exigent d'autres boissons : alors on se conformera aux circonstances, sans perdre de vue l'intention que l'on doit avoir de remplir son objet. On a vu combien les lieux bas & humides sont funestes aux enfans attaqués d'écrouelles; il sera donc de la plus grande nécessité d'écartier cet inconvénient propre à fomenter leurs maux, en fixant leurs demeures

res dans des endroits secs & élevés. On aura soin aussi de les tenir le plus proprement possible, & de les vêtir assez pour les garantir du froid pendant l'hiver. Il ne sera pas moins important de leur procurer du mouvement, de les faire aller en plein air, sur-tout lorsqu'il est pur, sec, & le ciel serein.

Les engorgemens des glandes de ceux qui habitent les montagnes ou les vallées dont on a fait mention, seront soumis aux mêmes traitemens quant aux remèdes internes, observant seulement d'augmenter les pilules résolatives jusqu'au nombre de quatre pour les adultes, graduant la dose, c'est-à-dire, commençant d'abord par une le matin pendant quelques jours, ensuite une autre le soir; & après que les malades y auront été accoutumés pendant au moins quinze jours, ils en prendront deux le soir; ce que l'on continuera ainsi pendant un mois ou six semaines, après lesquelles ils pourront en prendre deux le matin & deux le soir. Cette dose, qui est la plus grande, n'aura lieu qu'autant que le cas l'exigera & que la maladie sera plus rebelle: si cependant elles procuroient plus de deux ou trois selles cha-

238 DES SCROPHULES,

que jour, on en diminueroit la quantité. On observera de purger les malades au moins tous les mois avec la poudre n^o. 3, sect. 1, ou autre médecine dont ils auroient éprouvé de bons effets.

L'emplâtre n^o. 4. sect. 2, étant de tous les topiques celui qui m'a le mieux réussi dans ces espèces de gonflemens presque loupeux, je n'ai pas hésité à l'employer sur ces sortes de tumeurs, dont je n'ai pas eu occasion de voir un aussi grand nombre que des autres. La diminution sensible que j'ai observée par son usage, m'engage à le conseiller en pareil cas. Il est d'ailleurs facile de voir par la composition de cet emplâtre, que bien loin d'être nuisible, il ne peut jamais être que salutaire. Je ne me suis néanmoins déterminé à l'employer, qu'après avoir vainement essayé l'application des différens emplâtres, cataplasmes, &c.

SECTION II.

De la cure des Scrophules malignes qui attaquent la peau.

LES éruptions simples qui se manifestent à la peau vers les temps de la

première dentition, ont, comme on l'a déjà observé, des différences bien sensibles avec celles qui s'y montrent dans les mêmes temps, lorsque la cause est compliquée de quelques vices. On a remarqué que la gale humide ou sèche transmise aux enfans par leurs parens ou leurs nourrices, se développe promptement, & laisse sur la peau des indices certains de sa nature. Comme ces éruptions, toujours de mauvais caractère, causent pour l'ordinaire des accidens fâcheux, qui, s'ils n'étoient calmés, jetteroient les enfans dans les plus grands périls, je crois devoir insister sur les moyens que la raison, éclairée de l'expérience, m'a enseignés, pour en adoucir les symptômes, garantir les enfans de nouveaux accidens, & donner le temps aux remèdes d'en détruire la cause.

Les gales humides qui surviennent à la tête, au cou, au bras, & qui, quelquefois, se répandent sur toute l'habitude du corps, causent des démangeaisons si intolérables, qu'elles jettent les enfans dans les plus cruelles agitations, troublent le sommeil, ôtent l'appétit, excitent la fièvre; & le suin-

tement, qui accompagne ces éruptions, les épuise, & les jette dans le marasme. Ce n'est pas tout : les linges dont on les enveloppe, se collent à la peau, & ils ne s'en détachent qu'avec beaucoup de difficulté & de douleur, & même la déchirent.

S'il est très-important d'attaquer la cause, il ne l'est pas moins d'obvier aux symptômes les plus urgens; c'est pourquoi on baignera l'enfant dans une décoction de racines de guimauve, ou de feuilles de mauves & de graine de lin. Au sortir du bain, on appliquera sur les endroits qui suintent le cérat n^o. 2, sect. 2, étendu mince sur du linge, & on continuera ces bains tant que le besoin l'exigera. Mais si, par des circonstances particulières, telles que la toux, le dévoiement, la fièvre, il n'étoit pas possible de baigner l'enfant, on se contenteroit de bassiner avec cette décoction les endroits de la peau entamés, & de les couvrir ensuite avec le cérat ci-dessus. Pendant que l'on adoucira, ou par des bains, ou par des lotions, l'acrimonie de l'humeur transférée à la peau, on fera prendre d'abord à l'enfant une demi-pilule résolutive le matin à jeun, & par
dessus

dessus une tasse d'infusion de fleurs de scabieuse & de sureau, en forme de thé, à laquelle on ajoutera un peu de sucre. On continuera ces remèdes comme il vient d'être dit ; ensuite on augmentera la dose d'une demi-pilule que l'on donnera le soir ; & après que le malade y aura été habitué pendant plusieurs mois, on donnera une pilule entière ; & on parviendra enfin, en allant ainsi par gradation, à en donner une entière le matin & une pareille le soir ; dose cependant qui n'aura lieu que pour les enfans au-delà de trois à quatre ans, ayant attention de donner par dessus une tasse de l'infusion déjà prescrite. On aura aussi grand soin de purger l'enfant au moins tous les mois avec la poudre indiquée n^o. 3. sect. 1.

Quant à l'espèce de gale en forme de teigne, qui comprend tout le cuir chevelu, on aura attention de l'imbiber de beurre bien frais, ou de sain-doux récent, & de couvrir la tête avec des feuilles de poirée amorties, ou du papier *jozeph*. A la chute de ces gales, succédera un écoulement très-abondant qu'il faut bien se garder de supprimer ; car alors les glandes du cou, celles de

deffous le menton ne tarderoient pas à se gonfler, l'engorgement des lèvres, du nez, de la membrane pituitaire en feroit l'effet, & les paupières s'imbiheroient bientôt de cette humeur, qui en peu temps gagnant la conjonctive, exciteroit une ophthalmie, dont la fuite feroit de petits boutons ou abcès sur la cornée transparente, comme il a déjà été dit. C'est pourquoi on continuera ces mêmes pansemens matin & soir, jusqu'à ce que la dépuracion soit faite, & que les remèdes ayant eu le temps d'attaquer, d'ébranler & d'atténuer la cause du mal, il ne se reproduise plus, ou du moins soit tellement adouci, que les angoisses & la douleur ne troublent plus ni le sommeil, ni la nutrition.

Les gales sèches, quoique moins douloureuses & incommodes, ne mettent pas pour cela les enfans à l'abri de tout danger; car l'humeur moins fluide qui s'y arrête trouve dans ces incrustations solides des obstacles insurmontables aux forces qui les poussent: ces humeurs doivent donc se porter sur d'autres parties où elles trouvent moins de résistance, ou demeurer confondues dans la masse des liquides qui circulent. On

voit de - là combien il est important d'aider la nature , & de la soulager par les endroits qu'elle a elle-même choisis. C'est pourquoi il sera nécessaire de baigner les malades , pour aider la chute de ces incrustations , & ouvrir autant d'issues propres à faciliter & opérer la dépuration des humeurs nuisibles. Au sortir du bain , on mettra sur les endroits qui suintent des linges couverts du cérat n^o. 2. sect. 2 , & on pansera les gales de la tête comme il vient d'être dit. Ces bains n'excluent pas l'usage des pilules résolatives , dont l'effet sera d'autant plus efficace , que ces humeurs seront délayées , la peau relâchée , & les suintemens plus ou moins abondans. Pour en aider l'action , on fera prendre matin & soir , soit avant , soit après les pilules , trois onces de suc de cresson pilé & exprimé à travers un linge. Dans le cours du traitement , on observera leur effet , pour en augmenter ou en diminuer la dose à mesure que l'enfant croîtra , & que le corps s'accoutumera à l'action de ce remède. On jugera de ses effets par les changemens qui arriveront ; car , à mesure que les gales tomberont , elles reparoîtront &

244 DES SCROPHULES,

moins larges, & moins épaisses : indice certain de la diminution de la cause. On n'obtiendroit jamais par ces moyens tout le succès qu'on a lieu d'en attendre, s'ils n'étoient aidés du régime dont on a parlé dans la cure des Scrophules bénignes.

Il est bon d'observer que si les enfans n'alloient pas au moins deux fois dans le jour à la garde-robe, on interposeroit les pilules laxatives avec les résolutives, principalement si l'on remarquoit que la résolution se fit dans les parties engorgées, & que la résorption des matières purulentes, amassées dans les tumeurs, se manifestât clairement par la diminution de leur volume,

SECTION III.

De la cure des Scrophules malignes qui attaquent la membrane adipeuse.

COMME les éruptions à la peau ne procèdent que du vice des humeurs qui y arrivent, après avoir plus ou moins long-temps séjourné dans la membrane adipeuse qui est au dessous, & dont souvent elle a endommagé les graisses renfermées dans les cellules qui

la composent , il n'est pas étonnant de voir survenir des tumeurs dans les différens endroits du corps , & sur-tout dans ceux où ce tissu cellulaire est plus abondant. Les désordres que les graisses viciées ont coutume d'occasionner , méritent , de la part du médecin , beaucoup d'attention pour éviter les délabremens qu'elles peuvent opérer sous la peau & dans les interstices des muscles , si cette humeur paroît s'y être principalement fixée. Mais si elle occupe le visage , les lèvres , le nez , sur-tout les yeux , on ne peut trop se hâter d'établir à un des bras , & même aux deux , un cautère pour garantir les yeux , sinon d'une perte totale , au moins d'ophthalmie douloureuse , dont les suites sont toujours de petits ulcères sur la cornée transparente , des cicatrices épaisses qui gênent , troublent , & ôtent souvent la vision. On fait que toutes les cellules du pannicule graisseux communiquent entre elles ; par conséquent , si on pratique dans la membrane adipeuse une ouverture par laquelle il doit se faire une dépuration journalière , on verra assez promptement cette humeur se déplacer , prendre l'essor , & s'écouler ;

soulager l'enfant, & libérer ses yeux du danger imminent qui les menaçoit.

On n'aura cependant recours au cautère, qu'après avoir saigné l'enfant, si les circonstances le permettent, & après avoir employé les collyres, les lotions adoucissantes, & maintenu le malade dans un régime délayant & humectant. La saignée néanmoins n'aura lieu qu'autant que l'enfant sera sanguin, que l'inflammation sera grande & que les douleurs seront vives. Je préfère le cautère à l'écorce du thyméléa & aux vésicatoires, parce que l'un & l'autre portent dans la masse du sang une matière tenue & âcre, qui, irritant le système vasculaire & les nerfs, les contractent, les froncent, & occasionnent souvent des stases dans des parties où peut-être il ne s'en feroit jamais fait sans l'agacement qu'elles ont reçu. J'ai souvent vu les glandes du cou s'en-gorger considérablement par l'application d'un vésicatoire à la nuque, ou de l'écorce de thyméléa placée derrière les oreilles. La douleur, l'inflammation, & même l'érysipèle qui succède souvent aux applications de ces exutoires, dont j'ai rarement obtenu un soulagement durable, m'ont déterminé

à les rejeter, & à leur préférer le féton à la nuque, lorsque le cautère n'étoit pas praticable, soit à cause de l'extrême maigreur des enfans, soit à raison de la maladie de l'articulation du bras avec l'avant-bras.

Pendant que ces accidens seront en vigueur, on fera prendre à l'enfant trois ou quatre verres de petit-lait, le matin à jeun, édulcoré avec une once de sirop de violette sur une chopine. Lorsque les yeux seront en sûreté, on donnera à l'enfant, matin & soir, trois onces de suc dépuré à froid, fait à parties égales avec feuilles de creffon de fontaine & de cerfeuil. On écrasera aussi douze à quinze cloportes dans chaque prise, dans chacune desquelles on fera fondre six grains de sel ammoniac. On continuera pendant quinze jours; on le purgera ensuite avec la poudre prescrite n^o. 3, sect. 1; & dès le lendemain on lui donnera une des pilules résolutives, & ensuite la prise du suc ci-dessus, dont on continuera l'usage pendant huit jours, après lesquels on lui donnera une autre pilule le soir, & par dessus la prise de suc ci-devant prescrite, &, pour boisson ordinaire, l'infusion de squine. Ces re-

248 DES SCROPHULES,

mèdes feront suivis avec assiduité pendant environ trois mois, ayant soin de purger les malades une fois tous les mois avec la poudre n^o. 3, sect. 1. Mais si, malgré ces moyens continués avec persévérance, on n'apperçoit pas de diminution sensible dans l'engorgement de la membrane adipeuse & dans les tumeurs qui s'y sont formées, on verra bientôt les glandes que ces graisses environnent, se gonfler, se réunir, s'amonceler, & former des masses considérables. C'est donc pour obvier à ces accidens, que je conseille l'eau minérale artificielle sect. 2, n^o. 1, à la dose de huit onces, mêlée dans le bain fait avec la décoction des plantes émollientes. On n'interrompra pas les autres remèdes pendant l'usage des bains, que l'on fera prendre très-modérément tièdes : les circonstances en détermineront le nombre.

SECTION IV.

De la cure des Scrophules malignes qui attaquent les glandes.

DANS la cure des Scrophules, on n'est pas toujours assez heureux pour

commencer le traitement dès leur naissance, & elles ont souvent fait beaucoup de progrès avant d'avoir été attaquées par aucun remède, ou ceux dont on s'est servi n'en ont pas même ralenti le cours. Il s'ensuit que ces maux, qui étoient curables dans leur origine, opposent dans leurs progrès des difficultés presque insurmontables. C'est ce que l'on voit arriver aux glandes du cou, à celles des aisselles & à celles des aines, lorsqu'elles se sont considérablement accrues, & que, s'étant entassées & collées les unes aux autres, elles présentent des masses très-volumineuses. Ceci arrive principalement chez les indigens, qui, faute de connoissances, négligent les maux qu'ils croient pouvoir se dissiper d'eux-mêmes. J'ai vu tant de fois leur espérance trompée, & leurs enfans victimes de leur ignorance, que j'ai souvent hésité à entreprendre des guérisons contre lesquelles toutes les forces de l'art me paroissent devoir échouer. Je me suis cependant quelquefois su bon gré d'avoir osé tenter des remèdes dont je n'avois rien à craindre, si ce n'est le défaut de succès; mais les nuances d'amélioration que

j'ai observées dans leur usage m'ont encouragé à les continuer; & j'ai vu avec satisfaction, que la nature se prêtoit aux efforts de l'art, & que l'un & l'autre, concourant ensemble, ont apporté des changemens incroyables, & dans les glandes engorgées, & dans toutes les fonctions essentielles, qui étoient presque suspendues, ou, pour le moins, très-gênées.

Ces fortes de masses glanduleuses ne se montrent presque jamais dans le premier âge, & elles ne deviennent telles que dans le temps de la seconde dentition, & même au-delà de ce terme. Les enfans sont alors languissans, paresseux, pesans, & endormis pour la plupart; ils sont peu développés; la circulation est gênée de tous côtés, & inégale; les viscères, surchargés de sang, dont ils peuvent à peine se débarrasser, menaceroient d'une ruine prochaine, si on ne les délivroit du poids énorme qui les accable. C'est pourquoi, avant de commencer aucun remède, il faut saigner les malades, & ne leur tirer de sang qu'en raison de leurs forces, de la dureté du pouls & de l'intensité des accidens. On leur fera prendre ensuite, matin & soir, pen-

dant huit ou dix jours, un petit bouillon fait avec le veau, les racines de bardane, de pissenlit & de grande chéridoine, le cerfeuil, les feuilles de chicorée, &c. On les purgera ensuite avec la poudre prescrite n^o. 3, sect. 1. Après avoir délayé les humeurs, & les avoir évacuées plus ou moins, suivant le besoin, on leur fera prendre le matin à jeun, & le soir en se couchant, quatre onces de suc dépuré à froid, fait à parties égales avec feuilles de creffon, de chicorée & cerfeuil; on fera fondre douze grains de sel ammoniac dans chaque prise. Lorsque ces malades auront pris ce suc pendant au moins quinze jours, on les purgera comme il est dit ci-dessus; & dès le lendemain, on leur fera prendre, le matin à jeun, une pilule résolutive, que l'on continuera au moins pendant huit jours, après lesquels on en fera prendre une seconde le soir, observant de donner toujours la prise des sucs par dessus les pilules. Leur boisson sera une légère décoction de chiendent, dans laquelle on fera infuser quelques feuilles de noyer. Ces remèdes seront continués avec exactitude pendant trois mois, observant de

les purger au moins toutes les trois semaines avec la poudre n^o. 3, dont on augmentera ou diminuera la dose relativement à ses effets.

Tandis que l'on travaille avec assiduité à déraciner la cause de ces maux par des remèdes intérieurs, il n'est pas moins nécessaire de donner tous ses soins à procurer, par des topiques, la résolution des tumeurs qui, par leur présence & leur dureté, gênent & blessent les parties du voisinage; on appliquera donc sur ces masses glanduleuses des cataplasmes faits avec une forte décoction de racines de ciguë, la farine d'orge & le miel, dans une chopine de laquelle on aura fait fondre un gros de sel ammoniac. On renouvellera ce cataplasme matin & soir, & on aura attention qu'il soit assez épais pour qu'il ne se sèche pas. On peut préparer le cataplasme avec l'urine nouvelle d'une personne saine, & retrancher le sel ammoniac.

Ces tumeurs indolentes & de nature froide se résolvent très-difficilement, & ne paroissent guère prendre la voie de la résolution qu'après que le tissu cellulaire engorgé, qui environne ces glan-

des, est venu à suppuration. On voit paroître alors, sans fièvre, une ou plusieurs tumeurs molles & plates, sans changement de couleur à la peau. Ces tumeurs peu à peu s'élèvent, s'arrondissent; & l'on y sent aisément la fluctuation, sans que pour cela il y ait eu ni douleur, ni rougeur. Le fluide amassé sous la peau seroit long-temps à l'user & à la percer, pour sortir, si l'art ne venoit à son secours. Il seroit alors des délabremens considérables, des routes tortueuses, des clapiers, où le fluide recueilli aggraveroit encore le mal. C'est donc pour obvier à ces accidens, qu'il faut appliquer sur l'endroit le plus élevé de ces tumeurs un emplâtre fenêtré d'un petit trou à passer au plus un pois de vesce, dans lequel on mettra une pierre à cautère de la grandeur du trou, par dessus un petit tampon de charpie, & ensuite un emplâtre pour maintenir le tout. Au bout de vingt-quatre heures, à la levée de l'appareil, on trouvera une eschare de la grandeur de l'ongle; il faudra la scarifier assez profondément pour aller jusqu'au pus, qu'on laissera s'écouler de lui-même, sans presser les environs. Ces ouvertures se ferment ra-

rement avant que la source du pus soit tarie. Il faudra faire la même chose toutes les fois qu'il se présentera de ces tumeurs. Les pansemens seront fort simples : on appliquera sur toute la tumeur, & sur les endroits qui suppurent, un seul & unique emplâtre sect. 2, n^o. 3, étendu sur du linge, & on le renouvellera tous les jours.

Les suintemens qui se feront par une ou plusieurs ouvertures, diminueront insensiblement le volume des tumeurs, qui, peu à peu, à l'aide des remèdes tant internes qu'externes, changeront de forme & perdront de leur solidité; les glandes qui composoient ces masses, prendront plus de souplesse, & paroîtront détachées les unes des autres. Si ces masses glanduleuses occupent le cou d'un côté ou des deux côtés ensemble, les lèvres, le nez, les yeux, & toutes les parties du visage qui étoient gonflées s'affaïsseront; le teint pâle & décoloré prendra une meilleure carnation. Lorsque ces tumeurs occupent les aisselles, le pli de l'aîne ou les jarrets, le pus qui s'y forme par la fonte du tissu cellulaire, & les écoulemens qui s'y font par les ouvertures que l'on pro-

cure à la peau, diminuent les engorgemens dont les glandes sont entourées; l'empâtement des graisses qui accompagnent les vaisseaux brachiaux ou cruraux diminue, l'œdème se dissipe peu à peu, les muscles se contractent plus facilement, & le mouvement des parties mobiles s'exécute avec plus de liberté: tout enfin semble annoncer une guérison certaine. Mais il faut bien se garder de se reposer sur ce mieux apparent: la cause du mal n'est pas encore & n'a pu être détruite; car les glandes sont encore engorgées: il reste toujours des écoulemens qui, à l'aide des remèdes & du laps de temps, termineront la maladie.

Quand on aura donné issue au pus amassé sous la peau, on se servira de l'emplâtre fondant & résolutif sect. 2, n^o. 4, lequel est préférable à tous les cataplasmes qui, par leur humidité, relâcheroient encore les glandes & le tissu cellulaire qui les soutient, & leur ôteroit le peu de ressort qui leur reste pour expulser le liquide épais renfermé dans les vaisseaux qui le contiennent.

Lorsque les glandes endurcies commencent à s'amollir, il faut faire usage

des pilules laxatives, dont la propriété est encore de dérober une partie de l'humeur résorbée dans la masse du sang. Pendant son séjour, elle a passé par tous les degrés de fluidité qui lui permettent d'être entraînée sans le moindre désordre vers les intestins, qui sont le principal de tous les émonctoires.

Quant aux tumeurs dans lesquelles la fluctuation est sensible, quoique profonde, lorsque le pus qui y est amassé commence à devenir plus fluide, on voit très-souvent paroître dans l'endroit le plus bombé de la tumeur, & où la peau commence à s'émincer, de petites pellicules en forme d'écailles, qui tombent & se renouvellent. La tumeur s'amollit de jour en jour, perd peu à peu de son volume; l'endroit le plus élevé s'aplanit; la peau se recolle sur les chairs régénérées dans le foyer purulent, & la tumeur s'évanouit entièrement, sans laisser aucun vestige de son ancienne existence. J'ai vu de ces tumeurs, même très-considerables, se dissiper par le seul bénéfice de la nature, favorisée par un long usage de mes nouveaux procédés, soit qu'elles fussent nées sous la membrane adipeuse,

ou même qu'elles fussent des collections de pus. Ces cas, qui dans la cure des Scrophules ne sont pas rares pour moi, me prouvent invinciblement que la nature, préparée & secourue par des moyens conformes à ses loix constantes, opère plus sûrement à couvert, que par les opérations chirurgicales presque toujours pratiquées dans des temps défavorables.

On insistera donc avec beaucoup de persévérance sur les pilules, les suc d'herbes, les boissons, les purgatifs, les topiques, ainsi que sur le régime & l'exercice. Dans le cours du traitement, il sera nécessaire de laisser de temps en temps quelques jours de repos aux malades, sur-tout après la purgation; car la nature s'accoutumeroit insensiblement à l'action des remèdes; leur effet alors en seroit plus lent, ou il faudroit en augmenter la dose, ce qui occasionneroit des secouffes qu'il faut éviter avec soin. C'est en suivant ainsi ces remèdes avec constance, que l'on s'apercevra de la diminution graduelle des glandes, de la souplesse du pannicule graisseux par le ramollissement des graisses qui en soutenoient les follicules; que l'on

verra la peau reprendre sa teinte naturelle, toutes les fonctions se rétablir, les enfans perdre leur espèce de paresse & de langueur, croître, reprendre leur gaieté & les amusemens attachés à leur âge.

En parlant de ces masses glanduleuses que l'on rencontre dans quelques Scrophuleux, nous avons observé qu'il y avoit plusieurs ordres de tumeurs. A l'aide des remèdes, tant internes qu'externes, les plus extérieures se sont affaïffées, les plus profondes, vraiment glanduleuses, ont perdu leur volume & leur solidité, de sorte que toute la masse est devenue beaucoup plus mobile; mais il reste toujours de ces tumeurs stéatomateuses, qui ne se résolvent presque jamais, & dont la présence laisseroit des doutes sur la cure, si on ne les attaquoit particulièrement. C'est pourquoi, lorsqu'il n'y aura plus qu'elles à détruire, que l'on présumera qu'elles peuvent incommoder & gêner les parties voisines, & que l'on y sentira une fluctuation profonde, mais cependant distincte, on y appliquera un petit morceau de pierre à cautère, avec les précautions que l'on a déjà énoncées. Après avoir sca-

rifié l'eschare, & fait sortir la matière qu'elle renferme, on les panfera tous les jours avec l'emplâtre sect. 2, n^o. 3; & avec de la persévérance & l'usage des remèdes déjà indiqués, on parviendra enfin à une parfaite guérison. Par cette conduite soutenue, on évitera les crises qui, à l'époque de l'âge nubile, deviennent funestes aux malades, comme on l'a déjà dit.

Quelque attention que l'on fasse, quelques moyens que l'on emploie pour guérir certaines glandes endurcies, dont l'humeur qu'elles séparent est devenue si épaisse, qu'elle a formé, dans le corps même de cet organe, des concrétions semblables à du plâtre, on ne réussira jamais à les résoudre. Ces tumeurs sont ordinairement mobiles sur les muscles, plates, inégales au toucher, très-dures, circonscrites & presque adhérentes à la peau du cou le long des jugulaires, où elles sont le plus souvent placées. Si ces tumeurs causent quelque incommodité ou de la difformité, on les peut attaquer avec la pierre à cautère, comme nous l'avons déjà dit, observant de ne faire dans leur centre qu'une très-petite eschare, dont

la trace sera à peine remarquable après la guérison.

Les glandes maxillaires & sublinguales, qui restent quelquefois encore assez grosses après la cure, & qui cependant, avec le laps de temps, diminuent peu à peu, ne deviennent presque jamais concrètes, comme je l'ai observé. En attaquant ces glandes avec le caustique, on ne réussiroit pas comme dans celles qui sont concrètes; la suppuration, quoique abondante, diminueroit peu leur volume; la circonférence de l'ouverture, en se rapprochant, se durceroit; l'ulcère seroit long-temps à se cicatrifer, par les excroissances fongueuses qui se succédroient; la cicatrice, toujours élevée, resteroit long-temps d'un rouge violet, & la difformité en seroit la suite: c'est ce que j'ai remarqué sur beaucoup de sujets que l'on avoit défigurés par ces sortes de traitemens. Mais s'il se forme entre ces glandes & la peau de petites tumeurs molles, circonscrites, où la fluctuation devienne sensible, on peut les ouvrir avec la pierre à cautère, ayant grand soin de ne pas attaquer le corps des glandes; & après avoir scariifié la petite eschare, pour donner issue

à l'humeur amassée, faire des pansemens fort simples, & en attendre patiemment la guérison.

Il faut bien se garder d'employer toutes les ressources de l'art pour conduire à une prompte cicatrice les ulcères que la nature doit, avec peu de secours, guérir elle-même, lorsque la cause qui les a produits sera entièrement extirpée. J'ai vu beaucoup de ces malades tomber dans des états les plus déplorables, pour avoir été prématurément guéris d'accidens que l'on avoit regardés comme de peu de conséquence; moi-même, dans les premiers temps, séduit par l'apparence de ces guérisons merveilleuses, j'y ai été trompé comme les autres; mais l'expérience m'a tiré de mon erreur, l'illusion s'est dissipée, & l'observation de la nature m'a fait changer de conduite.

Les malades une fois délivrés & de la cause & des effets de la maladie scrophuleuse, se garantiront de beaucoup de petites incommodités subséquentes, en prenant les précautions dictées par l'expérience. Il sera donc nécessaire de les saigner vers le printemps, sur-tout s'ils sont d'un tempérament sanguin, de les purger environ

tous les deux mois pendant la première année, après les y avoir préparés par quelques boissons délayantes; ils doivent aussi observer un régime exact, tant pour la quantité, que pour la qualité des alimens; ces moyens seront d'autant plus efficaces, que les jeunes gens se donneront beaucoup d'exercice.

SECTION V.

De la cure des Scrophules bénignes internes.

QUOIQUE les Scrophules bénignes semblent d'abord ne devoir opposer que peu de résistance dans la cure, cependant elles offrent souvent des difficultés presque insurmontables. Cette maladie, toujours fâcheuse, a de quoi alarmer sur la vie des enfans; car, quelque efficaces que puissent être les remèdes, l'événement en est bien incertain, principalement si on n'a pas été assez à temps pour arrêter ou modérer la grandeur des accidens. On pourroit néanmoins être facilement trompé par les apparences ou de crainte, ou d'espoir. Il est, dans l'un & dans l'autre cas, beaucoup plus sage de tenter de

guérir, en employant des remèdes dont on n'a jamais rien à redouter, que d'exposer les enfans à une mort presque sûre, en les abandonnant à leurs propres maux, ou en leur faisant essayer des remèdes qui les exposeroient à périr.

Lorsque la dépuracion n'a pas été suffisante par les écoulemens qui se sont faits à la peau, que ce vice n'a pas été détruit, & qu'en circulant avec les humeurs, les forces n'ont pas été capables de le déposer au dehors, il s'arrête dans les viscères & dans les glandes de la poitrine & du bas-ventre. Quand il sera bouffé & tendu, qu'il y aura des douleurs légères, sourdes & profondes, que les évacuacions habituelles seront glaireuses & verdâtres, que la respiration sera gênée, que la toux sera plus ou moins fréquente, ou qu'elle dégénérera en ce qu'on appelle coqueluche, que tous ces symptômes seront accompagnés d'une petite fièvre lente, signes certains de l'engorgement des viscères & des glandes, on ne pourra se dispenser d'employer les remèdes généraux propres à les calmer, tels que les bouillons adoucissans, tisanes pectorales, looch, juleps. Les lavemens faits

avec la décoction des plantes émollientes, & les fomentations appliquées sur le ventre, ne doivent point être négligées.

Ces accidens une fois calmés, on attaquera la cause avec les pilules antiscrophuleuses résolatives, données d'abord à très-petite dose; en les continuant, & en usant en même temps des moyens propres à adoucir les symptômes les plus fâcheux, on parviendra à augmenter la dose des pilules dont on doit attendre la diminution de la maladie. Avec de la persévérance, on appaisera les accidens en atténuant leur cause; le ventre peu à peu s'applanira; les déjections deviendront jaunes & de meilleure qualité; la fièvre s'éteindra; la respiration deviendra plus libre; la toux s'appaisera; l'enfant reprendra sa gaieté, & bientôt après recouvrera la santé. Si la cause qui a produit ces accidens a été entièrement détruite, on peut se flatter que l'enfant n'en éprouvera pas d'autres à sa seconde dentition.

Malgré les obstacles que ces maladies paroissent opposer aux remèdes, on ne doit pas pour cela regarder ces enfans comme devant nécessairement périr; car, comme nous l'avons déjà observé,

servé, ces maux ne les attaquent guère qu'après la première dentition, souvent après la seconde, & même au-delà de ce terme. Le corps ayant alors acquis plus de consistance, la nature fera plus en état de coopérer avec les remèdes, pour résoudre les humeurs simplement épaissies dans les viscères, & même dans les glandes, où la résolution se fait encore plus difficilement, & où la suppuration survient fort souvent. Si le pus, renfermé dans les glandes qui accompagnent la trachée-artère & ses divisions, se fait jour dans leur cavité, on peut alors espérer que la maladie se terminera plus heureusement. La toux que sa présence excite, est bientôt suivie d'expectoration purulente, quelquefois mêlée de sang. A l'aide des remèdes & du régime, ces tubercules, qui se remplissent & se vident alternativement, se resserrent peu à peu, la toux diminue, les crachats prennent une meilleure qualité, le pus disparoît, & le malade guérit.

L'issue est bien différente lorsqu'il se fait une suppuration dans le parenchyme du poumon; la toux fréquente sans expectoration, une fièvre habituelle

M



& des frissons irréguliers , jettent presque toujours les malades dans la phthisie, dont ils périssent. Cependant, quelque fâcheux que cet état paroisse, il ne faut pas moins insister sur les remèdes qui peuvent seuls résoudre les parties engorgées, & expulser les humeurs qui y ont plus ou moins long-temps séjourné. Mais, soit que le vice réside dans la poitrine ou dans le bas-ventre, il faut user de ces remèdes avec beaucoup de circonspection, pour empêcher les secousses toujours nuisibles, & qui seroient d'autant plus funestes, qu'elles pourroient exciter la phlogose & des suppurations; c'est ce qu'il faut soigneusement éviter. J'ai eu occasion de voir beaucoup de ces malades presque tombés dans le marasme, qui ont été guéris, les uns après de longs crachemens de pus, & les autres après des dévoiemens accompagnés de matière purulente. Dans l'un & dans l'autre cas, lorsqu'il s'agira de purger, il ne faut user que de minoratifs, tels que la casse, la manne, le sirop de pommes, de fleurs de pêcher, de roses pâles, &c. J'ai vu plusieurs de ces malades, qui avoient d'abord été regardés comme désespé-

rés, se rétablir peu à peu, avec de la patience & de l'exactitude dans le régime, & se trouver enfin dégagés de tous les maux dont ils étoient affligés.

SECTION VI.

De la cure des Scrophules malignes internes.

LORSQUE les enfans apporteront en naissant le germe des maux qu'ils ont reçus avec la vie, ils éprouveront en tout ou en partie les symptômes déjà énoncés. Soit dans l'un ou dans l'autre cas, il est bien difficile de leur procurer des secours efficaces; car la nature, languissante par un vice qui opprime ses ressorts, ne pourra, qu'avec beaucoup de peine, coopérer avec les remèdes à délivrer l'enfant d'un mal prêt à le suffoquer, principalement si tous les symptômes sont réunis & concentrés dans le même sujet; mais, comme ils éclatent rarement tous-à-la-fois, & qu'ils ne se développent que successivement, on est au moins à portée de les secourir en attaquant le mal dès qu'il se présente, ce dont on peut s'ap-

percevoir aisément par les symptômes indiqués dans les Scrophules malignes internes. Sitôt que les premiers signes commenceront à se manifester, on fera prendre pendant plusieurs jours à l'enfant quelques cuillerées d'une potion faite avec deux onces d'huile d'amande douce, une once de sirop de violette, & deux onces de sirop de fleurs de pêcher; par ce moyen continué pendant plusieurs jours, on obtiendra des évacuations, qu'il faudra ralentir ou augmenter suivant le besoin. Lorsque les déjections seront devenues jaunes & de meilleure nature, on lui donnera tous les matins une demi-pilule anti-scrophuleuse résolutive, délayée dans une cuillerée d'eau; dose qu'il faudra répéter encore le soir, sitôt après que l'enfant y aura été accoutumé pendant quelque temps. Si cet enfant est allaité par sa mère, qui conserve en elle le germe du mal qu'elle lui a transmis, le lait qu'il sucera, imprégné du même vice, augmentera encore ses maux, & causeroit enfin sa perte. Il sera donc nécessaire de lui donner une jeune & saine nourrice, dont le lait, par sa quantité & sa fluidité, délaiera les humeurs épais-

ses, & réparera les dangers de la première nourriture. On ne continuera pas moins pendant ce temps l'usage du remède anti-scrophuleux, matin & soir. Il seroit très-possible qu'un lait si nouveau ne fût pas capable de nourrir assez l'enfant, comme je l'ai remarqué plusieurs fois. C'est dans cette circonstance que j'ai utilement employé la panade très-claire, faite avec une once de mie de pain desséchée & en poudre, dans la décoction des racines apéritives les moins dégoûtantes, telles que celles de persil, d'asperges, de chardon-roland, à laquelle on ajoutera un peu de miel au lieu de sucre. Cette panade est en même temps & un aliment, & un médicament, dont l'usage ne contrarie ni le lait de la nourrice, ni le remède que l'on peut continuer avec la plus grande sécurité. Si par ces moyens on étoit assez heureux pour délivrer les viscères & les glandes engorgées, la dentition, quoique tardive, n'exposeroit pas l'enfant à des révolutions périlleuses. On continuera avec beaucoup de constance les remèdes & le régime : on observera de donner tous les huit ou dix jours un verre de teinture de

rhubarbe; mais si l'enfant avoit des tranchées, on lui donneroit par préférence quelques cuillerées de la potion ci-devant prescrite. On augmentera peu à peu la nourriture, relativement à sa croissance & à ses besoins; on lui donnera pour toute boisson une légère infusion de fleurs de sureau.

Ce traitement est celui qu'une longue expérience m'a fait adopter pour les enfans de très-bas âge, dont les fibres sont tendues & très-irritables; & c'est à sa faveur que j'ai obtenu des guérisons auxquelles je ne devois pas m'attendre, eu égard à la multitude des symptômes réunis.

La conduite sera bien différente à l'égard des enfans dont les fibres sont molles, lâches, & presque insensibles. Après les avoir évacués avec un scrupule de la poudre purgative n^o. 3, sect. 1, délayée dans un peu d'eau, & répétée deux ou trois fois à quelques jours d'intervalle, suivant le besoin, on leur donnera le matin une demi-pilule anti-scrophuleuse résolutive, délayée dans une cuillerée d'eau; on la leur continuera d'abord pendant quelques temps, après lesquels on leur en fera prendre une autre demie le soir;

par dessus chacune d'elles, on leur fera boire une petite tasse d'infusion faite avec une pincée de feuilles de rosmarin, dans laquelle on délaiera demi-once de sirop anti-scorbutique; & s'ils sont sollicités à boire dans le courant du jour, on leur donnera une légère infusion de squine. Lorsqu'ils auront suivi ce régime pendant un mois, on les purgera avec la poudre déjà indiquée, dont on augmentera la dose pour qu'elle produise l'effet qu'on a lieu d'en attendre.

C'est en suivant ces remèdes avec persévérance, que l'on peut espérer de diminuer, & même de détruire le vice inhérent aux organes de l'enfant. Si on n'est pas assez heureux pour arriver à ce but, on aura au moins énérvé la cause & mis la nature en état de le réparer, & de supporter avec moins de danger les révolutions auxquelles il seroit sujet à la seconde dentition, & même au-delà de ce terme.

C'est dans ces temps presque toujours orageux, qu'il faut s'en tenir aux simples délayans, & interrompre les remèdes, pour les reprendre bientôt après le calme; on les continuera pendant

environ trois mois ; on augmentera insensiblement la dose jusqu'à celle de deux pilules, dont on donnera moitié le matin & moitié le soir : quantité qu'il ne faudra pas diminuer pendant tout le temps de la cure, à moins que l'enfant n'allât plus de deux fois à la garderobe ; car pour lors il faudroit s'en tenir à une pilule le matin seulement. On pourroit néanmoins après ce temps, omettre le sirop anti-scorbutique, & ne donner seulement que l'infusion de rosmarin. On aura soin aussi de purger l'enfant au moins tous les mois avec la poudre prescrite n^o. 3, sect. 1, de lui faire suivre le régime déjà indiqué dans les Scrophules bénignes, & de lui procurer tout le mouvement dont il est capable, en plein air, lorsque le temps est sec, pur & serein.



CHAPITRE VI.

De la cure des Scrophules osseuses.

QUOIQUE le virus scrophuleux attaque quelquefois en même temps les parties dures & les parties molles, & que les effets qu'il opère sur elles ne soient que relatifs à leur structure variée, il n'en est pas moins vrai que le vice est toujours de même nature. On inféreroit peut-être de-là, qu'il doit être aussi facile à combattre lorsqu'il attaque les parties osseuses, que les parties molles, & que les remèdes que nous avons employés si utilement dans les unes, devroient être aussi efficaces dans les autres; mais l'expérience n'est pas tout-à-fait d'accord avec cette conséquence: car si d'un côté on procure la fluidité aux humeurs épaissies dans les glandes, de l'autre on liquéfie de même celles qui sont stagnantes dans la substance des os: en effet, les remèdes dont on a parlé, agissent sur toute l'étendue du corps qu'ils parcourent. Mais après que

ces humeurs ont acquis le degré de fluidité nécessaire pour être résorbées, pour rentrer dans le torrent de la circulation, & pour être ensuite portées au dehors, il faut encore que les parties constitutives de l'os, écartées par la présence des humeurs, soient rapprochées, fortifiées, consolidées, & acquièrent la dureté qu'elles doivent naturellement avoir. Pour remplir cet objet, il est donc nécessaire de recourir à des moyens qui possèdent éminemment les propriétés de raffermir les os & de les consolider. Je me suis assuré par des expériences très-multipliées, que l'infusion n^o. 7, & la teinture n^o. 6, sect. 1, jouissent singulièrement de ces avantages, étant employées dans les temps convenables, comme on le dira : aussi s'aperçoit-on en assez peu de temps que les chairs des plaies placées sur les os malades, deviennent, par l'usage de ces remèdes, associés aux pilules anti-scrophuleuses toniques, moins fongueuses, moins lisses, moins brillantes, qu'elles s'affaissent peu à peu, & qu'elles se rapprochent successivement de l'os, auquel elles paroissent insensiblement adhérer, tandis que l'épiphyse, ou le corps

de l'os, perd aussi de son volume, & semble acquérir plus de solidité. Cependant les plaies ne se cicatrisent pas toujours avant que les portions d'os, qui sont à nu, se soient exfoliées; ce que la nature exécute avec beaucoup plus de précision que l'art ne le pourroit faire. Ces portions sont donc chassées par le battement continuel des artères qui avoisinent l'endroit malade. L'exfoliation sera donc d'autant plus longue, que ces portions d'os seront plus éloignées des plus grosses ramifications artérielles, dont l'action ébranle, détache & expulse enfin ce corps, qui devient étranger, ne participant plus à la vie commune.

A mesure que ces portions osseuses séparées sont poussées vers la surface de la plaie, les malades sentent des picotemens dans l'endroit où l'os se présente lentement, ce qui la rend sanguinolente. Si on appuie le doigt dessus, on leur cause une douleur pungitive; & peu de temps après, on sent distinctement les pointes de cet os expulsé, qui, peu à peu, paroît visiblement. Ces fragmens d'os engagés dans les chairs, non-seulement incommodent beaucoup

par leur présence, mais encore seroient très-longs à tomber d'eux-mêmes, d'autant qu'ils sont plus éloignés de la force expulsive qui les a détachés. C'est pourquoy, lorsqu'on les sent assez mobiles, & qu'ils donnent assez de prise pour être extraits, il faut les tirer avec une pince ou avec les doigts, & tâcher de les extraire en un seul morceau. Les chairs fongueuses qui sont alors dilacérées, saignent beaucoup; mais de la charpie sèche & une légère compression arrêtent bientôt le sang. On s'aperçoit, quelques jours après, que les chairs qui renaissent du fond de la plaie, sont moins fongueuses; que le pus qui en découle est plus épais; que les chairs peu à peu s'affermissent, s'enfoncent; que la peau gagne de la circonférence vers le centre, où il reste encore pendant longtemps un petit trou qui suinte jusqu'à ce que les chairs nées sur l'os prennent assez de consistance pour servir d'appui à la cicatrice extérieure qui reste enfoncée: indice certain de sa solidité. Car, s'il étoit resté encore la moindre portion d'os, on verroit paroître & disparaître alternativement au milieu de la cicatrice une petit bulbe qui, tantôt suin-

teroit, tantôt se dessécheroit jusqu'à ce que tout fût entièrement sorti.

L'art n'obtient jamais de succès, qu'il ne soit favorablement secondé de la nature. C'est elle qui mondifie les chairs; c'est elle qui forme les os; & elle n'opère jamais avec autant d'efficacité que lorsque son travail se passe en silence, & se fait à couvert; qu'il n'y a point de tumulte dans les humeurs, & que les os malades ne reçoivent pas le contact immédiat de l'air. Il ne faut donc pas se hâter d'ouvrir les tumeurs qui sont nées sur les os, quoique le pus y paroisse distinctement amassé; il faut attendre que, par l'usage continué des remèdes, les humeurs corrigées aient acquis les propriétés de régénérer & remplacer les portions osseuses, que les forces de la vie, favorisées par l'action des médicamens, peuvent expulser. La tumeur, qui d'abord étoit pâteuse, s'amollit; l'humeur recueillie acquiert plus de fluidité; la peau s'émince, sans néanmoins changer de couleur, & paroît disposée à s'ouvrir; c'est là le moment qu'il faut choisir pour faire une légère ouverture à la peau avec un petit morceau de pierre à cautère, & après

avoir scarifié l'eschare jusqu'au pus, il faut laisser vuider la tumeur d'elle-même, comme nous l'avons dit en parlant des Scrophules glanduleuses : car ce n'est qu'à la faveur de l'humidité qui y est renfermée, laquelle amollit & relâche les liens qui retiennent les pièces osseuses, que le battement des artères doit les pousser au dehors. L'art ne pourroit jamais séparer les portions d'os qui doivent tomber : c'est ce que fait beaucoup mieux la nature, qui n'expulse que ce qui n'a plus de vie commune avec elle. Cette expulsion, ouvrage merveilleux, ne s'opéreroit jamais si, d'un côté, on ne détruisoit le vice qui est le premier agent de la maladie, & si, de l'autre, on ne soutenoit pas les ressorts des organes qui concourent à la régénération des parties détruites, & qui doivent les remplacer. J'ai vu plusieurs fois des portions osseuses des condyles de l'humérus, d'autres fois du fémur, après s'être fait jour en perçant les capsules articulaires des jointures, laisser pendant quelque temps les articulations sans mouvement; & lorsque ces parties d'os étoient remplacées, l'articulation reprenoit sa première liberté.

Cette règle, qui est générale pour ce qui concerne les tumeurs permanentes nées sur les os malades, telles que sont celles qui viennent sur les os du crâne, sur ceux de la face & de la mâchoire inférieure, est encore invariable pour celles qui naissent sur les os longs peu recouverts de chairs, tels que le tibia, le cubitus, le radius, les os du métatarse, du métacarpe & des phalanges. Cette règle sera encore applicable à toutes les tumeurs qui paroissent dans des endroits souvent éloignés des os affectés, où la douleur s'est d'abord fait sentir avec gonflement, & même fluctuation douteuse. Ces tumeurs, qui sont de véritables collections de pus, ne s'enflamment presque jamais; la peau, les aponévroses & les muscles même sous lesquels le pus est ramassé, & auxquels ces parties servent d'enveloppe, restent presque toujours dans le même état, & ne se remplissent que très-lentement, sur-tout si la portion d'os, où est le foyer purulent, est peu endommagée. C'est ce qui arrive à toutes les tumeurs qui se présentent sous les muscles du dos & des lombes, à celles qui se montrent à la face externe des os des isles vers le

grand trochanter, sous le *fascia-lata*, à la partie postérieure de la cuisse, à sa partie interne, à sa partie antérieure, au dessous du ligament de Fallope, & enfin, à toutes les tumeurs qui paroissent en différens endroits de la cuisse, dont les unes doivent leur origine à la maladie des apophyses transverses ou épineuses de la colonne vertébrale dont elles sont souvent fort distantes, & les autres à la maladie des os du bassin, comme on l'a remarqué en exposant tous les ravages que le vice scrophuleux a coutume de faire sur ces os spongieux.

Puisque la nature a tracé d'une manière si distincte les loix constantes qu'elle observe dans les collections de pus qui peu à peu use le réceptacle où il est renfermé, & se fraye enfin une issue pour sortir; l'art peut donc l'imiter en la prenant pour guide, & l'aider dans les temps bien observés, en faisant une petite ouverture à la peau, pour que la matière amassée se vuide lentement, ainsi qu'on l'a vu. Il faut bien se garder d'ouvrir trop tôt ces tumeurs, en faisant de grandes incisions pour panser le fond de la plaie, suivant l'usage. J'ai bien rarement vu ces opérations avoir

un heureux succès ; la suppuration abondante qui les suit épuise les malades , & leur cause souvent des révolutions telles que fièvres , métastases , dévoiemens , marasmes ; accidens qui les font périr.

Il faut donc attendre patiemment que par les mouvemens spontanés qui se passent dans le liquide glaireux amassé , l'humeur devienne plus fluide , & se présente sous la peau déjà émincée ; c'est là le temps qu'il faut prendre pour lui donner issue. Lorsque la plus grande partie est sortie , les tumeurs s'affaissent , & les chairs comprimées , ou celles qui renaissent du foyer où elle étoit accumulée , remplissent peu à peu le vuide ; & l'ouverture ne présente à l'extérieur qu'une fistule plate qui rend chaque jour plus ou moins de pus , en raison de la distance & des sinuosités qu'il y a entre elle & l'os malade.

Ce suintement se tarit enfin si , par les forces de la vie & les secours que l'art lui prête , ces portions d'os , pour ainsi dire vermoulues , sont entraînées par le pus , & confondues avec lui. Mais si quelque petite portion d'os est détachée en une seule ou plusieurs pièces , ses iné-

galités piquent, blessent & enflamment les parties dont elles sont recouvertes; & là se forme bientôt un petit dépôt dans lequel on trouve, en l'ouvrant, les fragmens osseux qui l'ont fait naître. Pendant que ce dépôt se forme, l'inflammation qui l'accompagne intercepte bientôt la communication qu'il y avoit entre la fistule dont on a parlé, & la maladie de l'os d'où la première tire son origine. Ces ouvertures se referment assez promptement dès que ce qui étoit étranger en est une fois sorti: il se fait à l'endroit où l'os étoit malade une cicatrice enfoncée & presque adhérente à l'os, tandis que l'ouverture de la fistule ne laisse, en se refermant, qu'une cicatrice unie. J'ai cependant trouvé quelquefois des portions assez considérables d'os que le pus avoit entraînés dans le réservoir qu'il s'étoit creusé, & les chairs qui renaissoient du fond les présentoient à l'ouverture. Aussitôt qu'elles avoient été enlevées, le pus ne tarroit pas à se tarir, d'autant plus que la communication, auparavant établie entre l'os malade & la tumeur, s'étoit insensiblement resserrée par le recollement du tissu cellulaire que le pus avoit détruit en se frayant un passage.

Dans l'exposition des signes qui annoncent, décèlent & caractérisent la présence du vice écrouelleux, tant aux os du crâne qu'à ceux de la face, soit que le vice réside dans l'intérieur de ces os, ou attaque leur surface, on a vu les tumeurs qu'il y occasionne, leurs progrès & leurs terminaisons. Comme elles n'exigent pour être guéries aucune opération chirurgicale, ainsi que je l'ai dit, mais qu'elles ont besoin de remèdes propres à détruire le vice qui les a fait naître, on fera prendre, matin & soir, aux malades une des pilules anti-scrophuleuses d'abord résolutives, & par dessus trois à quatre onces de suc de cresson, dans lequel on aura fait fondre dix grains de sel ammoniac. On continuera ces remèdes pendant quinze jours, & on les purgera ensuite avec demi-gros de la poudre prescrite n°. 3, sect. 1. Dès le lendemain on recommencera l'usage des pilules & celui du cresson. Après les avoir pris pendant un mois, on donnera encore une prise de la poudre purgative ci-dessus. Pendant ce temps, le malade prendra pour toute boisson l'infusion de gaïac, n°. 7, sect. 1. Tant que le gonflement des os restera dans le même état, que les

chairs qui les recouvrent seront infiltrées, dures & tendues, & que l'on pourra présumer qu'il ne se fera pas de suppuration, on ne changera rien dans le traitement, & en continuant les remèdes avec beaucoup de persévérance, on verra insensiblement les chairs s'amollir, le gonflement des os diminuer, & les parties reprendre peu à peu leur première forme. Mais si l'on s'apperçoit que les chairs qui recouvrent l'os malade deviennent pâteuses, se tuméfient, & qu'elles menacent de suppurer, on appliquera alors sur cette partie l'emplâtre résolutif n^o. 4, sect. 2.

Lorsqu'il y a gonflement à l'os maxillaire, soit qu'il y ait tumeur ou non, qui fasse soupçonner carie dans l'alvéole, il ne faut pas hésiter à ôter la dent ou plusieurs, dans l'endroit qui paroît le plus élevé, soit qu'elles soient cariées, ou même qu'elles paroissent saines, principalement si elles sont fort serrées. Le dégorgement que l'extraction facilite, non-seulement diminue le volume de l'os, mais encore laisse plus d'espace aux autres dents pour se rapprocher.

La substance cellulaire osseuse qui étoit comprimée par une ou plusieurs

dents saines ou malades, n'est plus exposée à retenir les humeurs propres à l'endommager; la gencive ne se resserre & ne se cicatrise sur l'alvéole, qu'autant que ce suintement qui dure longtemps, & dont la pente est naturelle, est entièrement tari par le rétablissement de l'os.

On aura la même attention à l'égard des tumeurs qui naissent sur la mâchoire inférieure, soit à la face interne ou externe, soit à sa base. Le gonflement de l'os qui représente une exostose, est le produit de l'engorgement formé entre les deux tables de l'os, dont la source occasionnelle est communément une dent de la première dentition, qui, étant malade, & opposant trop de résistance à une autre dent qui la pousse, cause souvent tout le ravage qu'on y observe, lequel se dissipe assez promptement par l'extraction de la dent. Mais s'il y a eu délabrement dans le tissu cellulaire osseux, la suppuration qui en est la suite perce bientôt la table de l'os, sur-tout vers sa base, où il reste une fistule longue à guérir; cependant, à l'aide des remèdes internes, on en tarit la source. Il ne faut néanmoins

pas négliger le pansement de cette fistule, en y appliquant l'emplâtre n^o. 3, sect. 2, qu'on renouvellera chaque jour; on pourra même faire des injections vulnéraires par l'alvéole qui conserve toujours sa communication avec la fistule, jusqu'à parfaite guérison. Que la face interne ou la face externe de cet os soit gonflée, ou même percée, le traitement sera toujours le même, ainsi que celui des autres os de la face.

Les tumeurs nées sur le corps des vertèbres cervicales, ne sont pas toujours faciles à être apperçues ni touchées; cependant si, en ouvrant la bouche, on découvre une tumeur située sur la partie antérieure de leur corps, dans laquelle il y ait fluctuation, il ne faut pas hésiter à l'ouvrir, ainsi que je l'ai heureusement pratiqué sur un malade qui avoit une tumeur de la grosseur d'un œuf de pigeon, laquelle bouchoit les fosses nazales, gênoit la déglutition, & l'exposoit à une suffocation prochaine; je la perçai avec le pharyngotome; la tumeur s'aplanit après l'écoulement du pus, & le malade fut soulagé; mais quelques jours après, la tumeur se remplit, l'incision ayant été trop petite; ce

qui me déterminâ à en faire une seconde beaucoup plus grande, & en travers. Les lèvres de la plaie s'écartèrent, & il resta pendant au moins un an un ulcère plat, au fond duquel non-seulement on appercevoit, mais aussi on touchoit l'os à nu, qui se noircit, s'exfolia insensiblement, & l'ulcère se cicatrisa. Je fus d'autant plus enhardi à faire cette opération, que j'avois déjà vu d'autres malades périr avec de pareilles tumeurs.

Soit que le corps des vertèbres dorsales ou lombaires soit affecté intérieurement ou extérieurement, on sent que ces maladies ne peuvent être guéries qu'en les confiant au soin de la nature, qui, secondée de l'action des remèdes propres à corriger le vice qui les a produites, a souvent dissipé le gonflement considérable d'une ou de plusieurs vertèbres, & rendu la vie à des malades que je croyois devoir nécessairement périr.

Les tumeurs stéatomateuses qui viennent sur les clavicules & leurs articulations, sur les côtes vraies ou fausses, sur le sternum & leur cartilage, n'exigent point d'autre traitement que celui qui est indiqué, en observant toujours de les laisser ouvrir seules, ou de ne

donner issue au pus que quand la peau est très-émincée, & prête à se percer d'elle-même. Le pansement sera simple avant & après son ouverture : un emplâtre n^o. 4, sect. 2, mis à plat chaque matin, & renouvelé le soir, si la suppuration est abondante, est le seul remède extérieur qui convienne dans ces cas. Si d'un côté il résout les humeurs épaissies, de l'autre il diminue la résistance qu'elles peuvent opposer au détachement des pièces d'os, & par ce moyen favorise & aide singulièrement l'action des remèdes internes.

Les apophyses condyloïdes de l'humérus, la tête du rayon & l'olécrâne, ne peuvent pas être affectés de gonflement ou de carie, que l'articulation ne soit menacée d'ankylose, comme il a déjà été dit. L'articulation de l'avant-bras avec les os du carpe, gonflés & attaqués, ou non, de carie, avec ou sans suppuration, les os du métacarpe & les phalanges gonflées & malades dans leur corps & dans leurs jointures, recevront tout le bénéfice que l'on a lieu d'attendre de nos nouveaux procédés, dont l'effet sera encore favorisé en plongeant matin & soir tout le bras, le poignet & la

la main dans une décoction émolliente, tiède, minéralisée avec trois ou quatre onces de notre eau minérale artificielle, n^o. 1, sect. 2. Au sortir du bain, qui chaque fois aura été au moins d'une heure, on appliquera sur les parties gonflées, soit qu'elles suintent ou non, un cataplasme fait avec la ciguë fraîche, écrasée & mise assez épaisse pour qu'elle conserve son humidité & ne se sèche pas; ou bien, à son défaut, on se servira de l'emplâtre fondant & résolutif, n^o. 4, sect. 2. On observera seulement de le renouveler tous les cinq à six jours sur les parties qui ne suppuront pas, tandis qu'on le changera tous les jours sur celles qui suinteront.

Ce qui vient d'être dit sur ce qui concerne le traitement des articulations, & de la maladie des os de l'extrémité supérieure, doit servir de modèle à celui des os de l'extrémité inférieure : en effet, le génie de la maladie est le même; ce sont aussi les mêmes remèdes qui doivent la guérir. J'observerai seulement que quand les articulations sont remplies de fluide qui souvent étend avec violence les capsules articulaires, il faut bien se garder de donner issue à ce fluide amassé; mais il faut attendre de la nature, & des secours

que l'art lui fournit, qu'il se résorbe, ou fasse sous la peau un ou plusieurs petits dépôts que l'on peut alors attaquer par les moyens ci-dessus énoncés, & dans les temps prescrits; ou bien attendre, ce qui est encore mieux, que les dépôts s'ouvrent d'eux-mêmes; car, si on ouvre ces tumeurs, comme je l'ai vu pratiquer bien des fois, les malades tombent dans le marasme, & périssent des amputations que l'on est obligé de leur faire.

A l'aspect du gonflement des épiphyses articulaires, on seroit d'abord tenté de croire qu'il seroit l'effet de la rupture & de la destruction presque totale des cellules osseuses qui la composent. Mais l'expérience des guérisons opérées par mes nouveaux procédés, doit rassurer sur ce point, & calmer les inquiétudes. J'ai vu bien des fois les condyles du fémur avoir au moins doublé leur volume naturel; d'autres fois l'épiphyse articulaire du tibia gonflée, tendue avec des dépôts sous le périoste, qui, après s'être ouverts, permettoient à la sonde de pénétrer facilement jusques dans le centre de cette épiphyse, & même dans l'articulation. Cependant, malgré ce dé-

fordre, j'ai vu avec satisfaction ces parties gonflées diminuer insensiblement, les parties osseuses se raffermir, quelques petites portions d'os seulement sortir par les ouvertures, le pus devenir plus épais, & la cicatrice qui suivoit de près, s'enfoncer & acquérir de jour en jour de la consistance. Dans le grand nombre de malades que j'ai traités, dont les os étoient attaqués de gonflement & de carie, j'ai toujours remarqué que les pilules anti-scrophuleuses agissoient bien plus promptement sur la partie cellulaire osseuse & sur les épiphyses, que sur le corps des os, dont l'exfoliation étoit d'autant plus lente, qu'ils étoient plus épais & plus solides.

Lorsqu'on s'apercevra que la maladie, qui avoit d'abord diminué, demeurera dans le même état, on laissera alors reposer le malade pendant une quinzaine de jours, en suspendant les remèdes anti-scrophuleux. Dans cet intervalle, on le purgera deux ou trois fois, & après, on reprendra ces remèdes, que l'on continuera avec persévérance, en les seconduant toujours de la boisson & des sucres déjà prescrits, & en observant, comme il a déjà été dit, de purger les malades

tous les vingt ou trente jours au moins, avec demi-gros, ou même plus selon le besoin, de la poudre purgative n^o. 3, sect. 1; on aura aussi grand soin de plonger dans le bain minéral, au moins une fois le jour, soit les bras séparément, soit les jambes, les cuisses ou le bassin, principalement si les articulations sont affectées de tumeurs ou de gonflement des os. Malgré la persévérance dans l'usage de ces remèdes, qui m'ont presque toujours réussi, lorsque le mal n'étoit pas encore arrivé à son comble, on ne doit pas toujours s'attendre à trouver les articulations aussi libres qu'elles étoient auparavant; elles seront au contraire, immédiatement après la guérison, plus rôides, plus sensibles, & même douloureuses dans l'exécution de leurs mouvemens. Avec de la patience, on viendra à bout de rendre à ces jointures, sinon la première liberté, au moins assez de mouvement pour mettre les malades en état de se servir de leurs membres. Pour parvenir à ce but, on fera faire des mouvemens doux de flexion & d'extension à l'articulation du bras avec l'avant-bras, de celui-ci avec le poignet & la main, de la cuisse avec l'os des isles, de la

cuisse avec la jambe, & de celle-ci avec le pied. On n'entreprendra ces mouvemens, que quand le gonflement fera tout-à-fait dissipé, que les chairs se seront affaissées sur les os, & que les cicatrices commenceront à se former. Mais si le bras étoit étendu lorsque la jointure a commencé à devenir malade, on doit employer tous ses soins, vers le terme de la guérison, pour le plier : car il ne peut servir utilement, qu'autant qu'il est dans cette attitude; attention d'autant plus nécessaire, que par ce moyen on évitera l'ankylose. Il n'en est pas de même de la jointure de la cuisse avec la jambe, ni de celle-ci avec le pied. Si l'on n'a pas été assez heureux pour obtenir des mouvemens dans ces jointures, & que les os se soient pour ainsi dire soudés, il sera beaucoup mieux de laisser consolider ces parties qui, une fois bien affermies, seront encore beaucoup plus utiles au malade, que toutes les machines que l'art a inventées.

On fera ces tentatives avec d'autant plus de facilité, qu'au sortir du bain les parties seront plus souples, plus relâchées, & pourront se prêter plus aisé-

ment, sans craindre de rupture. Si cependant ces jointures oppofoient trop de réfiftance aux différens mouvemens, on les doucheroit avec la même eau, & l'on couvriroit ces parties avec des compreffes qu'on y auroit imbibées, & maintenues toujours humides d'une douche ou d'un bain à l'autre. Ces moyens m'ont fi bien réuffi fur plufieurs malades, que je ne puis me difpenfer de rapporter ici deux observations, entre autres, qui prouvent invinciblement que les articulations affectées de carie avec déperdition de fubftance, dénudation du cartilage, fe réparent, & que les parties qui les remplacent prennent la nature & la forme de celles qui ont été détruites.

Un jeune homme de quinze à feize ans, avoit depuis deux ans à la clavicule droite une tumeur ftéatomateufe qui fe perça d'elle-même. La fonde, introduite par l'ouverture, touchoit à nu l'os inégal & carié. Il portoit encore deux autres tumeurs de même nature, dont une comprenoit deux des fauffes côtes du même côté, & l'autre étoit placée fur la crête de l'os des ifles du côté gauche. Ces tumeurs, quoique dures &

pâteuses, renfermoient un fluide très-épais, cependant facile à distinguer au toucher. Il avoit, outre cela, tout le tibia droit gonflé, dont le volume étoit plus que doublé. Près du ligament de la rotule, étoit un ulcère caverneux qui pénétrait jusques dans le corps de l'os; un peu au dessus de la malléole interne, étoit une ouverture qui communiquoit jusqu'au canal médullaire, d'où sortoit une sanie ichoreuse, fétide, & d'une odeur insupportable. Plusieurs endroits du tibia étoient à nu au milieu des ulcères; suite des dépôts qui s'étoient formés sur la face antérieure de cet os: c'étoit enfin un véritable *spina-ventosa*. Les épiphyses étoient si gonflées, que leurs surfaces ne répondoient plus ni à celles du fémur, qui l'étoient considérablement aussi, ni à celles de l'os du tarse. Toutes les parties charnues, & le tissu cellulaire qui les entourait, tant de la partie inférieure de la cuisse, que de toute la jambe, étoient dures, infiltrées & œdémateuses. Comme je soupçonnois qu'il y avoit communication entre l'ouverture supérieure & l'inférieure, & que je sentoie la difficulté qu'il y avoit de m'en assurer par une sonde

inflexible, j'introduisis, sans aucune résistance, par l'ouverture supérieure, une corde à boyau, qui, par sa souplesse, étoit plus propre que tout autre instrument à découvrir la route qui conduisoit à l'ouverture inférieure; & en effet, la corde à boyau se présenta à l'ouverture au dessus de la malléole; ce qui me prouva, sans le moindre doute, que le canal médullaire étoit privé de sa moëlle. La malléole externe, & toute l'articulation de la jambe avec le pied, étoient extrêmement gonflées, avec quelques tumeurs suppurées, dont les ouvertures s'étendoient jusques sous la capsule & dans la jointure même, dans laquelle la sonde entroit facilement. Le malade, assez grand pour son âge, étoit presque tombé dans le marasme, avoit une fièvre lente habituelle, & de fréquens dévoiemens. Voilà l'état déplorable dans lequel étoit ce jeune homme, lorsqu'on l'apporta chez moi. J'hésitai pendant quelque temps sur le parti que je prendrois, ou de le délaïsser, ou de tenter les remèdes dont je me servois avec tant de succès, dans la persuasion où j'étois qu'ils seroient infructueux dans l'état désespéré

où étoit ce jeune homme ; je pris cependant le parti de le secourir, aux risques de ne pas réussir, mais assuré d'ailleurs de ne pas avancer ses jours.

L'autre malade étoit un enfant d'environ douze ans, qui, depuis trois ans, avoit un gonflement considérable dans les deux vertèbres lombaires supérieures ; ce qui l'empêchoit de se plier, de se renverser & de faire des mouvemens latéraux, sans ressentir les plus vives douleurs. La jointure du bras gauche avec l'avant-bras, formoit une tumeur très-considérable qui commençoit depuis le milieu de l'humérus, s'étendoit jusqu'au milieu de l'avant-bras, se prolongeoit jusques sur le poignet & la main, qui étoient œdémateux ; le bras ne pouvoit être ni fléchi ni étendu, sans causer les plus vives douleurs ; &, pour peu que l'on fit faire quelques mouvemens, on sentoit distinctement une crépitation dans la jointure, qui étoit remplie de fluide facile à distinguer au toucher, principalement vers l'olécrâne où la tumeur étoit beaucoup plus saillante. Cet enfant qui ne pouvoit être que couché, étoit en grande partie épuisé par des douleurs lombaires, par l'insomnie, par

des mouvemens de fièvre irréguliers, & par la dépravation d'appétit.

Je fis prendre à ces malades, matin & soir, un bouillon fait avec un peu de mouton, les racines de grande chéli-doine & de bardane, & les feuilles de bourrache, de chicorée & de cerfeuil. Après avoir fait usage de ces bouillons pendant huit jours, je les purgeai avec un minoratif; & dès le lendemain matin ils commencèrent à prendre une pilule anti-scrophuleuse résolutive, & par dessus une tasse d'infusion faite avec demi-gros de bois de gaïac, n^o. 7, sect. 1; ils continuèrent pendant quinze jours, & prirent ensuite, le soir en se couchant, une autre pilule avec une tasse d'infusion de gaïac. Je continuai ces remèdes pendant trois mois de suite, observant de les purger doucement tous les quinze jours.

Pendant cet intervalle de temps, les deux tumeurs du premier malade s'amollirent; la fluctuation, qui étoit d'abord obscure, devint plus sensible, l'humeur amassée ayant acquis plus de fluidité; la peau s'éminça, se perça enfin d'elle-même; & la matière purulente s'étant lentement écoulée, la peau s'affaissa,

& il fut aisé de reconnoître, par la sonde introduite dans les ouvertures, que les côtes d'une part étoient à nu, & de l'autre, que la crête de l'os des isles étoit cariée. Tout l'engorgement de la cuisse & de la jambe étoit visiblement diminué, la dureté générale de ces parties s'étoit amollie, l'infiltration en partie dissipée, & les parties musculieuses étoient devenues plus mobiles. Il s'étoit formé, tant autour du genou que vers les malléoles, de petits dépôts sous la peau, lesquels s'étant ouverts, fournissoient une sérosité purulente fort abondante; mais le gonflement des condyles du fémur, les épiphyses articulaires du tibia, tant supérieur qu'inférieur, & tout le corps de cet os, n'avoient encore éprouvé aucune diminution. Le bras du second malade s'étoit ressenti des mêmes changemens; mais la tumeur du coude s'étoit considérablement accrue, & paroissoit communiquer avec une autre qui s'étoit depuis peu manifestée au pli du bras. L'empâtement des lombes du malade étoit aussi diminué; malgré cela, il éprouvoit toujours de grandes douleurs dans les moindres mouvemens, & les vertèbres étoient toujours aussi gonflées.

Cependant l'état de ces malades étoit amélioré ; la fièvre étoit diminuée ; l'appétit, le sommeil, de bonnes digestions, une carnation meilleure, étoient le fruit des remèdes qu'ils avoient pris. Alors je leur donnai le matin une pilule résolutive, & le soir une pilule tonique, & par dessus, l'infusion de gaïac n^o. 7, sect. 1, dont je leur fis faire aussi usage pour boisson ordinaire. Ces malades continuèrent encore ces remèdes pendant quatre à cinq mois avec assiduité ; alors la tumeur du coude se perça, & l'écoulement du pus fit disparaître celle qui étoit au pli du bras. En passant la sonde dans l'ouverture qui s'étoit faite, je trouvai tout l'olécrâne à nu, inégal ; & la sonde pénétrant aisément dans la jointure, je touchai à nu les condyles de l'humérus. Le volume de l'articulation étoit diminué, les parties charnues qui la recouvrent étoient affaïssées, & l'engorgement de l'avant-bras, du poignet & de la main étoit en grande partie dissipé. Les douleurs lombaires étoient beaucoup moindres, & le malade pouvoit faire quelques légers mouvemens avec moins de souffrance ; les vertèbres paroïssent aussi avoir moins de volume.

Le genou du premier malade étoit considérablement diminué; les ulcères qui s'y étoient formés çà & là, suintoient encore abondamment; tout le corps du tibia & son articulation avec le pied avoit beaucoup moins d'épaisseur; l'ulcère caverneux près le ligament de la rotule s'étoit fort resserré; l'écoulement ichoreux que fournissoit l'ouverture de la malléole, étoit moins abondant & moins fétide; les petits ulcères sur la face du tibia commençoient à laisser voir dans leur centre de petits mamelons charnus dans les intervalles des portions d'os qui s'étoient exfoliés insensiblement. L'ulcère de la clavicule, celui des côtes & de l'os des isles, étoient sans dureté ni callosité; la peau vacillante sur l'os en quelques endroits, & adhérente en d'autres.

Enfin, avec beaucoup de patience & de persévérance dans les remèdes, une portion de côte soulevée, & poussée par les chairs régénérées entr'elles & le corps de l'os dont elle faisoit partie, se présenta sous la peau; &, lorsqu'elle fut tout-à-fait mobile, je la tirai sans effort; peu à peu l'ulcère se resserra, les chairs devinrent de bonne qualité, & il se guérit assez promptement. Un fragment

assez considérable de la crête de l'os des isles se sépara aussi de cet os; l'ulcère ne tarda pas aussi à se fermer, & la cicatrice profonde qu'il laissa, fut semblable à la précédente. Il ne se fit aucune exfoliation sensible à l'ulcère de la clavicule, lequel diminuant peu à peu par l'adhérence que la peau contractoit chaque jour avec les chairs nées sur le corps de l'os, se cicatrifa sans perdre son niveau. Les ulcères qui environnoient l'articulation du genou, peu à peu se tarirent & se cicatrifèrent; le gonflement de la jointure diminua; l'infiltration étant dissipée, les muscles commencèrent à se distinguer; le gonflement de l'épiphyse du tibia, & celui des condyles du fémur, diminuèrent insensiblement, & suivirent la même progression; l'ulcère situé près du ligament de la rotule, se resserroit de jour en jour; & la peau se prolongeant jusques dans la cavité qui pénéroit dans l'os, annonçoit une prochaine cicatrice. Tout le corps du tibia avoit beaucoup moins de volume, & les ulcères répandus çà & là sur sa face, tendoient à une guérison prochaine; mais l'ouverture placée au dessus de la malléole,

fournissoit toujours une sanie ichoreuse, quoique moins abondante; les ulcères qui environnoient l'articulation du pied, insensiblement se resserrèrent, & formèrent de bonnes cicatrices. Tous les muscles qui composent la partie charnue de la jambe étant comme atrophies, laissoient distinctement voir le corps de l'os beaucoup plus volumineux qu'il ne devoit l'être; enfin, après vingt mois de l'usage de mes remèdes, l'ulcère de la malléole cessa de couler; la cicatrice peu affermie se rouvroit de temps en temps, & ne devint tout-à-fait solide, qu'après avoir continué les remèdes susdits avec assiduité pendant plus de deux ans.

Pendant tout le temps de la cure, je recommandai qu'on eût grand soin de mouvoir doucement les jointures, tant celles du genou, que celles de la jambe avec le pied; ce qu'on exécutoit avec d'autant plus de facilité, que ces parties au sortir du bain étoient beaucoup plus souples, & que les mouvemens qu'elles pouvoient supporter étoient moins douloureux.

Tous ces différens moyens réunis devinrent si salutaires à ce jeune homme,

que non-seulement il s'accrut beaucoup pendant le cours du traitement, mais encore se fortifia, prit de l'embonpoint & la plus belle carnation; les mouvemens du genou & du pied devinrent de plus en plus libres, de sorte qu'un an après la guérison, il marchoit avec autant de liberté de la jambe ci-devant malade, que de celle qui étoit demeurée saine.

L'ulcère du coude du second malade s'agrandit de jour en jour, au point que l'on pouvoit voir & toucher à nu l'olécrâne, qui, par sa mobilité, paroissoit détaché du cubitus; & en effet, cette portion d'os, insensiblement poussée à l'ouverture de l'ulcère qu'elle élargit, devint si mobile, que je pus aisément la saisir & en faire l'extraction sans peine. Quelque temps après les chairs renaissantes, & à la vérité d'abord fongueuses, remplirent le vuide, s'affermirent peu à peu; & la cicatrice enfoncée qui se forma, ne laissa pas un vuide aussi grand que la pièce d'os extraite devoit le faire croire. Le volume de l'articulation étoit fort diminué; les muscles du bras & de l'avant-bras, qui auparavant ne paroissoient former qu'une

seule masse, commencèrent à se contracter, à la faveur des secours étrangers qu'on leur procuroit matin & soir, principalement après le bain, dont le bon effet étoit aussi bien marqué sur les vertèbres lombaires qui reprirent à peu près leur état naturel. Quant au bras, je ne pus jamais parvenir à l'étendre tout-à-fait; mais le mouvement de flexion devint si doux & si facile, que le malade pouvoit aisément s'en servir.

Il est important de remarquer que pendant le cours du traitement, je graduai les pilules jusqu'au nombre de quatre, savoir, deux pilules toniques, & deux autres tantôt résolutives, tantôt laxatives; mais comme la nature accoutumée à ces remèdes, paroissoit insensiblement se ralentir, je soutins leur action en augmentant la boisson de gaïac n^o. 7, sect. 1, en ajoutant matin & soir dans un verre de cette infusion, d'abord sept à huit gouttes de la teinture, n^o. 6, sect. 1, & en en augmentant insensiblement le nombre, jusqu'à celui de quinze ou seize, soir & matin. Je ne fis cette addition que lorsque les douleurs furent presque dissipées, & que le gonflement des os me parut diminué.

Outre la satisfaction que je ressentis d'avoir été utile à ces malades, ils m'en procurèrent une autre encore au moins aussi grande, lorsque, plus de dix-huit à vingt ans après leur guérison, ils vinrent me voir, accompagnés de leurs femmes & de leurs enfans, n'ayant aucun indice des maux dont leurs pères avoient été autrefois affligés.

Tant que dura la maladie, je n'appliquai sur les ulcères, tant de l'un que de l'autre malade, que l'emplâtre n^o. 3, sect. 2, que je ne faisois renouveler deux fois dans les vingt-quatre heures, qu'autant que la suppuration étoit très-considérable. Cet emplâtre, qui m'a toujours réussi, est non-seulement un défensif, mais est encore propre à conduire à cicatrice, qu'il consolide & affermit en s'en servant pendant quelque temps, même après la guérison, observant alors de n'en changer que tous les trois ou quatre jours.

A l'égard du régime que les gens du peuple doivent observer, on est bien obligé de se contenter des alimens qu'ils peuvent se procurer. Dans le petit nombre de ceux qui sont en leur possession, on ne peut trop recommander à ces

malades de s'abstenir avec grand soin de toutes les graisses, lard rance, beurre fort, toutes salaisons, fromages, laitages, fruits verts ou acides, salades, & toutes autres crudités. Leur nourriture se bornera donc à du potage, à des panades, du pain, peu de viande, des œufs, des légumes sur-tout aqueux.

Si, pendant la durée de la cure, il survenoit quelques maladies inflammatoires, on interromproit ces remèdes, pour les reprendre sitôt après que ces accidens seroient dissipés.



 CHAPITRE VII.

De la cure des Scrophules compliquées de maladies vermineuses, du scorbut, du rachitis & du virus vénérien.

Scrophules vermineuses.

EN parlant des causes des Scrophules vermineuses, on a rapporté tous les signes qui les caractérisent, lesquels, bien observés, doivent servir de base à leur cure radicale. On a remarqué que les matières saburreuses & putrides dont l'estomac & les intestins se trouvoient remplis, étoient plus propres que toute autre à servir de pâture aux vers qui s'y étoient développés; que ces matières corrompues, non-seulement dépravoient l'appétit, excitoient des vomissemens & des diarrhées, mais encore entretenoient une fièvre qui souvent faisoit périr le malade. Soit que ces amas se soient formés par la mauvaise disposition, soit qu'ils soient la suite de maladies antécédentes, les Scrophules n'en sont pas

moins les suites, auxquelles on ne peut remédier qu'après avoir détruit & enlevé le foyer du mal.

Il fera donc nécessaire, avant tout, de vider l'estomac par un léger vomitif, tel que l'*ipécacuanha* auquel je donne la préférence; vomissement qu'il faudra répéter si les circonstances l'exigent. Malgré les dévoiemens entretenus par ces matières putrides, il ne faudra pas moins purger les malades, & même réitérer la purgation au besoin.

Sitôt après la purgation, on leur fera prendre une de nos pilules résolatives, & par dessus, une ou deux tasses de décoction faite avec un gros de racine de fougère mâle. On leur donnera le soir une prise de la poudre suivante: Prenez racine de fougère mâle en poudre, deux gros; rhubarbe, semence de tanaïsie, & *semen-contra* aussi en poudre, de chaque un gros; mêlez-les très-exactement, & partagez le tout en huit prises égales, dont on donnera une le soir, & par dessus, la décoction de fougère. Lorsqu'on aura fini ces poudres, on purgera les malades avec demi-gros, ou plus, de la poudre prescrite n^o. 3, sect. 1; on donnera ensuite les pilules matin & soir,

avec la décoction de fougère, que l'on continuera avec exactitude pendant environ trois mois, observant de purger toutes les trois semaines avec demi-gros de la poudre ci-dessus. Si après ce terme on n'observoit pas de changement assez marqué dans la diminution des symptômes, c'est-à-dire, si la peau étoit toujours terreuse & remplie d'incrustations sèches, que les démangeaisons à l'anus, à l'ombilic & au méat urinaire fussent toujours aussi incommodes, ou que l'on apperçût dans les tumeurs suppurées de très-petits vers blancs, on plongeroit alors le malade dans le bain fait avec la décoction de fougère, & on le minéraliseroit avec huit onces de notre eau minérale artificielle, sect. 2, n^o. 1. On insistera sur les bains, les pilules & la poudre purgative, jusqu'à ce que tous ces accidens soient tout-à-fait dissipés. Par cette conduite soutenue, j'ai obtenu de si grands succès, que je ne puis trop engager à suivre cette méthode curative. A mesure que les humeurs se corrigent, que les exhalations qui se font par la peau sont de meilleure qualité, les poux, dont la tête, le cou & les aisselles étoient couverts, diminuent, &

enfin périssent. Les soins & la grande propreté accélèrent encore leur prompte destruction. Cependant si, malgré ces moyens, on s'appercevoit que ces insectes se renouvelassent, on se serviroit de la poudre de staphisaigre, mêlée à de la poudre ordinaire, dont on saupoudreroit la tête de l'enfant, & les linges qui doivent s'appliquer sur la peau.

Scrophules scorbutiques.

LE vice scorbutique est, comme on l'a déjà remarqué, d'une nature différente de celle des Scrophules, &, quoiqu'entré en combinaison avec elles, il ne se montre pas moins sous son aspect & ses caractères particuliers, & qui lui sont propres. Soit que ce vice ait précédé les Scrophules, soit qu'il les accompagne, ou qu'il ne se soit développé qu'après elles, c'est un ennemi qu'il faut d'abord attaquer, & tâcher de vaincre avant d'entreprendre la cure des Ecouelles. Les remèdes anti-scorbutiques feront d'une utilité d'autant plus grande, qu'ayant la propriété de procurer de la fluidité à la lymphe, ils disposeront la nature à profiter plus efficacement des remèdes anti-scrophuleux qui doivent leur succéder.

On commencera par faire prendre ,
 matin & soir , aux malades chez lesquels
 le scorbut se fera manifesté par les signes
 déjà indiqués , depuis deux jusqu'à qua-
 tre onces de suc dépuré à froid , sect. 1 ,
 n^o. 1. On proportionnera la dose en rai-
 son de l'âge du malade & des symptô-
 mes de la maladie. On continuera ces
 sucs pendant un mois , en observant de
 purger les malades tous les dix jours ,
 soit avec notre poudre purgative sect. 1 ,
 n^o. 3 , soit avec la confection hamech
 & la manne. Si les accidens ne dispa-
 roissoient , ou même ne s'adoucissoient
 pas , alors on feroit prendre aux malades ,
 matin & soir , depuis deux onces jusqu'à
 quatre , de l'infusion sect. 1 , n^o. 2.

Lorsque les symptômes scorbutiques
 seront dissipés , on commencera les re-
 mède anti-scorphuleux , dont on favo-
 risera encore l'action par quelques on-
 ces de suc de cresson pilé & exprimé ,
 pris matin & soir par dessus les pilules
 anti-scorphuleuses , administrées comme
 il a déjà été dit , suivant les classes diffé-
 rentes de la maladie.

J'observerai encore que le bain , ou
 simple , ou minéral , si salutaire dans les
 autres Scrophules , ne jouit pas ici du
 même

même avantage ; j'avoue que l'ayant tenté plusieurs fois , j'ai toujours vu reparoître les symptômes scorbutiques, qui s'évanouissoient aussitôt que j'abandonnois les bains , & que j'avois repris l'usage des remèdes. Ces épreuves , plusieurs fois répétées , m'ont suffisamment instruit pour ne pas retomber dans les mêmes erreurs.

J'observerai encore qu'il sera nécessaire , pendant le cours de la cure , de faire prendre de temps en temps , conjointement avec les anti-scorphuleux , quelques onces de la liqueur antiscorbutique , sect. 1, n^o.2, & de la continuer pendant dix à douze jours , tous les mois au moins.

Scrophules rachitiques.

Il y a un si grand rapport entre les moyens propres à guérir les Scrophules osseuses , & ceux qui conviennent au rachitis , que l'on feroit tenté de croire que c'est une seule & unique maladie , dont les caractères ont seulement quelques variétés. En effet , j'ai toujours vu que les rachitiques attaqués d'écrouelles , principalement osseuses , recevoient d'abord les plus grands sou-

lagemens par les remèdes anti-scrophuleux, & qu'en les continuant avec beaucoup de persévérance, non-seulement les Scrophules osseuses disparoissoient, mais encore les nodosités des jointures, & le gonflement de l'épine; sa courbure & celle des os longs se redressoient, ou en partie, ou au moins la difformité qu'ils avoient d'abord ne s'accroissoit pas davantage. Il est vrai que pendant tout le cours du traitement, j'ai toujours eu soin de fortifier ces parties par l'application des sachets aromatiques, par de douces compressions faites sur les parties convexes des os recourbés, par les extensions, ligatures & autres moyens usités en pareil cas, qui tendent tous à maintenir l'équilibre respectif que les parties doivent avoir entre elles. J'ai eu d'autant plus d'occasions de voir réussir ces moyens, que les parens des malades pouvoient ou vouloient bien se prêter à les mettre en exécution; & le succès étoit plus prompt & plus marqué, lorsqu'on les employoit concurremment avec les bains aromatiques, minéralisés par l'eau minérale artificielle, sect. 2, n^o. i.

Comme les écrouelles compliquées de rachitis le sont souvent aussi du vice

scorbutique, il faudra toujours, comme on l'a déjà dit, commencer par attaquer celui-ci avant de procéder à l'extinction des autres vices.

On commencera la cure & on la continuera de la même manière qu'il a été exposé dans la cure des Scrophules osseuses. Quoique les Scrophules qui attaquent les rachitiques affectent principalement les os, il en est cependant qui n'attaquent que les glandes, la graisse, la peau; & en ce cas, après avoir procédé à l'anéantissement de ce vice, on aura recours aux pilules toniques anti-scrophuleuses, pour achever la cure, arrêter les progrès du rachitis, ou même le détruire, s'il est possible. On parviendra plus sûrement à ce but, si les enfans malades sont au-dessous de l'âge de douze ans, & que la maladie ne soit pas parvenue à son plus haut degré.

Scrophules vénériennes.

LORSQUE dans la cure des Scrophules on aura à lutter contre le virus vénérien qui leur est associé, & dont on aura reconnu l'existence par les signes déjà énoncés, on pourra, sans craindre aucun désordre, attaquer l'une & l'autre

cause, & conduire à une guérison radicale ces maladies combinées. Soit que le virus se soit fixé à la peau, à la graisse & aux glandes; soit qu'il ait établi sa demeure dans les os, il sera toujours nécessaire de commencer ce traitement par l'usage des bains, des boissons délayantes, des purgatifs répétés, & un régime humectant. Lorsque le corps sera ainsi préparé, on exposera le malade à la vapeur de la poudre mercurielle simple, donnée de deux jours l'un, à la dose depuis demi-gros, jusqu'à un gros, soit dans la boîte décrite à la fin de ma *Nouvelle Méthode de traiter les maladies vénériennes par la fumigation*, soit dans quelque autre machine faite à l'instar, soit de toute autre manière, pourvu que la vapeur mercurielle puisse s'appliquer au corps qu'elle doit environner. Cette fumigation n'exclura pas l'usage des pilules anti-scrophuleuses prises d'abord une seule fois le matin à jeun, & ensuite matin & soir, comme il a déjà été dit, soit que les Scrophules attaquent les parties molles, soit qu'elles attaquent les parties osseuses; &, en ce dernier cas seulement, on ajouteroit la teinture n^o. 6, sect. 2, avec l'infusion n^o. 7, sect.

I, qui aideroient l'action de l'un & l'autre remède. Ce traitement, beaucoup plus simple, & qui n'expose point les malades à des frictions toujours douloureuses, quand les chairs qui recouvrent les os sont déjà fort sensibles, a l'avantage de ne point exciter de salivation, ni aucun autre effet capable d'interrompre, ou même d'exciter le moindre trouble dans les fonctions de la nature.

Mais si les symptômes vénériens s'annoncent chez les enfans du premier âge vers le temps de la dentition, on emploiera, par préférence, la poudre mercurielle argileuse décrite dans ma *Nouvelle Méthode*, &, après plusieurs jours de son usage, on y joindra la poudre mercurielle simple, à dose égale.

Comme il seroit fort difficile d'exposer ces enfans à cette vapeur, & de les tenir enfermés dans une boîte, ayant la tête dehors, il est beaucoup plus expédient de les placer nus sur un filet fixé à un cadre monté sur quatre pieds droits, d'environ deux pieds & demi ou trois pieds de hauteur, dont chaque face sera fermée d'une toile couverte de papier collé, de manière que la fumée que répand la poudre soit retenue

dans cette enceinte, & dirigée vers le filet sur lequel l'enfant sera placé. On mettra dessous le cadre, au milieu, un petit réchaud avec de la braise allumée, sur lequel on répandra la poudre. On aura soin aussi de couvrir le corps de l'enfant, excepté la tête, pendant que la fumée s'appliquera au corps.

L'urine qui mouille continuellement les linges dont les enfans sont enveloppés, ajoute encore au mauvais caractère des condylomes, des rhagades, & des ulcères pustuleux qui pourroient se trouver répandus çà & là sur l'habitude de leur corps. Toutes les fois que l'on changera l'enfant de linges, on aura soin de bassiner toutes ses parties malades avec la décoction de guimauve & de graine de lin dans une chopine, à laquelle on ajoutera deux onces de la liqueur mercurielle décrite dans ma *Nouvelle Méthode*; liqueur dont on se servira aussi intérieurement dans les circonstances où il ne seroit pas possible d'employer la fumigation. On donneroit alors, matin & soir, deux gros de cette liqueur étendue dans deux ou trois onces d'eau, en y ajoutant un peu de sucre. Soit que l'on emploie l'un ou l'autre

moyen , on ne continuera pas moins l'usage des pilules anti-scrophuleuses.

On ne réussiroit jamais dans la cure, si la mère ou la nourrice allaitant encore l'enfant , étoit atteinte du même mal ; il seroit donc nécessaire qu'elle eût recours aux mêmes remèdes. Le lait que l'enfant suceroit alors porteroit dans son sang & la nourriture , & en partie le remède propre à le guérir.

CHAPITRE VIII.

Réflexions sur l'usage plus étendu que l'on peut faire des nouveaux remèdes proposés.

SANS vouloir trop étendre l'usage du nouveau remède que je propose , il est cependant facile de juger par l'effet qu'il opère sur le virus scrophuleux , quelle peut être son action sur plusieurs maladies chroniques. En effet , sa principale propriété est de diviser la lymphe épaissie , de la résoudre , & de la rendre perméable à travers les dédales des viscères & des glandes , & après avoir franchi

320 DES SCROPHULES,

les obstacles qu'il rencontre, de porter au dehors toutes les matières étrangères & nuisibles à la santé.

C'est d'après ces effets constamment observés pendant une longue suite d'années, que je me suis déterminé à employer ce remède dans des circonstances de maladies dont les rapports paroissent avoir quelque affinité avec la maladie scrophuleuse. Il est vrai que je n'ai guères remarqué ces rapports que chez les indigens, qui, donnant au besoin de la nature tout ce qu'ils peuvent se procurer pour vivre, engendrent des maux que l'on rencontre plus rarement chez les personnes aisées.

Pour être convaincu de cette vérité, il ne faut que jeter un regard sur les maux qui arrivent aux femmes nouvellement accouchées, & l'on verra tout le ravage que le lait a coutume de faire chez elles. Ces femmes, pendant tout le temps de leur grossesse, se nourrissent d'alimens sans choix, boivent des vins acides & de mauvaise qualité, de la bière, de l'eau-de-vie : toutes substances capables de vicier la lymphe, de l'épaissir, & de la disposer à s'arrêter dans les organes sécrétoires ; aussi voit-on ces femmes,

après être accouchées, avoir des engorgemens dans les glandes du sein où il se forme souvent des dépôts; les glandes axillaires, celles qui accompagnent les jugulaires se gonflent aussi; les glandes inguinales se tuméfient; surviennent des douleurs dans les cuisses, dans les jambes, accompagnées de gonflement dans la membrane adipeuse, où il se fait des dépôts laiteux. Ces femmes mal vêtues, exposées à des travaux en plein air, n'ont pas donné le temps à la nature de les délivrer du lait qui devoit s'échapper, ou par les mamelles, ou par l'utérus: il est donc demeuré confondu dans la masse du sang, après avoir acquis la nature laiteuse dans l'organe propre à le former.

On rencontre beaucoup de ces exemples frappans des désordres que l'impression de la matière laiteuse a faite sur les humeurs qui arrosent les membranes & les aponévroses, où elles laissent souvent pour la vie des douleurs atroces qui en raccourcissent le terme.

Dans ces circonstances, & hors le temps des crises menstruelles, j'ai obtenu de grands succès par l'usage des bains préparés avec l'eau minérale artificielle

322 DES SCROPHULES,

sect. 2, n^o. 1, par des bouillons faits avec des plantes apéritives & nitreuses, par des minoratifs répétés : moyens qui ont toujours précédé, & souvent accompagné l'usage des pilules résolatives données par gradation, comme il a été dit, & continuées assez long-temps pour avoir détruit la cause & les effets de la maladie.

J'ai vu un très-grand nombre d'ulcères rongeurs, & d'un aspect affreux, attaquer les jambes des hommes & des femmes de peine, qui travaillent sur les ports, ou demeurent exposés dans les places publiques, ou portent de pesans fardeaux, ayant toujours les pieds & les jambes mouillés. Ces ulcères, pour l'ordinaire de forme ronde, profonds, avec des bords élevés, durs & calleux, fournissent moins une matière purulente, qu'une sérosité ichoreuse, fétide, & d'une si grande acrimonie, qu'elle excite souvent autour des ulcères des érosions à la peau, d'où naissent des douleurs si vives, que les malades peuvent à peine marcher. Ces ulcères de mauvais caractère, résistent d'autant plus aux topiques ordinaires, qu'ils font l'effet d'un vice intérieur qui a aussi engorgé

le pannicule graisseux, & la substance cellulaire située entre les muscles dont l'action est singulièrement gênée.

Quoique ces ulcères soient ordinairement très-rebelles, j'en ai néanmoins guéri un grand nombre par l'usage des pilules, tantôt résolutives, tantôt laxatives, & des purgatifs répétés au besoin; par des bains de pied avec l'eau minérale artificielle sect. 2, n^o. 1, ajoutés à une décoction de plantes émollientes, & par l'application de l'emplâtre défensif sect. 2, n^o. 3. J'observerai cependant que lorsque ces ulcères étoient fort anciens, & que les malades qui en étoient affligés étoient au dessus de l'âge de cinquante ans, je ne les laissois jamais cicatrifer sans y suppléer par l'application d'un cautère à la jambe. S'ils avoient des varices, je les invitois à porter un bas de peau de chien, assez serré pour soutenir les veines extrêmement dilatées, & empêcher leur rupture, dont j'ai vu souvent des hémorragies considérables être la suite.

Je me suis encore servi, avec le plus grand succès, de mes nouveaux procédés dans des ulcères d'une autre espèce, que l'on avoit regardés, & que je re-

gardeois moi-même comme vraiment chancreux.

Une femme d'environ cinquante ans, blanchisseuse de mon voisinage, avoit, depuis plusieurs années, un très-large & profond ulcère au milieu de la cuisse, lequel avoit rongé une partie du corps des muscles extenseurs de la jambe; elle avoit encore un autre ulcère plus effrayant, qui s'étendoit depuis les premières vertèbres dorsales, jusqu'aux dernières vertèbres lombaires. La peau & le pannicule graisseux qui recouvrent tout le dos, étoient entièrement détruits par l'acrimonie de l'humeur, qui avoit aussi rongé les aponévroses, & une partie de la substance charnue des muscles qui revêtissent les omoplates, l'épine, les côtes & les lombes. Cette femme souffroit des douleurs intolérables qui troubloient son sommeil, & entretenoient une fièvre habituelle qui l'avoit jetée presque dans le marasme. Lorsqu'elle me vint trouver, elle étoit épuisée par la longueur de ses souffrances, & par une multitude de remèdes, tant internes qu'externes, dont elle avoit fait usage pendant long-temps sans le moindre succès.

Effrayé d'abord à la vue d'ulcères qui paroissoient tenir plutôt de la nature du cancer que de toute autre cause, j'hésitai à lui administrer mes nouveaux procédés, incertain de réussir. Cependant, touché de cet état déplorable, & ne sachant quel autre secours lui procurer, je les essayai. Ma tentative fut heureuse, car en peu de temps la fièvre s'appaîsa, les douleurs diminuèrent, & les chairs, de brunes qu'elles étoient, commencèrent à devenir plus vermeilles; la sérosité de mauvaise odeur que ces ulcères fournissoient, peu à peu perdit sa fluidité, devint insensiblement plus laiteuse, & enfin acquit la consistance purulente.

Avec de la patience & de la persévérance dans les remèdes, la nature forma de nouvelles chairs dans le fond de l'ulcère de la cuisse; la peau se consolida en différens endroits de la surface de l'ulcère, & de proche en proche la cicatrice se forma. Le large ulcère du dos suivit la même gradation, en passant par toutes les nuances observées à l'ulcère de la cuisse, avec cette différence que la cicatrice fut très-longue à se faire aux extrémités des apophyses épineuses qui avoient été endommagées, & dont

une partie s'exfolia. Pendant tout le temps de la cure, qui dura environ un an, je ne lui donnai que des pilules anti-scrophuleuses résolutives d'abord, & ensuite résolutives & laxatives matin & soir. Tant que la saison le permit, je lui fis prendre par dessus chaque pilule, quatre onces de suc de cresson pilé & exprimé à travers un linge; l'infusion faite avec un gros de squine sur trois chopines d'eau bouillante, fut sa boisson ordinaire. Je ne me servis d'autre topique que de l'emplâtre sect. 2, n^o. 3, étendu mince sur du linge, & renouvelé matin & soir. Lorsque les ulcères commencèrent à se cicatrifer, je lui appliquai un large cautère à la jambe, pour que la nature pût, par cet écoulement journalier, se dépouiller de ce qu'il pouvoit y avoir d'étranger dans le sang, & suppléer à des suintemens très-abondans qui duroient depuis plusieurs années.

Quoique je fusse bien persuadé que plusieurs ulcères rongeurs, procédant d'un vice intérieur, pouvoient être guéris par mes nouveaux procédés, je ne pus néanmoins me déterminer encore qu'avec peine à les administrer à un

malade qu'un de mes collègues m'avoit envoyé. Cet homme, âgé d'environ quarante ans, avoit sur le nez un ulcère qui avoit détruit la peau & les muscles qui recouvrent ses os, lesquels étoient à nu. Le tissu cellulaire de dessous la peau, qui revêt les deux apophyses maxillaires, étoit détruit de manière que la sonde passoit aisément dessous, & alloit de chaque côté jusqu'au grand angle de l'œil. Cette peau étoit d'un rouge livide & fort peu douloureuse. Il avoit encore un autre ulcère fistuleux qui s'étendoit depuis le rebord supérieur de l'orbite droite, jusqu'au milieu du coronal. La peau étoit d'un rouge foncé dans tout l'espace où elle étoit décollée, & les bords de ce décollement étoient limités par plusieurs ouvertures qui communiquoient entr'elles, de manière que la sonde traversoit d'un côté à l'autre. Sur l'os de la pommette étoit un ulcère rond & plat, d'environ demi-pouce de diamètre; la peau de la circonférence d'un rouge foncé, étoit mobile sur des chairs luisantes. Les lèvres, tant supérieures qu'inférieures, étoient tuméfiées, dures & fendues en plusieurs endroits. De tous ces ulcères découloit en abondance un

pus très-clair, & de la plus mauvaise odeur. Il avoit encore au sein droit une tumeur de la grosseur d'un œuf; le mamelon étoit enfoncé, & beaucoup de sérosité découloit de l'aréole, à côté de laquelle étoit une fissure d'environ un pouce de longueur, & de quelques lignes de profondeur, d'où sortoit une sérosité sanguinolente; les glandes axillaires du même côté, étoient extrêmement engorgées & dures; il y avoit environ cinq à six ans que ces maux avoient commencé, après que le malade s'étoit fait guérir de dartres dont il étoit incommodé depuis l'adolescence.

Après avoir bien considéré ces maux, & les trouvant au dessus des forces de l'art, je renvoyai ce malade d'autant plus volontiers, qu'il effrayoit ceux qui étoient assemblés chez moi, & que l'odeur qu'il exhaloit les infectoit. Cependant cet homme, rebuté de toute part, revenoit toujours, avec espoir de guérir, si je voulois lui administrer mes remèdes. A force d'importunités, il me détermina, & je lui fus bon gré dans la suite de sa persévérance; car en fort peu de temps ses ulcères changèrent de face, par l'usage des fucs de cresson, de cerfeuil, & des

pilules anti-scrophuleuses prises matin & soir; les bains d'eaux minérales artificielles & les purgatifs répétés, comme il a déjà été dit en parlant de la cure des Scrophules. Il prit pour boisson ordinaire, l'infusion de scabieuse. L'application de l'emplâtre sect. 2, n^o. 3, fut le seul topique dont je me servis pendant tout le temps de la cure, qui dura environ quinze mois.

Cet homme, & la femme dont je viens de parler, jouirent dans la suite d'une très-bonne santé. Pendant l'espace de dix ans, il se passa peu d'années qu'ils ne me vinssent voir plusieurs fois, se ressouvenant de l'état déplorable où ils avoient été. Quelque grande que fût leur satisfaction, le plaisir que je ressentois d'avoir pu leur être utile, la surpassoit encore.

Ces avantages remportés sur des ulcères malins, & de très-mauvais caractère, m'engagèrent à employer les mêmes remèdes sur beaucoup d'autres qui cédèrent de même à leur action. Je fus alors disposé à présumer que les tumeurs vraiment chancreuses, & que le cancer même ne leur résisteroit peut-être pas. Dans le grand nombre de ma-

lades qui se rendoient chez moi, à mes consultations publiques, il ne me fut pas difficile d'en trouver de l'un & de l'autre sexe affligés de ces maux cruels. Mais, soit que les cancers au sein fussent ouverts ou non, soit qu'il n'y eût que des glandes squirreuses, je n'ai jamais obtenu aucune guérison par mes nouveaux remèdes; j'ai seulement remarqué que les douleurs vives s'appaisoient, que la maladie paroïssoit ne pas s'accroître, qu'elle ne changeoit pas de caractère, & que les tumeurs ne perdoient rien ni de leur volume ni de leur dureté.

J'ai rencontré chez les hommes, des tumeurs & des ulcères chancreux placés sur différentes parties du corps; quelque desir que j'eusse de les soulager, je fus obligé de reconnoître l'impuissance de mes nouveaux procédés sur un mal qui a toujours résisté, & qui résiste encore à tous les remèdes connus. Mes essais plusieurs fois répétés sans succès sur de véritables cancers, me prouvent très-clairement que les maux qui avoient cédé à mes remèdes n'étoient pas de nature chancreuse, puisque le vrai cancer n'en avoit éprouvé aucun changement.

J'ai encore quelquefois très-utilement administré mon remède à des malades attaqués d'engorgemens & d'obstructions dans les viscères du bas-ventre ; ils ont souvent aussi été très-salutaires dans l'asthme humide, pour faciliter l'expectoration de ces crachats gluans & visqueux qui ne peuvent à peine sortir qu'après de violens efforts d'une toux opiniâtre. Il est naturel de penser, d'après ce qui a été dit, que mon remède anti-scrophuleux, dont on ne doit jamais craindre de dangereux effets, a non-seulement la propriété de fondre la lymphe épaisse & stagnante dans le poumon, mais qu'il a encore celle de résoudre les glandes engorgées, & de leur donner assez de ressort pour expulser les liquides qu'elles reçoivent & qui s'y séparent.

Dans ces différentes maladies, je ne me suis jamais servi de mes nouveaux procédés, sans leur avoir associé ou des suc d'herbes, ou des bouillons, ou d'autres boissons choisies & convenables aux circonstances de ces maux. J'ai toujours eu soin sur-tout, de recommander dans les premiers temps d'éviter les acides, comme étant capables d'affoiblir leur efficacité.

Je me suis souvent encore servi, avec beaucoup d'utilité, de ce remède dans les amas de matières glaireuses, gluantes & visqueuses, dont l'estomac & les intestins étoient enduits; d'où procédoient la dépravation d'appétit, des pesanteurs d'estomac, la constipation, la langue chargée, le teint pâle, l'abattement, la langueur & la tristesse. Après avoir délayé ces humeurs pendant quelques jours avec des bouillons légèrement apéritifs, ou même faits avec des plantes potagères, je faisois prendre aux malades d'abord matin & soir une pilule résolutive, & ensuite le bouillon ci dessus. Lorsqu'ils en avoient pris pendant plusieurs jours, j'ajoutois, matin & soir, une pilule laxative. Ces remèdes continués pendant huit à dix jours, dissolvant ce corps pour ainsi dire glutineux, mettoient les malades en état d'être purgés efficacement. Je suivois encore la même conduite pendant huit ou dix jours, & même plus si les circonstances l'exigeoient.

Au reste, comme j'ai toujours concentré chez moi l'usage de ces remèdes destinés au service de ceux qui en avoient besoin, je puis avoir échappé beaucoup d'occasions de les essayer dans différens

cas ; & , par conséquent , je ne puis déterminer précisément jusqu'où peut s'étendre l'usage qu'on en peut faire.

Fin de la seconde Partie.

AVERTISSEMENT.

DIFFÉRENS motifs, dont M. Lalouette pere rendra compte, l'ont engagé à différer l'impression de la troisième Partie de cet ouvrage, qui contiendra l'examen analytique des procédés du nouveau remède anti-scrophuleux ; mais, dans la crainte que ce retard ne devienne nuisible à la santé des malades qui voudroient en faire usage, l'Auteur avertit qu'on trouvera ce remède chez lui, *rue Jacob*, A PARIS.

Nota. Il faudra avoir soin de le tenir dans un lieu sec.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre : *Traité des Scrophules, vulgairement appelées Ecrouelles ou Humeurs Froides, par M. LALOUETTE pere, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Chevalier de l'Ordre du Roi.* Cet Ouvrage, fruit des travaux de toute la vie d'un habile Médecin qui jouit d'une réputation justement méritée, m'a paru propre à contribuer beaucoup aux progrès de la Médecine, & je le crois très-digne de l'impression. A Paris, ce 16 Mars 1780. MACQUER.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le sieur LALOUETTE pere, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, intitulé : *Traité des Scrophules, vulgairement appelées Ecrouelles ou Humeurs froides, &c.* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège à ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'il

jouisse de l'effet du présent Privilège, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilège que de la cession; & alors, par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilège sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Règlement sur la durée des Privilèges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons: à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beau caractère, conformément aux Règlements de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMÉNIL; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMÉNIL.

le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & les hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le dix-neuvième jour d'Avril, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt, & de notre règne le sixième. Par le Roi en son Conseil, Signé, LEBÈGUE.

Registré sur le Registre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 1997, fol. 287, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires prescrits par l'article CVIII du Règlement de 1723. A Paris, ce 2 Mai 1780.

QUILLAU, Adjoint.





